



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

WIDENER LIBRARY



HX KCGT +



Harvard College Library

GIFT OF

Archibald Cary Coolidge, Ph.D.

(Class of 1887)

ASST. PROFESSOR OF HISTORY

Received 27 Feb. 1900.





VOYAGES

DANS

L'ISLE DE CHYPRE,

LA SYRIE ET LA PALESTINE,

AVEC

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DU LEVANT;

Par M. l'Abbé MARITI:

TRADUITS DE L'ITALIEN.

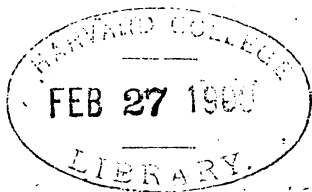
TOME SECOND.

A NEUWIED,

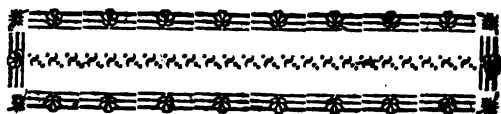
CHEZ LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

1791.

Oct 3618.6.5



Prof A.C. Coolidge



VOYAGES

DANS

L'ISLE DE CHYPRE, LA SYRIE ET LA PALESTINE.

CHAPITRE PREMIER.

*Des différens Peuples qui habitent la Syrie
& la Palestine.*

DANS la description que je vais donner de plusieurs villes de la Syrie & de la Palestine, je parlerai d'abord des divers peuples qui habitent ces provinces. Ce ne sera pas seulement d'après mes observations, quoique très-étendues, d'après ce que j'en ai pu lire; j'ai aussi fait usage des mémoires & relations que des personnes dignes de foi m'ont envoyés des lieux mêmes.

DES ARABES.

Ainsi s'appellent tous ces peuples habitans des trois Arabies, de l'Heureuse, de la Déserte & de la Pétrée. Ils ont été distingués par d'autres noms particuliers, comme d'Ismaélites, d'Agarénéens, de Scénites, de Sarazins & de Bedouins. Les Arabes se donnent la gloire de descendre d'Ismael, fils d'Abraham & d'Agar, d'où leur vient cette dénomination d'Ismaélites & d'Agarénéens : Scénites, signifie peuple qui habite sous des tentes ; par Sarazins & Bedouins, l'on entend des hommes champêtres, errans & voleurs ; mais on les confond aujourd'hui sous le nom commun d'Arabes Bedouins ; ils tirent leur subsistance des troupeaux, des courses continuelles, & des brigandages auxquels ils s'abandonnent.

Ils ne reconnoissent pour souverains que les Emires de leurs tribus, qui sont leurs princes naturels auxquels ils obéissent, mais ne se soumettent pas. Les Seichk ou chefs, sont des personnes d'un âge avancé, dont ils écoutent & suivent les conseils. Comme il n'y a pas de juges particuliers chez les Arabes, ces mêmes seichk en font les fonctions, & l'on s'en tient à leurs avis & sentences.

Ces peuples pratiquent la loi des Mahométans, & observent, à leur exemple, la

circconcision, les ablutions, le jeûne du ramadan & les prières. Cependant ils ne s'accorderent presque jamais avec les Turcs ; ce qui prouve assez qu'une même religion n'est pas toujours un lien dans le commerce des hommes. Trop fiers de la haute noblesse qu'ils s'attribuent, les Arabes méprisent les Turcs comme leurs bâtards, & les usurpatens de leur héritage naturel.

Les Arabes sont d'une taille moyenne, & d'une couleur brune, effet du climat. Leur aspect est toujours sérieux & mélancolique. Ils doivent une constance à toute épreuve, à l'habitude des fatigues du jeune âge ; d'où leur vient un air de férocité. Les disgrâces ou la prospérité ne leur font éprouver aucun sentiment de peine ou de plaisir, parce qu'ils prennent avec résignation, de la part de Dieu, le mal comme le bien. Insensibles également aux cris de leurs enfans & aux larmes de leurs femmes, ils ne montrent pas sur leur visage la plus petite altération. Ils rient peu, mais ne pleurent jamais ; c'est à leurs yeux une foiblesse d'esprit ; en conséquence, ils ont peu d'estime pour un homme qui pleure ou qui rit trop : ainsi il devient nécessaire aux Européens d'affecter avec eux un grand sang froid, & d'imiter leurs manières sérieuses & mélancoliques : avec ces

petits égards, on s'attire aisément leur estime & leur amitié.

Les Arabes qui vivent dans les déserts, ne pratiquent pas les arts; peu savent lire & écrire; peu même d'entr'eux cultivent la terre; ils s'occupent de préférence à conduire leurs troupeaux aux pâturages, ou bien à courir à cheval.

Quoique la polygamie soit permise aux Arabes, en vertu de la loi Mahométane, dont ils sont spectateurs, il est bien rare de leur voir plus d'une femme à la fois. L'estime qu'ils en font, n'approche pas à beaucoup près, de celle que leur portent tous les autres Mahométans.

Un des principaux divertissemens des peuples Arabes, est le meidan, qui prend sa dénomination du lieu où communément ils le font. Meidan, mot persan, signifie place. Il consiste dans les différentes courses & les manœuvres agréables qu'on peut faire avec le cheval. Pour l'ordinaire, ils célèbrent au milieu de ce jeu les plaisirs de leur mariage, l'alégresse de leur pâque, la naissance & la circoncision de leurs enfans. Réunis jusqu'à deux cents personnes, ils viennent se récréer ensemble avec ce divertissement. Quand ils sont entrés dans le champ, ils ne font autre chose que de courir en confusion avec leurs lances, longues

de dix coudées : c'est parmi eux une preuve de bravoure de les savoir manier avec agilité. On en pourroit prendre quelque idée de leur façon de faire la guerre , où il n'y a pas plus d'ordre que dans ces jeux , toujours accompagnés de cris & d'espece de hurlemens : laissant ensuite ces mêmes lances dont je parle , ils courent la giride , sorte de javelines d'environ deux coudées , beaucoup plus pesante dans la partie inférieure que vers la cime ; avec elle , ils se lancent deux à deux à la course , & l'un prend le devant en défiant à l'autre de l'atteindre : si ce dernier a un cheval assez prompt pour rejoindre l'adversaire , il lui lance sa giride de toute sa force , lorsqu'il se voit à une juste distance ; l'un désarmé , l'autre fait la même chose ; tous deux ainsi restés sans armes , courent avec la même vitesse au lieu où sont tombées les javelines , & sans descendre de cheval , dans l'impétuosité de la course , ils les relevent de terre avec une facilité & une adresse étonnante : mais leur maniere d'éviter le coup de la giride surprendroit davantage encore , dans l'instant qu'ils croient à propos de la parer : ils se jettent , toujours en courant , sous le ventre du cheval , de sorte qu'il ne leur reste que le pied gauche sur la selle.

Ils s'amusent fréquemment du jeu des



lées avec la précaution de placer toujours quelques tentes sur le sommet de la colline voisine, pour se garder des surprises des divers partis d'Arabes leurs ennemis; d'ailleurs ils sont plus à portée de fondre à l'imprévu sur les voyageurs, qu'ils se contentent de dépouiller, sans leur faire d'autre offense personnelle; cependant il ne faudroit pas employer contr'eux une forte défense, parce qu'alors on seroit en danger de perdre la vie.

Les richesses des Arabes consistent en bétail, dont ils tirent la chair, le lait, le beurre & la laine, pour les faire servir en entier à leurs besoins, méprisant tout ce qui est faste.

Ils mettent leurs forces dans la possession des meilleurs chevaux & surtout des plus vîtes à la course; ils les montent presque toujours avec leurs lances de dix coudées, qu'ils manient très-adroitement. La simple javeline leur sert à lancer sur l'ennemi, au milieu de leurs courses, parce que l'autre ne sort jamais de leurs mains. Ils sont aussi armés de mousquets; mais c'est toujours avec effroi qu'ils soutiennent un combat de feu, ayant si peu l'usage de manier de pareilles armes, qu'elles leur deviennent absolument inutiles, après la première décharge.

On en rencontre fort peu qui n'aient

point de cheval. Ceux-là portent avec eux une longue massue ferrée & un fusil , auquel ils mettent le feu avec une mèche enflammée , dont ils sont toujours pourvus. Cette espèce d'Arabes habite fixement au milieu des terres qu'elle cultive , & ordinairement elle fait plus de mal que les autres Arabes qui courent le pays.

Les femmes Arabes ont de beaux traits de visage dans leur jeunesse ; mais elles les altèrent par diverses taches noires , qu'elles s'impriment sans cesse , en guise de mouches , avec un fer pointu ; elles marquent de même couleur leurs levres & leurs paupières , en mêlant avec le noir ce qu'elles appellent coliaftiri ; elles se teignent de jaune les paumes des mains , & les ongles avec du kenna , selon l'usage général du Levant , comme je l'ai observé dans le premier chapitre du premier volume.

Les jeunes filles se font une ouverture près de l'une des narines , où elles inserent un clou de girofle ; ce qui leur semble une beauté particulière , & ce qu'elles regardent comme la contremarque d'une épouse , quoiqu'elles continuent de le porter après même avoir eu des enfans.

Il y en a quelques-unes qui , en place de clou de girofle , se passent dans les narines un anneau d'argent d'un pouce &

de demi de diamètre, au bas duquel elles attachent quelque corail, & une petite pièce de monnaie. On distingue à cette marque celles qui vivent du travail de la terre ou des aumônes.

Les femmes ne font point allaiter leurs enfans par des mères mercenaires. Cet usage, qui prit naissance dans le sein de l'Europe policée, est trop contraire au vœu de la nature pour s'offrir à l'idée d'un peuple simple & rustique. Toutes les femmes arabes nourrissent leurs enfans, toutes sont jalouses de ce premier devoir d'une mère : aucune ne souffriroit qu'on l'aidât à partager les soins pénibles de l'éducation, dont elle se croit assez payée par une caresse naïve & un souris innocent. Infatigables par la force de la tendresse ; on les voit, dans les plus longs voyages, porter leurs nourrissons sur leurs épaules, & quand ils ont besoin d'être allaités, les soulever un peu en élevant le sein jusqu'à leurs bouches.

On remarque une différence entre les femmes & les hommes de l'Arabie ; c'est que celles-ci, beaucoup moins sérieuses que dans le jeune âge, deviennent difficiles & mélancoliques avec les années, tandis que les hommes acquièrent, en vieillissant, un air plus gai & plus ouvert. Au reste, cette différence a lieu chez tous les

peuples : le desir de plaire & le besoin d'être aimé , sont les premiers sentimens qui se développent dans le cœur de la femme , qui croissent & se fortifient avec elle ; mais , comme l'amour n'accompagne que la beauté , & que la beauté se perd avec la jeunesse , il n'est pas étonnant que la femme devienne sombre dans l'âge avancé : elle a perdu le pouvoir des charmes , & à la douce habitude qu'elle s'étoit faite d'être aimée , succede un délaissement total , qu'il est au-dessus de son être de supporter. Il en est autrement de l'homme : créé pour de grandes choses , il semble sortir de sa nature en se laissant maîtriser par l'amour. Quand le feu de l'âge l'emporte vers la passion , il tombe dans un état d'affaïssissement qui absorbe ses facultés ; cette fougue se calme par les ans , l'homme renaît à lui-même , & la raison qui reprend sur lui un empire durable , ne lui permet plus que des affections douces & égales , qu'il manifeste au dehors.

: Les femmes Arabes ne portent qu'une simple chemise à la turque , & ne couvrent presque jamais leur tête. Leur manteau ressemble à celui des hommes. Il y en a très-peu d'entr'elles qui fassent usage de caleçons , conformément à la coutume de l'Orient policé. Elles ornent leurs cheveux de

perites boules de verre de diverses couleurs, enfilées dans des tresses ; elles se passent également aux bras & aux jambes , des cercles de cette matiere transparente : enfin , elles en portent quelques anneaux aux doigts de leurs mains.

L'occupation des femmes Arabes est de prendre soin des tentes , qui leur servent de logement , de faire provision d'eau , de préparer la nourriture , de traire le lait , de faire le beurre & le fromage : elles sont aussi chargées de filer la toile nécessaire aux tentes.

Les médecins ayant manqué parmi les Arabes , l'usage des traitemens est resté exclusivement dans les mains des femmes : entre autres maladies , elles guérissent si parfaitement de l'hydropysie , qu'on n'y est plus sujet , une fois qu'on en est délivré. Elles connoissent les vertus des herbes , & les appliquent avec assez d'avantage.

Les Arabes emploient presque toujours le feu dans les traitemens , & surtout pour les douleurs. A la moindre petite chose qu'ils ressentent , ils s'appliquent des boutons de feu avec un fer rouge , & se guérissent par le moyen de ce remede violent ; c'est pour cela qu'on voit beaucoup d'Arabes cicatrisés sur différentes parties de leurs corps.

On fait chez eux très-peu d'usage du pain, si je dois nommer ainsi une espèce de fougère fort déliée. Leur nourriture ordinaire est de racines, de miel, de lait, de beurre, de chair de mouton ou de chameau, & d'oiseaux qu'ils peuvent prendre vivans, parce que c'est un article de la loi mahométane d'égorger les animaux que l'on mange & d'en tirer le sang. Ils consomment beaucoup de ris, singulièrement dans un ragoût appelé pilau, qu'on leur sert dans les repas du matin & du soir. En place de ris, ils font le pilau avec du burburi, après l'avoir bouilli & broyé à la main fort grossièrement; pour assaisonner la plupart de leurs mets, ils se servent de lait aigre & caillé, qu'ils relevent encore avec du levain. Les Européens ne peuvent pas trop s'accommoder de cette nourriture, qui cependant n'est pas particulière aux Arabes; on connoit dans tout le Levant ce lait aigre, nommé leben en Arabie, & iagurt chez les Turcs.

Les Arabes ont une autre nourriture, qui nous semble bien plus singulière encore; c'est la chair des sauterelles dont ils font récolte dans la saison où elles passent; ils leur arrachent la tête, & les entassent dans des outres de peau, en les mêlant avec du sel; quand ils en veulent manger, ils les

coupent par tranches comme nous faisons de nos saucissons. Il paroîtroit d'après plusieurs écrivains , que cette dernière nourriture auroit été d'usage à d'autres peuples. „ *Une partie des Ethiopiens*, nous dit „ Pline , *ne vit que de sauterelles , endurcies* „ *par le sel & la fumée*. Et ailleurs en parlant des Parthes : *elles leur sont très-agréables* „ Il en est aussi question dans S. Jérôme , au sujet des peuples de Lybie. Un historien oriental nous rapporte la même chose de différentes contrées de la Syrie. „ Leibnitz dit , dans une de ses lettres au célèbre Antoine Magliabechi , *que ce mets* „ *friand devoit être connu de nos palais* „ *d'Europe si raffinés , & que sûrement il seroit bientôt commun , si quelque'un de nos* „ *princes en faisoit venir d'Orient pour servir sur sa table* „.

Parmi les différentes boissons des Arabes, l'eau tient le premier rang , parce qu'il leur est défendu de boire du vin par la loi mahométane. Ils font un usage si continuel du café , que ceux qui le peuvent , en prennent presque à toute heure du jour , mais en petite quantité & sans sucre ; ils se composent une autre boisson avec des racines , des cannes de sucre , du raisin & de l'eau. Je leur en connois une troisième faite avec une

une infusion d'orge, qui a beaucoup de ressemblance à notre biere.

Tous les délits sont à leurs yeux plus ou moins pardonnables; mais il n'y a jamais de rémission pour l'homicide, qui seroit commis, même en tems de guerre. Tôt ou tard il demande une vengeance éclatante, soit de la tribu, soit de la famille du défunt. S'il ne reste de ce lignage qu'un rejetton, encore incapable d'employer une force ouverte, ses parens attendent le moment de sa vigueur; cependant ils font germer dans son ame, la semence de la haine contre l'assassin & sa maison. C'est en étalant quelquefois devant lui, la chemise ou la robe souillée du sang répandu, qu'ils montent ce cœur susceptible d'impressions au plus haut degré de la vengeance. Quand il peut une fois manier des armes, il deviendrait l'objet du mépris & de la dérision publique, s'il ne se hâtoit d'expier l'attentat, dans le sein du coupable. De là naissent, parmi les Arabes, des divisions héréditaires, qui ne leur laissent jamais un seul instant de concorde. On peut justement croire que ce système de vengeance, qui déshonora l'Italie pendant plusieurs siècles, lui est venu de cette nation barbare.

L'hospitalité est tellement en honneur chez les Arabes, que sans avoir égard à la

religion & au pays, ils accueillent dans leurs tentes, tout voyageur qui s'y adresse, en prenant un égal soin de son cheval & de son domestique. Loin de penser à lui faire tort dans ce moment, ils veillent sur ce qui lui appartient, comme ils feroient de leur chose propre. Après l'avoir placé commodément sur une natte étendue à terre, ils lui présentent une pipe & du café, avec l'attention de lui demander dans l'intervalle comment il se porte, compliment qu'il lui réitérent de tems à autre. Ils lui préparent à manger, & lui offrent leurs mets avec cette simplicité si ordinaire entr'eux, en annonçant sur leurs visages, la grande satisfaction qu'ils éprouvent de pouvoir lui rendre quelques services. S'il a besoin de passer la nuit dans leur habitation, on lui arrange la même natte en forme de lit, & pour lui servir d'oreiller, on met dessus une pierre ou bien la selle d'un cheval. Quand le voyageur veut donner à son départ quelque piece de monnoie, parce que l'hôte lui a paru pauvre, on l'accepte avec reconnoissance; mais il ne donneroit rien du tout, qu'on ne lui en témoignerait pas le plus petit déplaisir : on a toujours la précaution de le conduire hors de l'enceinte des tentes, pour lui éviter les in-

sultes qu'il pourroit avoir à craindre de la part des autres Arabes.

Je disois plus haut que, selon la vraisemblance, les Italiens avoient adopté, de ce pays de barbarie, l'esprit affreux de la vengeance; je croirois aussi qu'ils tinrent des Arabes l'usage si louable de l'hospitalité. On comptoit autrefois dans Florence un nombre considérable d'hospices pour les voyageurs.

Les Arabes passerent des déserts d'Arabie, en Syrie & en Palestine, dans le sixieme siecle, & depuis lors, ils s'y sont plus ou moins maintenus. On appelle de leur nom tous les peuples des côtes ou de l'intérieur de ces deux contrées, qui ne parlent que la langue arabe. Cependant il s'en faut de beaucoup qu'ils descendent tous de la premiere migration; ce n'est, à proprement parler, qu'un mélange de toutes les nations & de toutes les religions.

Quelques-uns de ceux qui habitent les villes de la Palestine, quoique vraiment originaires d'Arabie, sont pourtant beaucoup plus policés que le reste de leurs compatriotes; leur maniere de se vêtir & de se traiter dans le commerce social, a quelque chose de plus civil qui rappelle les mœurs turques. Ceux-là sont ordinairement le négoce en gens de probité & de droiture;

ils se soumettent au gouvernement, sous lequel ils se trouvent, mais sans oublier leur descendance d'Ismael, comme je l'ai dit en commençant. C'est pour cela qu'ils portent une affection particulière aux Arabes des déserts qu'ils reconnoissent pour être les seuls d'un sang noble & illustre. Le plus grand nombre de ces vrais Arabes, fixés dans le séjour des villes, ne se laisse croître la barbe que dans l'âge avancé, tandis que les autres habitans des déserts ne se la coupent jamais. Leur respect pour la barbe va même si loin, que jurer en se la touchant, est un serment aussi solennel que celui des anciens dieux, par les ondes du Stix. Ils ont grand soin de la tenir toujours propre, & l'on devine aisément qu'ils regarderoient comme un affront insignifiant de se la voir prendre : au reste, cet égard pour la barbe a lieu chez les Turcs, & presque autant parmi les chrétiens orientaux.

Les Arabes ne savent pas, pour la plupart, le nom de leur famille, & ne connoissent guere que leur pere & leur ayeul ; mais ils sont très-curieux de conserver la descendance successive de leurs chevaux, qu'ils aiment avec passion, & qu'ils considèrent beaucoup plus que leurs propres femmes.

Ils les distinguent en trois races ; attik , kehilan , guidisc. Celle des premiers est la plus chere , comme étant la plus ancienne en Arabie. Les kehilans ne sont pas d'un prix inférieur , à cause de la noblesse dont ils sont honorés exclusivement. On regarde les guidiscs comme des chevaux ordinaires , qu'on fait servir aux caravannes.

Ceux des deux premieres especes sont d'une hauteur médiocre , de sorte qu'il y en a peu que l'on pourroit dire d'une grande stature. Ils sont sveltes & bons coureurs ; ils ne hennissent jamais , & ne mangent qu'une seule fois dans vingt-quatre heures ; on leur donne au soir une mesure d'orge dans un sac suspendu à leur tête. Lorsqu'ils sont fatigués , on diffère d'une heure la portion habituelle , mais on les laisse boire presque à tout instant , même dans leurs travaux & leurs sueurs. Arrivés à la tente , on les débride & on les attache à une lance fichée en terre , avec une simple corde qui tient à leur col ; si c'est une jument , on la lie par le pied ; jamais on ne leur retire la selle la nuit ou le jour , sinon au moment de les étriller. Les Arabes ont un plus grand nombre de jumens , parce qu'elles résistent plus que les chevaux à la fatigue , à la faim & à la soif , & que d'ailleurs elles demandent moins de surveillance.

Vers le tems du saillir, qui toujours est en avril, on laisse pâturer les chevaux en pleine campagne, l'espace de quinze jours. L'on prend ensuite des témoins qui attestent de quelle race est le cheval qu'on joint à la jument. On a recours à de pareils témoignages pour faire foi de la naissance du poulain, en marquant sur une carte le mois, le jour & l'heure, avec l'origine & la couleur du poil de l'animal. Cette carte, appelée *cogget*, est souscrite des différentes attestations que l'on insere dans une petite boule d'oripeau, laquelle est attachée avec un cordon au col du poulain, pour y rester tout le tems de sa vie : enfin ce jour heureux se célèbre dans l'alégresse d'un festin que l'on donne à ses amis.

Les Arabes attendent que leurs chevaux aient atteint l'âge de trois ans, avant que de leur mettre un mors, & laissent écouler encore la quatrième année sans les monter. Dans cet intervalle, ils les exercent habituellement à tourner dans un cercle, comme nous faisons dans nos maneges. Après les quatre ans révolus, on les ferre & on les dresse à une course particulière, qui consiste à prendre le grand galop, à s'arrêter tout court, à tourner à droite, à gauche, & à fuir quand la lance est jetée. C'est l'usage des Arabes d'affaillir d'abord

l'ennemi, & de se retirer avec la même promptitude. Ils instruisent aussi leurs chevaux à se ployer en tournant sur l'un des côtés, pour faciliter au cavalier le moyen de reprendre ses armes de terre, sans être obligé de descendre. Dans ces différentes leçons auxquelles on les forme, on ne se sert jamais de fouet; il suffit des étriers qui sont faits en forme de boîtes, & dont les pointes de derriere atteignent & piquent à volonté le ventre du cheval. Au bout de cinq ans, on leur coupe la queue pour la leur laisser ensuite croître selon sa disposition naturelle; on leur tient le sabot des pieds fort court, en lui faisant déborder les fers qui sont très-minces, sans être recourbés.

Les chevaux Arabes croissent en force, à mesure qu'on les exerce à la course; il est facile, quand ils sont arrêtés, de leur faire prendre le pas qu'on veut: en courant, ils portent la tête haute, & la laissent tomber dans la marche ordinaire; quoiqu'on leur lâche la bride sur le col, ils ne font aucun mouvement, & l'on peut avec assurance continuer sa route, sans qu'il soit besoin de la reprendre en main. Si quelque accident fait renverser le cavalier, le cheval ne fera pas deux pas de plus; il s'arrête même jusqu'à ce qu'on soit remonté

Les Arabes ne font guere usage de bride ; mais tout simplement d'un licou. Pour rester ferme sur leurs arçons , ils serrent fortement les jambes , ce qui provient de l'élevation des selles. Leur façon de se tenir à cheval , est sans étude , & manque absolument de cette bonne grace qui distingue les cavaliers turcs. Je n'entends pas dire qu'ils y soient mal-adroits , il seroit , au contraire , difficile d'y être plus sûrs qu'eux. Quand ils veulent lancer leurs chevaux , ils courbent un peu le corps , & s'étendent dessus pour la rapidité de la course ; ce signe suffit à l'animal pour partir & voler aussitôt.

Dans la saison où l'herbe des prés commence à devenir assez haute pour être mangée , on fatigue les chevaux avant de les y conduire ; & après leur avoir ôté la selle & les fers , on les abandonne librement l'espace de huit jours au milieu de ces pâturages. On les remonte ensuite , à moins qu'on en ait besoin plutôt : le quinzieme jour est destiné au faillir ; lorsqu'il est fini , on laisse reposer les chevaux pendant un même tems ; enfin , ils reprennent leurs fatigues habituelles , mais en continuant de vivre d'herbe , tant qu'il s'en trouve ; ce n'est qu'au bout du mois qu'on ajoute à cette nourriture une petite portion d'orge.

DES DRUSES.

Le pays de Castravent est une partie du Mont-Liban extérieur, qui regarde la mer méditerranée. C'est-là qu'habitent, de préférence, ces peuples que l'on appelle Druses, qui donnerent leur nom à cette partie méridionale. Ils occupent aussi le reste du Liban, l'Anti-Liban, les plaines étroites qui divisent la mer d'avec le Castravent, & toute cette étendue de rivage, depuis le Gibail, autrement nommé Byblus, jusqu'au fleuve Eul, voisin de l'antique Sidon, aujourd'hui Seïde. L'ancienne Heliopolis, maintenant Balbec, est peuplée par cette nation de même que ses alentours. Enfin, l'on rencontre des familles Druses, éparées çà & là, dans toutes les contrées de la Syrie & de la Palestine.

La religion de ces peuples est une des plus modernes de l'Orient, puisqu'elle ne remonte qu'à 1030, année où Mahamed-Ben-Ismael commença à prêcher, & à se faire des sectateurs.

On ignore presque en entier les principes de cette religion. Elle diffère de celle des Turcs & de celle des Chrétiens : une partie des Druses admet la circoncision, tandis que l'autre la rejette ; leurs livres dogmatiques ne présentent qu'une suite d'obscu-

rités & d'erreurs : il ne seroit pas facile aux Druses eux-mêmes d'en acquérir une idée vraiment distincte ; c'est pour cela qu'ils n'en parlent presque jamais. Leurs spirituels ou ministres leur font croire qu'ils en ont l'intelligence exclusive. Rassemblés de tems en tems , ils discourent & traitent entr'eux des affaires religieuses , & comme ils sont fort ignorans , on peut croire qu'ils ajoutent chaque jour à leurs livres de nouvelles absurdités.

On se persuaderoit que les Druses ont quelquefois de l'affection pour le Mahométisme , si dans le même tems leur haine & leur mépris n'éclatoient contre les Turcs , tandis qu'ils se montrent singulièrement amis des chrétiens & pleins d'estime pour leur religion. Ils prient indifféremment dans nos églises & dans les mosquées turques. La venue du Messie est admise dans leur croyance ; mais ils disent qu'il a paru plus d'une fois , sous la forme de différens personnages célèbres. Remplis de vénération pour la mere du Christ , ils ne doutent pas de sa virginité ; ils croient à ses miracles , & à ceux du prophete Elie , qu'ils honorent , jusqu'à l'invoquer dans leurs sermens. Si les prieres qu'ils adressent à l'une & à l'autre , ne sont pas exaucées , ils s'imaginent ne pas mériter la grace qu'ils

demandent : & ce qui est entièrement contraire à la loi mahométane , c'est le culte qu'ils rendent aux images des saints , placées quelquefois dans leurs maisons. Ils pratiquent ce même jeûne que les Musulmans appellent ramazan , du nom de la lune , mais non pas dans toute sa rigueur.

Voilà ce qu'on peut savoir fort confusément de la religion des Druses. Ils sont trop peu instruits, comme je le disois , pour en donner d'autres éclaircissemens ; & l'on ne parvient pas à tirer la moindre parole de leurs spirituels , qui gardent sur leur culte le secret le plus inviolable. J'en conclus que leurs dogmes sont des mystères impénétrables. Ils ne voudroient pas qu'on ajoutât une foi entière à leurs livres religieux ; & de plus ces mêmes écrits ne s'accordent pas ensemble , comme me l'assura un prêtre Maronite , qui depuis trente ans habitoit dans les montagnes du Castravent. Il avoit remarqué que les spirituels défiguroient les livres de la religion , en arrachant des feuillets ou en en joignant d'autres à leur caprice ; & jamais aucun Druse n'étoit admis dans ces assemblées particulières.

A en croire certains écrivains , les Druses devroient leur origine à un reste de soldats françois , qui , conduits dans les guerres saintes par un chef de la maison de

Les Druses parlent tous la langue arabe, qui est la seule familière aux différens peuples de la Syrie.

En parlant de leur religion, j'ai oublié de dire qu'ils ne refusoient pas l'entrée de leurs mosquées aux chrétiens, au milieu même de leurs oraisons; ils redoublent alors de modestie & de ferveur, afin de paroître à nos yeux plus sages & plus religieux. Cette permission ne nous est point également accordée par les Turcs, ou s'ils admettent un chrétien dans leurs temples, par grace spéciale, c'est toujours après le tems des prières.

Les Druses sont des hommes robustes, bien conformés, & d'un aspect noble, qu'ils doivent en partie à leur éducation. On les habitue dès l'enfance aux efforts & à la fatigue.

Quand les meres couchent leurs enfans dans le berceau, au lieu de leur mettre un oreiller sous la tête, comme c'est l'usage parmi nous, elles le leur placent au-dessous des reins, de sorte que leur tête reste pendante : enveloppant ensuite leurs jambes avec des ligatures, elles font toucher les deux mollets ensemble, avec l'attention d'étendre en dehors la pointe de leurs pieds; delà leur vient, avec l'âge, ce port majestueux qui les distingue.

Leur caractère est naturellement sincère & fidèle : ils aiment les étrangers européens ; envers lesquels ils sont capables de tous les services de l'humanité ; jusqu'à même les défendre en toute circonstance. Pleins d'horreur pour l'usure , ils ne peuvent souffrir les friponneries des Turcs & l'avarice des Hébreux.

Les Druses ont leurs princes particuliers , appelés Emires , au nombre de sept , qui commandent à la fois dans le même pays. Cette diversité de chefs , dont les avis se trouvoient souvent partagés , les jetta dans de longues divisions , qui les troublèrent bien des années ; s'étant à la fin apperçus des dangers de leur méfintelligence , qui devoit donner à la Porte la facilité de les soumettre entièrement , ils se réunirent , il y a quatre ans , & arrêterent d'un commun accord , qu'un seul d'entr'eux posséderoit l'autorité suprême , avec le titre de grand Emire ou de grand prince. Les autres , en qualité de princes inférieurs , ont leur entrée au conseil , mais il n'appartient qu'au principal Emire de décider des délibérations. C'est à présent l'Emire Mansur qui est revêtu de cette dignité souveraine : après sa mort , le commandement passera à sa famille , & si celle-ci s'éteignoit , il retomberoit entre les mains d'un des six au-

tres Emires , pour le transmettre par filiation dans leur race successive.

La ville de Bareth , autrefois Beritus , est la capitale du pays des Druses ; tous les Emires y ont leurs habitations , mais d'ordinaire , ils résident avec le grand Emire dans la petite ville de Der-Al-Gamar , qui veut dire pays de la lune. Elle est située dans les montagnes , entre le nord & la partie orientale de Seïde.

Quoique les Druses soient censés indépendans du grand-seigneur , ils payent annuellement un petit tribut à la cour ottomane , à la disposition de leur principal Emire , & c'est l'unique lueur d'autorité que conserve encore la Porte sur cette nation jalouse de l'indépendance.

Les femmes des princes druses ont aussi part au gouvernement , & continuent de commander après la mort de leur mari ; mais quand elles ont des enfans en âge de remplacer leur pere , elles remettent entre leurs mains les rênes de l'administration.

La polygamie est aussi permise parmi eux , néanmoins ils n'ont qu'une épouse à la fois , qu'ils prennent toujours dans leur nation même. Quant aux autres femmes , elles sont esclaves & concubines.

Les Druses ont pour habillement un sur-tout fort court qui passe à peine les ge-

roux , fait de poil de chevre & de laine , & rayé de diverses couleurs ; ils attachent dessus plusieurs bandes d'étoffe , travaillées en forme de rayons , parmi lesquelles il y en a de tissues en fil d'or & d'argent ; cette espece d'ornement , qu'ils portent devant & derriere , se termine vers la région des reins : les manches du surtout ne débordent pas le coude. Ils ont sous ce premier habillement , une robe de toile turque assez longue , dont les manches arrivent jusqu'au poignet. Leurs caleçons sont d'une même toile , mais beaucoup plus étroits & plus courts qu'on ne les porte dans le reste du Levant. Ils font usage de chemises blanches , qui ne sont pas ordinairement taillées à la maniere ottomane. La ceinture dont ils serrent à la fois leurs deux habillemens , monte au-dessus des côtés ; elle est composée de dix ou douze morceaux d'étoffe , ou pour le plus souvent de toile ou de quelqu'autre chose semblable ; ils s'enveloppent la tête de très-belles bandes dont ils se font des turbans de plusieurs couleurs. Leurs chaussures diffèrent aussi de celles des autres peuples orientaux , ayant quelque ressemblance avec nos souliers , à l'exception que le cuir en est de maroquin rouge ou jaune , qu'ils en attachent les tirans avec un cordon de même

cuir en place de boucles, & qu'enfin l'empeigne monte beaucoup au-dessus de la jambe.

La taille, la forme & la couleur des habits, ont si bien la même conformité, que les Druses semblent tous avoir un uniforme militaire : leurs princes s'habillent différemment, & se modelent sur les Turcs. Les vêtemens même des spirituels n'ont pas de rapport à l'usage ordinaire, ils se distinguent par des étoffes rembrunies, noires, & quelquefois blanches, & ne portent pas d'armes sur leurs habits ; leur turban est blanc & fort élevé.

On pourroit dire que les armes des Druses font en quelque sorte partie de leur habillement, car ils ne les quittent pas plus en paix qu'en guerre ; ce sont deux pistolets avec un poignard qu'ils attachent sur le devant de la ceinture, une hache, une grande bouteille plate, remplie de poudre, un fusil & une giberne dans laquelle ils portent de quoi tirer vingt-quatre coups ; cette dernière partie de leur armure est suspendue par derrière. Les chevaux ne sont pas en grand nombre chez eux, parce qu'ils leur deviennent inutiles dans les montagnes, où ils se tiennent fortifiés.

L'habillement des femmes druses ne diffère pas de celui des femmes turques, à

l'exception qu'elles portent sur la tête une plaque d'argent, faite en forme de cône, de la hauteur d'une palme : elles attachent dessus un long voile qui leur descend à la moitié du corps, dont elles paroissent recevoir plus de grace & de beauté. Elles s'en couvrent le visage quand elles ont besoin d'aller dehors.

La taille fine & légère, dont on fait tant de cas en Europe, n'est point estimée chez les Druses. Ce peuple grossier lui préfère l'embonpoint ; & comme le desir de plaire est également naturel à toutes les femmes de la terre, tandis que les Européennes cherchent à conserver par une abstinence rigoureuse l'avantage de la taille, on voit les femmes druses s'efforcer d'acquérir par la nourriture cet embonpoint qui constitue la beauté parmi elles.

DES KURDES.

Les Kurdes sont des peuples dont le séjour ordinaire est dans le Kurdistan. On en trouve d'épars dans le Diarbeek, & dans les diverses contrées de la Syrie, où ils habitent à la façon des Arabes, transportant leurs tentes d'un lieu à l'autre, pour y faire paître leurs troupeaux. Presque tous voleurs de profession, ils se tiennent à peu

de distance des routes fréquentées, afin d'être plus à portée d'assaillir les voyageurs. Ces Kurdes sont ces mêmes assassins, dont parle Guillaume de Tyr dans son Histoire de la guerre sainte.

Nous ne les connoissons guere que par des assassinats fameux, qu'ils commirent sur nos héros croisés. Le Vieux de la Montagne, leur chef, est traité d'être idéal, fabuleux, &, comme tel, classé dans nos romans. Mais on jugera par les détails que je vais en offrir, s'il n'appartient pas plus à l'histoire qu'à la fiction.

Je dois dire avant tout qu'on ignore la véritable étymologie de cette dénomination d'assassins, donnée généralement aux Kurdes. Les Sarazins qui les appellerent ainsi, ne la connoissoient pas eux-mêmes.

Cependant lorsqu'on remonte à l'origine des Kurdes qui, dans leur principe, habitoient les contrées de l'Arfacie, on conjecture qu'Assassin a pu dériver par corruption d'Arfacidin.

Quoi qu'il en soit, ils abandonnerent leur pays natal, pour se soustraire au mahométisme qui menaçoit leurs foyers. La foiblesse de l'Empire Grec, l'incertitude qu'avoient encore les armées des nouveaux conquérans de l'Orient, leur permirent de se transférer en Syrie, où les affaires po-

litiques étoient alors dans la plus grande fermentation.

Ils y avoient porté l'idolâtrie, qu'ils furent forcés d'abjurer, au moins en apparence, quand le Calife Omar eut conquis Damas & le reste de la province; ce qui arriva en 636 de l'ère chrétienne. Ils embrassèrent ensuite la doctrine d'Ali, parce qu'elle venoit d'être admise par leurs pères, & ils feignirent de la défendre avec zèle.

Ces démonstrations n'étoient affectées que pour ne pas donner d'ombrage à des vainqueurs trop redoutables. Ils pervertirent des dogmes qu'ils n'aimoient pas, & s'ils ne devinrent point sectaires, ils ne connurent plus de règles fixes, ni de maximes certaines, de sorte qu'on pouvoit tout à la fois, les regarder comme payens & mahométans.

Leur premier culte consistoit essentiellement à adorer le soleil, qui, dans leur idée, étoit le seul créateur de l'univers. Ils s'inclinoient devant ses premiers rayons, & se retiroient à son coucher, fuyant avec crainte l'approche de la nuit, qu'ils disoient être l'empire du démon. Ceux d'entre les Kurdes, qui ont conservé cette religion de leurs ancêtres, se nomment Chamfis ou Solarins.

Ces peuples , à leur arrivée en Syrie , se fixèrent de préférence au milieu des montagnes , qui séparent à l'orient les villes de Tripoli & de Tortose ; lieux , escarpés que la nature rendit presque inaccessible , & qu'ils fortifièrent encore par l'élévation de dix citadelles imposantes ; lieux en même tems riches & délicieux , par la fertilité du sol & la fraîcheur des vallées qu'ils renferment. Bientôt les habitations se multiplièrent dans cette enceinte paisible , plusieurs bourgs s'y formèrent , & la population s'y porta dans la suite jusqu'à soixante mille personnes.

Les Sarazins ne parurent pas s'inquiéter du voisinage des assasins , soit qu'ils les crussent sincèrement attachés à leurs principes religieux , soit qu'ils se contentassent d'en percevoir des contributions raisonnables , espérant , d'ailleurs , les attirer à leur service en tems de guerre.

La difficulté de la victoire , ou plutôt la crainte de beaucoup risquer pour acquérir peu , détermina les princes croisés à ne pas les inquiéter. Il étoit réservé aux seuls Templiers de les rendre tributaires , & d'en tirer annuellement deux mille ducats d'or. Mais j'expliquerai plus clairement ailleurs , pourquoi les uns ne tentèrent pas de les soumettre , & pourquoi les autres les tolérèrent.

En sortant de leurs contrées originaires , ils ne furent guidés que par leur seul caprice , ou si l'on veut , par un accord mutuel qui leur tenoit lieu de gouvernement ; & d'après le système de leur vie errante , il ne leur fut pas difficile de rester ainsi réunis.

Les premiers jours qu'ils passèrent dans ce nouvel établissement furent simples & heureux. Uniquement occupés de faire paître leurs troupeaux , ils vivoient , comme les Arabes , du produit qu'ils en tiroient.

Lorsqu'ils se multiplièrent , ils jugèrent à propos de s'élire des chefs , pour les éclairer de leurs conseils , & non pour les commander. Mais de cette diversité de Sciehk , résulta souvent une diversité d'avis , qui devoit produire de fâcheuses conséquences. Le plus sûr moyen de parer à ce danger , étoit d'accorder la supériorité à l'un d'eux ; & d'ailleurs , en le faisant , ils se conformoient à l'usage de leurs ancêtres. Ils choisirent donc un homme , d'une sagesse reconnue , mûri par l'expérience , & capable de terminer avec équité les différens qui pourroient naître. On le nomma Grand Sciehk , c'est-à-dire , Vieux ; titre qui convenoit également à un jeune homme , en langue arabe qu'une personne d'un sens droit & d'un bon conseil. Au

nom de Sciehk, ils ajoutèrent celui Delgebél, qui veut dire dé la Montagne.

Il est à propos de relever ici une erreur de Marc-Paul, auteur Vénitien, qui, confondant les époques, attribue le titre de Vieux de la montagne, au chef des assassins, dans le tems où ils habitoient encore l'Arfacie.

Les Assassins dont il veut parler, furent vaincus par Alon, frere de Mangon, Grand-Kan des Tartares, auquel s'étoit joint Aiton, roi d'Arménie. Leurs armées réunies furent arrêtées sept ans consécutifs devant une citadelle qu'on croyoit inexpugnable, mais dont la prise, quoique cherement achetée, porta le dernier coup à la puissance des Assassins.

Après avoir combattu un anachronisme, qu'il m'importoit de faire connoître, je reviens au peuple qui m'occupe. Le Sciehk qu'il s'étoit créé, acquit peu-à-peu plus de pouvoir qu'on ne lui en avoit conféré. Il est vrai que tout contribua à faire naître ses idées d'usurpation. Les assassins une fois fixés dans des terres abondantes, qu'ils ne vouloient pas agrandir, perdirent beaucoup de leur première énergie, & devenus même presque craintifs sous les yeux d'un chef, dont ils ne s'éloignoient jamais, ils semblèrent en quelque sorte présenter
leurs

maines aux chaînes. Ce ne fut plus, dès-lors, le mérite ou la sagesse qui obtinrent l'empire, la force fit la loi, & maîtrisa les élections, qu'elle ne conserva que pour paroître légitime.

On va voir comment cette subordination passive de naturel le caractère d'un peuple pasteur, jusqu'à le rendre odieux, non-seulement à ses voisins, mais encore aux nations lointaines. Cette époque remonte au commencement du douzième siècle.

Le Sciehk ou Vieux savoit bien qu'une autorité arbitraire, n'est durable qu'autant qu'elle est respectée. Connoissant l'esprit de son peuple, qu'on pouvoit amener à tout par la religion, il en fit l'instrument de la scélératesse : on prêcha aux assassins que les Sciehk représentoient le créateur du monde, qu'il falloit leur obéir comme à des dieux, sans se permettre d'examiner la nature de leurs ordres, & qu'un dévouement absolu à leurs desirs pouvoit seul obtenir, après la mort, une éternité de délices. Ces maximes étranges, qui enchaînoient jusqu'à la pensée de l'homme, devoient produire une masse d'attentats. Aussi, la partie sensée de la nation les entendit-elle avec une horreur secrète, mais il fut facile de les enraciner dans le plus grand nombre.

On établit une école pour les enseigner à l'élite de la jeunesse, dont le Sciehk attendoit une plus aveugle obéissance.

Il achetoit les enfans à leurs peres, qu'il combloit de présens, s'ils étoient libres, & qu'il affranchissoit, s'ils étoient esclaves.

Ces enfans étoient élevés dans des lieux secrets, privés de toute connoissance, excepté de celle du Sciehk & de leurs maîtres. Les plaisirs environnoient leurs premières années; on avoit soin de mêler à l'instruction tout ce qui peut en ôter l'amertume ou la faire paroître aimable. L'étude des langues & des mœurs étrangères en faisoit une principale branche. On exerçoit leurs jeunes mains à manier un poignard avec adresse, & l'on étouffoit en eux, dès sa racine, ce sentiment de la pitié qui quelquefois détourne du crime. La torture, les supplices & la mort, leur étoient peints comme un martyre desirable, dont un bonheur éternel deviendroit infailliblement la récompense.

Quand cette éducation étoit achevée, le Vieux de la montagne envoyoit ces jeunes fanatiques à la poursuite des seigneurs chrétiens ou sarazins, avec l'ordre de leur arracher la vie. La haine, la complaisance pour des amis, & l'intérêt sordide déterminoient tour-à-tour ces assassinats. Après

leur exécution, les jeunes émissaires revenoient au Sciehk, avec cet air de contentement qu'inspire la pratique d'une vertu éclatante; & pour prix de cette heureuse tentative, ils retenoient le poignard dont on les avoit armés.

Un premier succès développoit en eux plus d'intrépidité & d'ardeur; c'est alors qu'on les chargeoit de commissions longues & difficiles. Ils se portoient dans toutes les parties du monde, réunis ou séparément; & là, se faisant passer pour d'illustres personnages, ou prenant les livrées de la misère, quelquefois même l'habit de moines, ils arrivoient presque toujours à leur but exécration.

Il y en eut quelques-uns de saisis par la justice, mais jamais la force des tourmens ne leur arracha le nom de leurs complices ou de leur chef; leur secret mouroit avec eux, parce qu'en le violant, ils auroient cru perdre tout le fruit de leur premier mérite. Cette multiplicité de forfaits rendit fameux le nom d'assassins, qu'on employa d'abord pour désigner cette espèce de malfaiteurs, appelée par les Latins, *Sicarii*, c'est-à-dire, chargés d'ôter la vie; & que l'usage appliqua depuis aux voleurs de grands chemins, ou autrement *Grassatores*.

Le Sciehk de ces assassins ne fortoit jamais qu'avec une escorte nombreuse de sa nation, précédé d'un archer qui agitoit une javeline couronnée de poignards, & de deux autres soldats, dont l'un sonnoit de la trompette, tandis que l'autre crioit à haute voix, fuyez l'approche de celui qui porte la mort des rois dans ses mains. Cependant le peuple ne se retiroit pas, parce qu'on savoit que ces paroles fastueuses n'avoient pour objet que d'inspirer la crainte, l'humilité & le respect.

Indifférent à la pompe des titres, le Sciehk se moquoit des chrétiens latins qui paroissent s'en glorifier. Ce qui n'est pas étonnant, lorsqu'on considère que la terreur de son nom avoit en quelque sorte rendu ses tributaires, tous les princes, les comtes & les rois. Il faisoit consister son ambition à être redouté de l'Europe entière. Les présens le flattoient parce qu'il étoit naturellement avare, & qu'en outre, il les regardoit comme un hommage, que la crainte s'empressoit de lui offrir.

On ne pouvoit mieux lui faire la cour que de lui vanter le dévouement absolu de ses sujets, & voici la preuve qu'il voulut en donner au comte de Champagne, son ami. Ils s'étoient un jour rencontrés sur la route qui conduit de Tyr à Antio-

che; chemin faisant ils parloient de la fidélité que les peuples doivent porter à leur prince : arrivés au pied d'une tour, sur laquelle étoient montés plusieurs assassins, le Sciehk élève la vue, fait signe à l'un d'eux, qui, plus prompt que l'éclair, s'élance & vient expirer à ses pieds; il fallut par politique que le comte de Champagne exaltât beaucoup cet acte insensé d'obéissance.

On a paru révoquer en doute l'existence de ces martyrs de la soumission, qui n'est que trop établie par l'autorité de l'histoire. Mais pour ne pas accumuler les citations, il me suffira d'indiquer cette liste nombreuse de nos héros chrétiens, que l'espoir d'une palme immortelle conduisit aux plus cruels supplices : cependant ils avoient été nourris dans le sein de la liberté! Pourquoi donc seroit-il moins croyable que quelques individus des montagnes de Syrie, élevés dans le secret, le silence, la clôture & l'esclavage, séduits dès l'enfance par l'image flatteuse d'un bonheur futur, se soient précipités dans les bras de la mort pour obéir aveuglement à leur chef.

Sans l'expérience journalière qui nous a convaincus, croirions-nous qu'un bacha, puissant en biens, en forces, en crédit, présente humblement sa tête au glaive ou

au cordon d'un simple capigi-baschi, en vertu d'un ordre de son souverain ?

Ne fait-on pas à quels excès de démençé Mahomet porta ses sectateurs. Un verset de l'Alcoran, qui leur promet une source inépuisable de voluptés, les arme contre les chrétiens, & leur fait desirer de mourir dans le feu des combats !

La loi sainte accordoit aussi des récompenses aux Hébreux vainqueurs de leurs ennemis, & la faveur du ciel s'étendoit même sur leur postérité.

J'oseraï dire, à la honte des empires d'Occident, que l'institut des assassins dut son plus grand développement à la conduite des croisés, parce que des indulgences & des bénédictions papales les avoient autorisés dans leur mission, ils crurent que tout leur étoit permis, & qu'on gagnoit le ciel avec les rapines & le sang. L'expédition de la délivrance du sépulchre devint si préjudiciable aux mœurs, que si les chrétiens ne changèrent pas de religion, ils adopterent avec empressement les vices des pays vaincus, en conservant les leurs propres ; & de cette double source de corruption, découlerent toutes les infâmies que l'histoire rougit de décrire.

Le peuple des assassins n'étoit pas encore devenu leur proie ; mais il étoit menacé,

& ce fut une raison pour le Sciehk d'appeler à son secours la ruse & la perfidie, qui sont les armes des foibles.

Les principaux seigneurs latins redoutèrent bientôt celui qu'ils avoient dédaigné auparavant : le nom du Vieux de la montagne jeta partout la terreur ; & ils en vinrent jusqu'à lui offrir des sommes annuelles, pour qu'il leur garantît la sûreté de leur vie. Plus on étoit élevé en dignité, plus on avoit à craindre, parce que le Sciehk, peu jaloux de troubler le repos des peuples, n'avoit en vue que des têtes illustres.

Si la méfintelligence n'eut pas désuni les étendards chrétiens, on eût sans peine exterminé ce petit peuple homicide ; mais des guerriers, égaux dans le principe, que la jalousie des succès & la préférence des rangs venoient de rendre ennemis, crurent qu'il importoit à leur vengeance personnelle de conserver les assassins. On avoit acheté du Sciehk le droit de respirer, on lui paya bientôt la mort d'un rival, & ces traités de perfidie ne devinrent que trop communs dans la suite. Il a paru même vraisemblable que les Templiers n'avoient eu d'autre but, en soumettant ce peuple, que celui de faire mouvoir, à leur gré, toute sa scélératesse.

C'est à ces assassins , qu'on dut , en 1151 , la mort de Raimond II , comte de Tripoli. Un différend grave s'étoit élevé entre lui & la comtesse Odierne , son épouse. Baudouin III , roi de Jérusalem , qui pour lors se trouvoit à Antioche , vint exprès à Tripoli , avec la reine Melisende , sa mere , & sœur de la comtesse , pour concilier les deux époux ; mais leur médiation n'ayant pas eu de succès , on convint finalement , que la Reine emmeneroit avec elle la comtesse Odierne à Naplouse , où elle faisoit habituellement sa résidence.

Pour ne pas manquer à un devoir de chevalerie & d'urbanité , le comte Raimond accompagna les deux princesses à quelque distance de la ville ; mais il les eut à peine quittées , qu'il se vit assailli par un groupe d'assassins qui le poignarderent. Un soldat de sa suite périt en le défendant , ainsi que Rodolphe de Merle , dont on vantoit la naissance & les hautes qualités. Ce seigneur étoit un de ceux qu'on avoit proposés pour mari à la veuve Constance , princesse d'Antioche , qui l'avoit refusé.

Ce meurtre ne pouvoit être que l'effet d'une infignetrahison. On s'appliqua à en découvrir la cause. Le roi Baudouin & la reine Melisende , étoient trop connus par leur caractère d'intégrité pour qu'il s'élevât contre

tre l'un ou l'autre le plus léger soupçon ; mais il s'en falloir bien que la comtesse fût aussi irréprochable. Elle n'avoit jamais aimé le comte ; son aversion pour lui s'étoit plus d'une fois manifestée avec indécence ; on avoit recueilli des menaces qui lui étoient échappées dans l'emportement , lorsque Raimond , instruit de ses intrigues amoureuses , s'étoit permis de l'en reprendre avec sévérité. Cela suffisoit pour établir les plus fortes présomptions contre la comtesse. Cependant quelques circonstances lui furent favorables aux yeux de ces hommes qui se laissent séduire par les démonstrations extérieures. Odierne étoit revenue sur ses pas , avoit en quelque sorte lavé de ses larmes le corps ensanglanté de son époux ; elle-même avoit ordonné la pompe de ses obsèques , & enfin lui avoit élevé un monument funebre , qui devoit immortaliser sa douleur.

Les partisans de la comtesse , qui savoient bien qu'on écarte quelquefois un soupçon , en en faisant naître un autre , répandirent dans le public que l'assassinat du comte provenoit des Syriens , habitans du Liban. Ces peuples ayant été cru coupables de la mort du comte de Pons , pere de Raimond II , avoient éprouvé , de la part du fils , toute l'animosité de la vengeance , & il n'étoit

pas étonnant qu'à leur tour, ils eussent satisfait leur ressentiment par le moyen des assassins. Un tel bruit eut peut-être obtenu quelque créance, si dix-sept années ne se fussent écoulées depuis la punition du crime; & voilà pourquoi les écrivains du tems n'ont jamais pu justifier la comtesse Odierne.

Au reste, que cette femme ait été coupable ou innocente, elle n'en recueillit pas moins les dépouilles de son mari. Le roi Baudouin & la reine Melisende, sa mere, lui firent prêter serment de fidélité par tous les sujets & vassaux du comté, jusqu'au moment où Raimond III, son jeune fils, seroit capable de gouverner lui-même.

Entre les divers Sciehk, qui commanderent successivement aux assassins, il y en eut un qui desira lire le nouveau Testament. Attendri par la morale touchante & simple qu'il renferme, il demanda des prêtres capables de lui expliquer nos dogmes. Leurs instructions, en achevant de le pénétrer, le décidèrent à établir le christianisme dans ses Etats. Mais ce ne pouvoit être que l'ouvrage du tems. Le Sciehk connoissoit bien l'esprit du peuple, qui partoit à la religion par une sorte d'habitude, qu'il est dangereux d'attaquer ouvertement, même dans un pays esclave. Il

empêcha d'abord les orateurs musulmans de trop se multiplier, & sous prétexte qu'ils étoient inutiles en certains lieux, il en diminua le nombre. Le jeûne du Ramazan fut aboli, quoiqu'on conservât le Bairam. Il fut permis de boire du vin & de manger du porc, de sorte que bientôt on ne distingua plus les nourritures que le coran appelle impures, d'avec celles qui ne le sont point ; & en tout cela le Sciehk affectoit de donner l'exemple.

Les missionnaires chrétiens vinrent ensuite prêcher l'excellence de la foi catholique, que le peuple courut entendre par un motif de curiosité, mais dont il retint les maximes les plus frappantes. Peu-à-peu on s'éclaira, on entrevit l'imposture du mahométisme, & l'on voulut devenir chrétien. Cependant il paroît douteux que les assassins aient été parfaitement instruits, puisqu'au moment de se convertir, ils conservoient encore leur institut dans sa plus grande vigueur. Peut-être bien que nos prêtres craignirent de les rebuter en leur présentant cet article d'intérêt comme incompatible avec l'esprit du christianisme. Ou peut-être, plutôt, prévirent-ils que le Sciehk ne manqueroit pas d'opposer l'exemple des croisés à leurs préceptes. En effet, ceux qui du fond de l'Euro-

pe, étoient venus, au nom sacré de la religion, troubler le repos d'un autre hémisphère, détrôner les princes légitimes, & couvrir les campagnes de carnage & de désolation, ne pouvoient plus dire que leur dieu avoit fondé sa loi sur la concorde & l'amour mutuel, qu'il ordonnoit de respecter les propriétés, & que surtout il abhorroit l'effusion du sang des hommes. Mais quoi qu'il en soit, le Sciehk envoya, en 1173, un ambassadeur à Almeric, roi de Jérusalem, pour l'instruire de l'intenzion où il étoit de recevoir le baptême avec tout son peuple.

Cet envoyé se nommoit Boaldelle, homme éloquent, homme intègre & d'une rare prudence. Il fut favorablement accueilli du roi, auquel il exposa, avec l'objet de son ambassade, quelques demandes de son seigneur, & entr'autres, que le Sciehk, devenu chrétien, espéroit être déchargé du tribut annuel qu'il payoit aux chevaliers du Temple à titre d'infidèle, la cession ou plutôt la restitution de plusieurs forteresses qu'on lui avoit enlevées sur les frontières. Almeric accorda tout en faveur d'une conversion qui le combloit de joie, jusqu'à même s'engager de payer aux Templiers les deux mille ducats d'or, si leur

avarice les empêchoit de condescendre à ses vues religieuses.

Après avoir séjourné quelque tems dans Jérusalem, Boaldelle prit congé du roi pour aller rendre compte à son maître du succès de sa mission. Mais au sortir de Tripoli, & à l'instant de rentrer sur les terres des assassins, il fut investi par quelques chevaliers du Temple, & percé de la main de Gautier du Mesnil, connu déjà par plusieurs traits de scélératesse.

Cette noire action avoit été déterminée par la crainte de perdre le tribut, & de restituer tout le fruit des anciennes conquêtes, dans le cas où le Vieux de la montagne auroit consommé son projet. Le roi de Jérusalem en frémit d'horreur, & s'occupa de venger un forfait également attentatoire au droit des gens & au respect dû à la majesté royale. Gautier fut saisi à force ouverte & conduit prisonnier au château de Tyr : on informa juridiquement, & l'arrêt du coupable alloit être prononcé lorsqu'Almeric mourut ; c'est ce qui fit que l'affaire resta désormais indécise. Furieux de l'impunité du crime, les assassins rompirent toutes conférences avec les chrétiens, en leur jurant une haine éternelle.

En 1192, ils firent tuer le marquis Corrade, prince de Tripoli. Il est vrai qu'il

Le Sciehk de ces assassins ne sortoit jamais qu'avec une escorte nombreuse de sa nation, précédé d'un archer qui agitoit une javeline couronnée de poignards, & de deux autres soldats, dont l'un sonnoit de la trompette, tandis que l'autre crioit à haute voix, fuyez l'approche de celui qui porte la mort des rois dans ses mains. Cependant le peuple ne se retiroit pas, parce qu'on savoit que ces paroles fastueuses n'avoient pour objet que d'inspirer la crainte, l'humilité & le respect.

Indifférent à la pompe des titres, le Sciehk se moquoit des chrétiens latins qui paroissoient s'en glorifier. Ce qui n'est pas étonnant, lorsqu'on considère que la terreur de son nom avoit en quelque sorte rendu ses tributaires, tous les princes, les comtes & les rois. Il faisoit consister son ambition à être redouté de l'Europe entière. Les présens le flattoient parce qu'il étoit naturellement avare, & qu'en outre, il les regardoit comme un hommage, que la crainte s'empressoit de lui offrir.

On ne pouvoit mieux lui faire la cour que de lui vanter le dévouement absolu de ses sujets, & voici la preuve qu'il voulut en donner au comte de Champagne, son ami. Ils s'étoient un jour rencontrés sur la route qui conduit de Tyr à Antio-

che; chemin faisant ils parloient de la fidélité que les peuples doivent porter à leur prince : arrivés au pied d'une tour, sur laquelle étoient montés plusieurs assassins, le Sciehk élève la vue, fait signe à l'un d'eux, qui, plus prompt que l'éclair, s'élance & vient expirer à ses pieds; il fallut par politique que le comte de Champagne exaltât beaucoup cet acte insensé d'obéissance.

On a paru révoquer en doute l'existence de ces martyrs de la soumission, qui n'est que trop établie par l'autorité de l'histoire. Mais pour ne pas accumuler les citations, il me suffira d'indiquer cette liste nombreuse de nos héros chrétiens, que l'espoir d'une palme immortelle conduisit aux plus cruels supplices : cependant ils avoient été nourris dans le sein de la liberté ! Pourquoi donc seroit-il moins croyable que quelques individus des montagnes de Syrie, élevés dans le secret, le silence, la clôture & l'esclavage, séduits dès l'enfance par l'image flatteuse d'un bonheur futur, se soient précipités dans les bras de la mort pour obéir aveuglement à leur chef.

Sans l'expérience journalière qui nous a convaincus, croirions-nous qu'un bacha, puissant en biens, en forces, en crédit, présente humblement sa tête au glaive ou

au cordon d'un simple capigi-baschi, en vertu d'un ordre de son souverain ?

Ne fait-on pas à quels excès de démençè Mahomet porta ses sectateurs. Un verset de l'Alcoran, qui leur promet une source inépuisable de voluptés, les arme contre les chrétiens, & leur fait desirer de mourir dans le feu des combats !

La loi sainte accordoit aussi des récompenses aux Hébreux vainqueurs de leurs ennemis, & la faveur du ciel s'étendoit même sur leur postérité.

J'oserais dire, à la honte des empires d'Occident, que l'institut des assassins dut son plus grand développement à la conduite des croisés, parce que des indulgences & des bénédictions papales les avoient autorisés dans leur mission, ils crurent que tout leur étoit permis, & qu'on gagnoit le ciel avec les rapines & le sang. L'expédition de la délivrance du sépulchre devint si préjudiciable aux mœurs, que si les chrétiens ne changèrent pas de religion, ils adoptèrent avec empressement les vices des pays vaincus, en conservant les leurs propres ; & de cette double source de corruption, découlerent toutes les infâmies que l'histoire rougit de décrire.

Le peuple des assassins n'étoit pas encore devenu leur proie ; mais il étoit menacé,

& ce fut une raison pour le Sciehk d'appeler à son secours la ruse & la perfidie, qui sont les armes des foibles.

Les principaux seigneurs latins redoutèrent bientôt celui qu'ils avoient dédaigné auparavant : le nom du Vieux de la montagne jeta partout la terreur ; & ils en vinrent jusqu'à lui offrir des sommes annuelles, pour qu'il leur garantît la sûreté de leur vie. Plus on étoit élevé en dignité, plus on avoit à craindre, parce que le Sciehk, peu jaloux de troubler le repos des peuples, n'avoit en vue que des têtes illustres.

Si la méfintelligence n'eut pas désuni les étendards chrétiens, on eût sans peine exterminé ce petit peuple homicide ; mais des guerriers, égaux dans le principe, que la jalousie des succès & la préférence des rangs venoient de rendre ennemis, crurent qu'il importoit à leur vengeance personnelle de conserver les assassins. On avoit acheté du Sciehk le droit de respirer, on lui paya bientôt la mort d'un rival, & ces traités de perfidie ne devinrent que trop communs dans la suite. Il a paru même vraisemblable que les Templiers n'avoient eu d'autre but, en soumettant ce peuple, que celui de faire mouvoir, à leur gré, toute sa scélératesse.

der, jusqu'à ce que le premier ordre ait été retiré.

J'aurois passé cette anecdote sous silence, si elle n'eût pas été accréditée par des plumes célèbres. On a reconnu qu'elle étoit évidemment fautive, & même les écrivains postérieurs se sont accordés à la démentir. En effet, comment auroit-elle échappé à Sire de Joinville, qui vécut auprès de Louis IX, l'accompagna dans toute ses expéditions, & n'omit aucun des plus petits détails de sa vie? Le prétendu projet d'assassiner son maître, & le remords du Vieux de la montagne, méritoient bien de trouver place en ses mémoires.

On s'étonnera de voir ici jusqu'à quel excès étoit arrivé le pouvoir du Sciehk, ou plutôt son audace. S'imaginant que la malheureuse affaire de Damiette avoit jeté quelque terreur dans l'esprit de Louis IX; il saisit l'instant de son passage à Acre, pour lui faire demander la contribution d'usage, que lui payoient, disoit-il, les princes de la Syrie, l'empereur, le roi de Hongrie, & le Soudan d'Egypte, pour être assurés de leurs jours. Louis IX rejetta sans crainte cette demande téméraire, & fit en cela ce que devoit faire un roi de France.

Ce refus généreux ne pouvoit guere convenir au caractère du Vieux de la monta-

gne, qui sûrement en eut pris vengeance, si un événement politique n'eût amené d'autres combinaisons. Les Malmalucques devenus puissans dans l'Egypte, menaçoient les seigneurs sarazins de la Syrie, sans en excepter le prince de Damas lui-même. On crut parmi les infidèles devoir implorer le secours des armes chrétiennes; & à cette fin, on envoya des ambassadeurs aux croisés.

Les intérêts du Sciehk n'étant pas distincts de ceux de ses voisins, il se vit comme eux forcé de fléchir; il députa l'élite de sa cour vers le roi de France, séjournant encore dans la ville d'Acre. Ce ne fut plus cette fois pour exiger impérieusement un tribut, mais pour demander humblement amitié & protection. Entre les divers présens qu'il fit offrir à Louis, étoit un superbe jeu d'échecs en cristal de roche, production des montagnes de son pays, montée en or & garni d'ambre. Par une seconde ambassade plus solennelle que la première, il envoya une de ses chemises, comme la partie de vêtemens qui touche de plus près au corps, & l'anneau de sa main sur lequel étoit gravé son nom; ce qui signifioit ensemble, l'amitié la plus intime & l'alliance la plus étroite.

Louis IX témoigna beaucoup de joie de

cette ambassade, & cela, dit Joinville, par esprit de religion. Il voulut surpasser la générosité du Vieux par des dons magnifiques qui consistoient spécialement en étoffes d'écarlate, en coupes d'or & autres vases d'argent. Ce fut Ivon de Bretagne, frere dominicain, qu'il chargea de les porter. Son espoir, en choisissant un moine pour ambassadeur, étoit de ramener les assassins à leur dernier projet de christianisme; mais la mémoire encore récente de cette fatale aventure de Boaldelle, fit rejeter les instructions du missionnaire.

Enfin, arriva ce tems heureux pour la fortune des états de l'Europe, où les chrétiens latins se virent forcés d'abandonner la Palestine & la Syrie, en emportant avec eux les vains titres de leurs usurpations. Cette époque remonte à l'an 1291.

Dans leur défaite sanglante furent enveloppés les assassins, qui, comme je l'ai dit, étoient entrés dans la ligue générale contre Melec Seraf, Soudan d'Egypte. Leurs citadelles furent démantelées, leurs habitations détruites, & eux-mêmes chassés de leurs terres. C'est ainsi que la justice des cieux voulut punir ce petit peuple impie & malfaisant, qu'elle avoit employé à ses vengeances, pendant six cents & soixante années.

Restés sans chefs , sans loix , sans demeure fixe , les assassins se dispersèrent en divers lieux. La plupart étant d'origine Kurde , retournerent dans le Kurdistan , où le souvenir de leurs ancêtres leur préparoit quelque adoucissement ; car quoique ces peuples aiment naturellement à errer , ils n'oublient cependant jamais leur première descendance : tant il est vrai que l'amour de la patrie est un sentiment inné dans le cœur de l'homme !

Quelques-uns , & spécialement les plus misérables ou les plus enclins à la vie libre & champêtre , s'incorporerent parmi les Arabes Bedouins de la Syrie , avec lesquels il leur fut aisé de sympathiser , comme sectateurs de la doctrine d'Ali. On les distingue encore à certaines pratiques d'idolâtrie qu'ils ont mêlées avec le mahométisme.

La partie la plus opulente des assassins s'étoit déjà transférée sur cette montagne qui s'élève entre les villes d'Alep , d'Antioche & d'Alexandrette , appelée en langue turque Arfiz Daghi , c'est-à-dire , mont des assassins.

Dans ce nouvel établissement , ils admirent parmi eux des Kurdes Jéfides dont l'origine étoit la même que la leur. La

religion des uns changea celle des autres , & les assassins devinrent Jéfides.

Ce mot Jéfides a la même signification que Jésuites , ou adorateurs de Jesus ; on appelle ainsi cette espece de Kurdes , parce qu'elle croit à la venue du Christ , mais considéré comme simple prophete. Elle honore la Vierge , les Apôtres , & quelques Saints privilégiés. Les deux principes du bien & du mal font la principale base de sa religion. Dieu est l'auteur du bien , & le démon l'auteur du mal. Ce dernier paroît plus à craindre aux Jéfides , dans la persuasion où ils sont , qu'un jour il fera sa paix avec le ciel , & que son influence sur les créatures augmentera de beaucoup.

On voit aisément que cet assemblage de dogmes bisarres n'est qu'une confusion de mahométisme , d'idolâtrie & de christianisme. Cependant les Jéfides abhorrent les Mahométans , & ne font guere plus de cas des chrétiens.

Leur rencontre est toujours périlleuse. Je citerai à ce sujet ce qui est arrivé à M. Edouard Purnell , consul anglais & agent de la Compagnie des Indes à Alexandrette. Revenant un jour d'Alep , il lui prit envie d'aller observer un volcan assez proche d'Arfiz Daghi ; quelques Jéfides y étoient rassemblés. Ils vinrent l'assaillir , & le for-

cerent de sacrifier un coq au démon ; ce qu'il fit pour sauver ses jours. Je ne fais trop, d'après ce que m'ajoute M. Purnell, si les Jéfides n'adorent point leur divinité malfaisante sous la forme du feu ; dans ce cas le volcan peut leur servir de simulacre.

L'abbé Sestini fait mention de ces mêmes Jéfides qu'il trouva nombreux dans le Diarbeck, où ils habitent le Gebel Sengiar ; il en parle comme d'un peuple malfaisant & redoutable pour tout homme qui n'est pas d'origine Kurde.

Mais pour finir le chapitre des assassins, je dirai qu'en se réunissant aux Jéfides, ils confondirent leur religion, leurs loix & leurs mœurs, & ne formerent plus qu'une seule nation ; de manière qu'Assassins ou Jéfides signifient aujourd'hui la même chose.

Comme Kurdes, les assassins ont conservé leur inclination au brigandage, qu'ont de commun avec eux tous les peuples errans ; comme sujets du Vieux de la montagne, ils ne maintinrent plus cet infame institut qui réduisoit le crime en principe d'obéissance. S'ils commettent encore des meurtres, il ne faut pas les attribuer à un esprit de système, mais à l'avidité du pillage que semble encourager la faiblesse des gouvernemens circonvoisins.

DES METUALES.

Les Metuales, ou autrement Mutuales, sont des peuples répandus en assez grand nombre dans la Syrie. Ils doivent leur nom à Mutual, célèbre capitaine, qui détruisit l'ancienne religion des Perses pour lui substituer le mahométisme; conséquemment les Metuales sont Mahométans, mais Mahométans schismatiques.

Ils admettent le Coran, comme livre divin, Mahomet comme le premier des prophètes, & vénèrent Jésus-Christ à la manière des Turcs.

Un seul point les divise d'avec les anciens croyans; c'est la succession des docteurs. Tandis que ces premiers, appelés Sinnins ou Légistes, comptent pour successeurs immédiats du prophète, Abubeker, Osman & Omar, les Metuales ne veulent reconnoître qu'Ali, seul distingué entre tous les disciples par son habileté dans la guerre, & ses connoissances dans les lettres.

Ce point de controverse fut de part & d'autre contesté par les armées; des flots de sang coulerent. Hufsan & Hufsein, frères, successeurs d'Ali, périrent sous les coups des Légistes; Mutual, héritier de leur domaine,

domaine, le fut aussi de leurs prétentions & de leur fureur. Il enracina dans son parti un sentiment de haine que le cours des ans n'a fait qu'accroître; & tel est l'aveuglement du fanatisme, que les Metuales croient se rendre agréables au ciel par l'immolation de quelque Simmin.

Ces Sinnins ne sont pas les seuls que les Metuales regardent comme impurs; toutes les religions indistinctement leur paroissent dignes du même mépris. Il faut qu'ils soient pressés par la faim pour manger avec un catholique.

Si l'un de nous par hasard porte à ses levres une de leurs coupes, ils la brisent à terre; & si le vase est de métal, ils le jettent plusieurs fois dans l'eau chaude, en invoquant le nom de Dieu & celui du Prophete.

Quand ils achètent quelques comestibles dans les marchés chrétiens ou mahométans, ils vont les plonger trois fois de suite dans une ornière bourbeuse, afin, disent-ils, de les purifier.

Sincèrement attachés à leur culte, ils éloignent toute cérémonie profane qui pourroit les en distraire; c'est pour cela qu'il est défendu aux voix mélodieuses de se faire entendre au milieu des cantiques & des oraisons. Ils payent exactement la

dîme à leurs ministres, qui d'abord en vivent, & distribuent le reste aux pauvres. La sodomie, en horreur parmi eux, est toujours punie du dernier supplice, sans que l'argent soit un moyen, comme chez les Turcs, de sauver le coupable.

Les Metuales observent le jeûne du Ramazan avec plus de rigueur que les Légistes. C'est spécialement dans ce mois qu'ils s'appliquent à découvrir quelques victimes dont le sang puisse expier leurs fautes auprès du prophète. On a grand soin dans les gouvernemens où ils se trouvent de se garder alors de leur rencontre; & pour peu qu'on les soupçonne d'un assassinat, ils sont mis à mort sans autre forme de procès.

Ils ont en Syrie divers Sciehk ou chefs, & y possèdent des forteresses & des bourgs, mais comme tributaires d'un bacha, des princes druses, ou de quelqu'autre gouverneur de la province. On verra dans le chapitre de la ville d'Acre, comment la politique de Daher d'Omar sut les détacher du district de Seide pour les recueillir sous ses drapeaux.

La taille des Meduates est au-dessus de la moyenne; leur complexion est robuste, & ils sont infatigables dans la guerre. Je ne dirai rien de leur manière de vivre &

de s'habiller, qui ressemble en tout à celle des Arabes.

Il n'y a peut-être point de pays sur la terre où les femmes soient moins considérées que chez ces peuples. Un Metuale prête son épouse à un ami comme il prêteroit un cheval; dans un besoin d'argent, il la loue pour un mois ou pour la moitié d'une année. Jamais de contestation sur les enfans qui peuvent résulter de ce trafic; ils restent à la charge du preneur, par cette raison que les fruits d'une terre appartiennent à celui qui l'aensemencée: s'il s'élève quelques doutes, on s'en rapporte à la bonne foi de la femme pour les éclaircir. J'ajouterai que les Metuales ne pensent pas offenser Dieu par cette dépravation; lorsqu'on leur en fait un reproche, ils répondent qu'il est permis à chacun de disposer de sa propriété.

DES NEZEIRES ou NAZAREINS.

Les Nezeires forment une secte particulière dans la Syrie, & vivent dispersés parmi les Mahométans, les Druses & les Chrétiens. On remarque qu'ils témoignent beaucoup d'affection à ces derniers, tandis qu'ils ont en horreur le mahométisme & les diverses religions qui le prennent pour base.

Ils adorent Dieu & croient en Jesus-Christ, comme prophete élu pour instruire les hommes & leur donner la loi. Ils adressent indifféremment leurs prieres aux apôtres, à la vierge & aux anciens prophetes. Ils pratiquent le baptême d'immersion, qui toujours se fait avec appareil & au bruit du tambour, mais sans prononcer aucune parole sur l'enfant.

Ils célèbrent la Nativité, l'Ascension du Christ, & quelques autres fêtes instituées parmi nous; mais ils en ont une singuliere qu'ils appellent du nom de la *matrice*. On les voit dans cette solennité saluer les femmes avec un saint respect, se prosterner devant elles & embrasser affectueusement leurs genoux: delà vient qu'on les nomme adorateurs de la *matrice*.

Les Nezeires répondent à cette imputation, qu'ils n'entendent point attribuer aux femmes le culte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu seul; mais qu'ils croient par reconnoissance devoir vénérer la seconde cause de notre être & de notre création.

Ils ont dans chaque lieu particulier un chef de loi ou Sciehk, qui offre pour eux le sacrifice divin, où l'on bénit du pain azime, du vin & des figes seches, que les assistans se partagent au sortir du temple.

Le libertinage est érigé en maxime parmi les Nezeires ; entr'autres dépravations, ils admettent la communauté des femmes. Le jour de la circoncision, qui commence leur année, on les rassemble toutes dans la salle du sacrifice, on ferme les fenêtres, & l'on éteint les lumières ; viennent ensuite les hommes & chacun d'eux prend au hasard la première femme qui lui tombe sous la main, sans s'inquiéter de la connaître.

Cette abomination se renouvelle plusieurs fois l'année & particulièrement à la fête de la *Matrice*, en mémoire de la création de l'homme & de la femme. Il est d'usage que le chef de loi y assiste avec son épouse, obligée comme toute autre de se confondre dans la foule.

On croit que ces Nezeires pourroient bien être un reste des anciens Hérétiques hébionites, qui, au rapport de S. Epiphane & des autres peres, sacrifioient avec du pain azime, & commettoient mille infamies dans leurs assemblées.

Cette nation est soumise aux baches, princes & gouverneurs de la province ; on la connoît encore en Syrie sous la dénomination arabe *Cirfandre*, conçue & formée de l'action d'éteindre les lumières.

DES TURCS.

Comme ces peuples sont aujourd'hui suffisamment connus, je m'abstiendrai de donner une description de leurs mœurs & usages. Mais pour ne pas omettre entièrement l'article de leur religion, je vais en parler d'après l'intelligent auteur des notes ajoutées au voyage de M. le Bruyen.

C'est une opinion générale, que les diverses sectes des Turcs sont au nombre de soixante-dix; l'on en pourroit encore trouver davantage, si l'on se donnoit la peine de les examiner strictement. Il y en a deux principales, celle des partisans de Mahomet, & l'autre des sectateurs d'Ali.

Tous les Turcs en général tiennent à la première, comme les Perses à la seconde; & cette différence de principes les a rendus ennemis irréconciliables.

Les Perses sont tellement attachés aux interprétations qu'a fait Ali sur le texte de l'Alcoran, qu'ils préfèrent le disciple au maître, & le regardent comme mieux inspiré que lui. Les Turcs de leur côté reprochent aux Perses d'avoir altéré le livre de leur loi, & de l'avoir mal ponctué. C'est pour cela même que tous les Alcorans trouvés à Babylone, lors de la prise de cette

ville par le sultan Amurat, furent transportés à Constantinople & renfermés dans le sérail, avec expresse défense de les ouvrir, sous peine de malédiction. Ces deux sectes ont entr'elles une si grande animosité, qu'elles ne se donnent jamais de quartier à la guerre; & l'on ajoute que les esclaves persans sont exclus du service du sérail, malgré les bonnes qualités qu'ils pourroient avoir.

Les Perses à leur tour savent rendre aux Turcs toute la mesure d'une pareille aversion; leur mépris éclate de cette manière contre les trois docteurs turcs, / bubeker, Osman & Omar : à chacun des mariages du pays, ils font de tous trois une figure de plâtre ou de sucre qu'on met à la porte des nouveaux époux, pour rappeler aux conviés de rejeter sur ces trois effigies toutes les inclinations vicieuses dont ils pourroient infecter cette jeune union, & l'on finit par les mettre en pièces après que le peuple est entré dans la chambre. Voilà les articles importans qui divisent ces deux sectes.

Les Perses en outre rejettent comme apocryphes certains versets de l'Alcoran. Ils portent par dérision la couleur verte jusques même sur leurs babouches, ce qui paroît aux Turcs de la plus grande impié-

té. Ils ne croient pas qu'il soit permis de se laver les pieds. Buvant du vin sans beaucoup de scrupule, ils ne distinguent point les nourritures impures de celles qui ne le feroient pas ; enfin, ils sont persuadés qu'il n'est pas nécessaire de se réunir aux mosquées pour y faire les prières. Ces différens articles ont été copiés par M. Rieaut, dans une sentence authentique que le muphti Cesséd Effendi rendit contre un gouverneur du roi de Perse.

Les autres sectes qui divisent les Mahométans sont regardées entr'eux comme orthodoxes ; l'une est celle d'Hamisse, qu'admettent les Turcs & les Tartares d'Usbek ; une autre s'appelle Seaffie, dont les Arabes font profession ; la troisième qui se nomme Malechie, attache à elle les peuples de Tripoli, de Tunis, d'Alger, & de quelques autres parties d'Afrique. Au reste, ces trois sectes n'ont de différence que dans certaines cérémonies de leurs docteurs.

Les disputes ordinaires de religion roulent sur les attributs de Dieu, sur la liberté, la prédestination, le mérite des bonnes œuvres, la manière dont Dieu paroîtra visible au ciel, sur la prescience & sur quelques autres points de théologie & de métaphysique ; & l'on y pousse la controverse

verse & la dialectique assez loin , pour étonner les personnes qui jugent les Turcs ignorans & peu studieux. Mais comme un simple apperçu ne me permet pas les particularités , je renvoie le lecteur à l'histoire de l'Empire Ottoman , par M. Ricaut , ou à quelques voyageurs qui se sont étendus sur ces matieres.

Je ne puis cependant m'abstenir d'ajouter ici ce que nous dit cet auteur turc , traduit par M. de Lacroix , sur les sectes mahométanes , qu'il réduit à cinq principales. Dans la premiere que composent les gens de loi , on soutient qu'il n'y a point de salut hors du mahométisme. La seconde , formée des derviches & autres religieux , prétend que la grace divine , jointe aux bonnes œuvres , peut sauver les hommes sans le secours de la loi. La troisieme n'exige que des actions méritoires. C'est aussi le sentiment de la quatrieme , qui , s'appuyant sur la vertu morale , admet au bonheur éternel tous les hommes de probité , sans distinction de Mahométans , d'Hébreux & de Chrétiens. La cinquieme & derniere s'honore de réunir les plus vertueux des Turcs ; elle nie le libre arbitre , & soutient qu'une prédestination absolue conduit les humains à son gré , sans per-

mettre à l'homme de disposer de ses idées elles-mêmes.

On peut dire que depuis l'admission de l'Alcoran, il s'est élevé parmi ses sectateurs, & surtout entre les Arabes, un nombre prodigieux de commentateurs; ce qui devoit produire autant d'opinions différentes qu'il étoit possible de découvrir d'interprétations : & comme ces livres, dont chaque jour doubloit la quantité, se feroient nécessairement multipliés à l'infini, Mahuras, successeur des quatre premiers disciples de Mahomet, dans la principauté des Sarrazins, voulut arrêter ces progrès dangereux; il fit d'abord recueillir tout ce qui avoit été écrit, & rassemblant dans Damas les docteurs les plus éclairés, il soumit à leur réforme cette foule de commentaires mal digérés, qui se réduisirent bientôt en six volumes seulement, sous le titre de *Zunas* ou Loi renouvelée. Ils sont encore aujourd'hui les oracles de l'Alcoran; & depuis cette compilation, on fit jeter au feu la suite des ouvrages qui agiterent les matières religieuses.

DES HÉBREUX.

On rencontre deux sortes d'Hébreux dans la Syrie & la Palestine, dont les uns sont

originaires de ces contrées, & les autres étrangers. La diversité des systèmes de religion les partage ainsi que les autres peuples de la terre, qui donnent trop d'importance à l'esprit de dispute théologique. Ils se distinguent en Hébreux Caraites ou ennemis du Talmud, & en Talmudistes; & telle est la haine aveugle des premiers contre le reste de leurs frères, qu'ils ne veulent pas partager avec eux le lieu de la sépulture, qui doit les réduire également en poussière.

RELIGION CHRETIENNE.

Si la religion chrétienne est divisée en un plus grand nombre de sectes dans certaines parties de l'Asie, je croirois que ce seroit en Syrie. Quelques Chrétiens y tiennent une habitation permanente, comme les Latins, les Maronites, les Grecs catholiques & les schismatiques; d'autres vont & viennent sans cesse pour visiter les saints lieux de la Palestine, tels que les Ethiopiens, les Abissins, les Costes, les Arméniens, les Géorgiens, & la plus grande partie des Grecs schismatiques, qui tous ont des églises & des monastères à Jérusalem & dans d'autres lieux.

On trouve des Chrétiens Latins dans les

Syrie , font l'office en langue syriaque , mais très corrompue & mêlée d'Arabe.

Les Arméniens sont aussi séparés de l'église catholique romaine. Le concile de Florence , en 1439 , étoit parvenu à les y réunir ; mais ce ne fut pas de longue durée.

On en voit cependant plusieurs qui pratiquent entièrement le catholicisme ; quelques autres le professent de même hors de leurs pays ; mais en y retournant , ils adoptent de nouveau leurs premières erreurs. Sujets à cette alternative , quand ils voyagent dans les environs de leur séjour où il n'y a pas d'église de leur rit , ils vont prier & entendre les offices dans les temples catholiques , pour gagner par cette apparence plus de crédit auprès des Chrétiens orthodoxes.

Une autre raison les engage aussi de fréquenter nos églises , c'est qu'ils ne seroient pas soufferts parmi les Grecs schismatiques. L'inimitié qui les divise a donné lieu à cet article de leur religion : que si par hasard un Arménien entre dans une église grecque , elle doit être aussitôt rebénie. On devine aisément que les Arméniens se plaisent à rendre la pareille à la secte grecque.

Les Arméniens ont d'ailleurs le cœur excellent , & des mœurs fort civiles. Ils

s'enrichissent dans le commerce , & sont grands politiques.

La profession dogmatique des Géorgiens ne diffère pas de celle des Grecs. Ils ont des patriarches & des évêques qu'ils élisent du consentement de leur prince : celui-ci est le seul chef religieux , & réunit dans sa main les deux pouvoirs absolus.

Les Ethiopiens , ou autrement Abyssins , sont hérétiques & partisans des erreurs des Jacobites. Quoique tous circoncis , ils considèrent la circoncision comme un usage , plutôt que comme un acte religieux. Ils font l'office en langue chaldéenne , mais très corrompue. Ils eurent des envoyés au concile de Florence.

Les Coptes , chrétiens jacobites de l'Egypte , parlent l'idiome de leur nom mêlé avec le grec. Circoncis comme les Abyssins , ils reçoivent le baptême à trente ou quarante ans. Leur patriarche réside au Caire , quelquefois à Alexandrie , & il est à la fois celui des Abyssins.

Les personnes qui voudroient acquérir des connoissances plus détaillées sur les différentes sectes de la religion chrétienne dans l'orient , peuvent avoir recours aux écrivains dont l'objet a été d'en traiter.

C H A P I T R E II.

Description de la Ville d'Acre, sur la côte de la Syrie, autrement appelée Saint-Jean d'Acre.

LA ville d'Acre est située sur la côte de Syrie, sous les degrés 57 de longitude, 32 & 40 de latitude; elle étoit comptée au nombre des anciennes villes de la Phénicie, avec les noms d'Ace, d'Accon, d'Acca & d'Acre. Celui de S. Jean paroît lui être venu des Chevaliers hospitaliers de cet ordre, qui s'y réfugièrent après la ruine de Jérusalem. Quelques auteurs ont prétendu qu'elle devoit plutôt cette dénomination à une belle église dédiée à S. Jean, qui fut construite dans ses faubourgs, du côté de l'orient.

L'historien Josèph, dans son livre XI, chapitre X, de la guerre des Juifs, nous décrit l'exposition de cette ville. Elle est sur la mer, dans une grande plaine, bornée au midi par le mont Carmel, au levant par les montagnes de la Galilée, & au septentrion par une autre montagne qu'on appelle Echelle de Tyr.

Selon les apparences, elle appartient à la tribu d'Aser; mais rien ne dénote qu'elle ait jamais été au pouvoir des Israélites.

Le même historien que je viens de citer, nous ajoute qu'elle fut possédée par le roi Démétrius, fils de Seleucus. La trahison la fit ensuite tomber dans les mains d'Antiochus Epiphane. Assiégée quelque tems après par Alexandre, roi des Hébreux, elle fut prise & cédée à Ptolomée, pour passer aussitôt au commandement de Cléopâtre, mere de ce prince.

Elle acquit le nom de Ptolémaïde sous les rois d'Egypte qui la gouvernerent, & nous voyons dans les Actes des Apôtres qu'elle s'appelloit ainsi par les Grecs. *Notre navigation étant achevée, nous débarquâmes de Tyr à Ptolémaïde.*

Les Perses qui la posséderent quelque tems, en firent une barriere contre les attaques des Egyptiens de Phœnicie; comme nous le dit Strabon: *Ptolémaïde, ville importante qui se nommoit Ace auparavant, offre à la Perse un refuge assuré dans les guerres d'Egypte.*

Différentes médailles nous apprennent que Ptolémaïde fut aussi une colonie romaine.

Les Sarrazins s'en rendirent maîtres, & l'appellerent Acca, d'un de ses premiers

nomis. Après l'avoir retenue jusqu'en 1104, ils furent chassés par les Chrétiens. Ceux-ci se la virent enlever à leur tour en 1187, par Saladin, Soudan d'Egypte; mais un siège de trois années la leur rendit de nouveau en 1191. A dater de cette époque, elle fut, l'espace d'un siècle, possédée & gouvernée à la fois par dix-neuf souverains, qui sont, Henri, roi de Jérusalem; le roi de Naples & de Sicile; le prince d'Antioche; le comte de Jaffa; le comte de Tripoli; le prince de Galilée, le légat du Pape; le prince de Tarente; le roi d'Arménie; le duc d'Athènes; les généraux des armées de Florence & de Pise, d'Angleterre & de Gênes; enfin, les grands-maîtres des ordres de S. Jean de Jérusalem, des Templiers, des chevaliers Teutoniques & de S. Lazare.

Chacun d'eux y possédait une autorité absolue & indépendante dans leurs différens quartiers.

Cette diversité de gouvernemens occasionna, par de longues divisions, la chute irréparable de cette ville en 1291. Une fois retombée entre les mains des infidèles, elle fut saccagée & démolie pour ne plus se relever de ses ruines.

Nous lisons dans les Machabées, que le peuple de cette ville égorgé par la trahi-

son de Trifon, Jonatas, frere de Judas Machabée avec vingt mille hommes.

Vespasien & Titus y séjournerent quelque tems pour se préparer à faire le siège de Jérusalem.

Dans le douzieme siecle, il s'y tint un conseil général, où l'on mit en délibération le siège de Damas. Guillaume de Tyr, en son histoire de la Guerre sainte, a conservé les noms des personnages fameux qui s'y trouverent ; ce furent Conrard, empereur des Romains, Louis VII, roi de France, Baudouin, roi de Jérusalem, & plusieurs autres princes, comtes, ducs, évêques, archevêques & légats, au nombre desquels étoit le cardinal Guidon Bellagi de Florence. Je renvoie le lecteur à l'écrivain cité, s'il est curieux de connoître les autres hommes illustres dont ce conseil remarquable étoit composé.

Acre fut aussi visitée des apôtres, & particulièrement de S. Paul, qui y prêcha le christianisme. On y compte parmi les saints Martyrs, un appelé Paul & Julienne sa sœur, qui rougirent la terre de leur sang sous le regne de Valérien.

Dans le tems que cette ville étoit chrétienne, elle avoit un évêque suffragant de Tyr.

A mon arrivée dans Acre, comme je

J'ai fait voir au chapitre XXV du premier Tome, je fus contraint de me renfermer dans mon logement pour me garantir de la peste, dont ce pays étoit infecté ; mais les progrès du mal ayant été arrêtés par la découverte de leurs causes, & le soin des traitemens, il me fut enfin possible d'aller observer l'état actuel de cette ville, & d'entendre toute mon attention sur son gouvernement, ses usages & son commerce.

S. Jean d'Acre resta longtems après sa ruine dans un état de malheur & d'inhabitation. La Porte elle-même, tant qu'elle en fut maîtresse, s'embarrassa peu de la remettre en meilleur ordre.

Faccardin, prince des Druses, dont les armes conquièrent toute la Syrie dans le dix-septieme siecle, essaya d'y construire quelques édifices & de la rendre plus habitable. Mais on regrette qu'il en ait en quelque sorte détruit le port, en le comblant avec les ruines des anciennes maisons. Son but étoit d'empêcher l'approche de la ville aux galeres du grand Seigneur, & de leur enlever par ce moyen un asyle qui pouvoit devenir préjudiciable à la grandeur renaissante de cette cité.

Il est facile de voir par les vestiges de ce port, devenu fort étroit, qu'il avoit été très-commode & garanti d'ailleurs du

souffle de l'occident par une épaisse muraille en forme de mole dont il reste quelques débris. On ne peut y entrer qu'avec des bateaux ou de très-petits navires.

Après la chute de Faccardin , la ville d'Acre retomba sous la puissance Ottomane , qui chaque année y envoyoit , au choix du bacha de Seide , un gouverneur chargé d'y prélever les droits d'usage. Le pouvoir de celui-ci ne s'étendoit pas beaucoup hors de la ville , parce que les alentours étoient habités par des Arabes Bedouins , nation brigande qui n'épargnoit pas les Ottomans eux-mêmes.

Le gouvernement de cette ville passa à la famille d'un certain Omar , originaire d'une ancienne maison d'Arabes Scenites ou Bedouins. Ce nouveau gouverneur avoit eu peu-à-peu l'adresse d'éloigner du voisinage ses compatriotes. Décidé à les avoir pour amis , mais de loin , il vouloit les empêcher de nuire à l'établissement d'un commerce considérable , qu'il espéroit voir bientôt fleurir par l'industrie des négocians d'Europe attirés dans Acre.

Il vouloit aussi se rendre maître absolu de la ville , & étendre ses conquêtes sur toute la Galilée , avec les forces des Arabes. On ne pouvoit prendre des mesures plus infaillibles , mais la mort vint l'inter-

rompre au milieu de ce projet. Il laissa un frere & trois enfans après lui, qui, bien au fait des vues de leur pere, n'omirent aucune des précautions capables de terminer une entreprise aussi importante. Ils virent en effet le gouvernement confirmé dans leur famille par le bacha de Seide, qui ne pouvoit mieux choisir, puisqu'il percevoit des héritiers d'Omar une somme plus forte de tribut; politique habile, dont usèrent ceux-ci tant qu'ils n'osèrent pas s'appuyer sur les secours de l'Emir des Arabes.

Le succès de cette affaire répondoit à leurs vœux communs, quand la division vint troubler l'oncle & les trois freres; elle fut assez fatale pour ne finir qu'avec la mort de ce même oncle & de l'un des freres qui furent étranglés secretement; un autre s'échappa dans les montagnes, & ne fit la paix avec son frere Daher qu'au bout de plusieurs années.

Ce Daher d'Omar, qui maintenant est le chef d'Acre, n'ayant plus d'obstacles à craindre, & d'ailleurs assisté de toutes les forces des Arabes, demanda pour lors au bacha de Seide, le commandement perpétuel de la ville & de la Galilée entière. Le bacha n'avoit pas droit d'en disposer, & il informa la Porte, qui crut devoir ac-

cueillir toutes les demandes de Daher : s'y opposer dans la circonstance , c'eût été courir les risques de perdre jusqu'au myr , ou impôt annuel que le gouverneur promettoit de continuer.

Daher sentit assez bien quel fondement il y avoit à faire sur cette condescendance du grand seigneur. En homme fin & prévoyant , il s'occupa de rétablir les anciennes murailles de la citadelle ; & sans leur donner toute l'étendue qu'elles avoient , lorsque les Chrétiens prirent cette veille , il crut qu'une petite enceinte bien fortifiée convenoit mieux à l'état présent des choses.

Il ne reste de cette ancienne ville , que des débris assez informes de monumens qu'y avoient construits les Chrétiens. On trouve dans la partie occidentale quelques ruines d'une église consacrée à S. André. Trois grandes fenêtres que le tems n'a pas encore détruites , donnent une grande idée de cet édifice.

Le palais de l'évêque étoit contigu à cette église , & le gouverneur a fait élever une maison sur ses fondemens. Pour en combler quelques parties souterraines , il ordonna d'y jeter un grand nombre de statues & de bustes de marbre qui représentoient des saints : comme on les trouva enfouis dans les alentours , il est proba-

ble qu'ils appartenoient à l'église de S. André.

A peu de distance de là , on voit les restes du port des galeres & de l'arsenal.

Il y avoit dans ce même lieu un bâtiment considérable , presque entièrement renversé aujourd'hui ; c'étoit l'hospice des chevaliers du Temple , qu'on appelloit le Château de Fer , parce qu'il avoit été enduit d'écume de cette matiere , dans la partie qui regarde la mer. Ce côté de muraille subsiste en son entier , avec un débris de la galerie qui conduisoit d'un quartier à l'autre.

Le palais du grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem , avec toute l'étendue de l'hospice , sert à présent d'habitation au chef d'Acre , à sa famille , & à une partie de sa cavalerie.

Cet édifice doit sa conservation presque entière à l'épaisseur étonnante de ses murs. Il est particulièrement remarquable par deux tours très-élevées , & par ses souterrains qui renfermoient des moulins à main , dont on fait encore quelque usage.

Le gouverneur a formé dans l'une de ces tours une salle immense , au milieu de laquelle est une grande fontaine ornée de marbres de toutes especes.

Lorsque je passai à Acre pour la première fois ,

fois , j'y vis encore une moitié de salon antique qui n'existe plus depuis mon départ ; des colonnes de granit rouge , de douze coudées de hauteur , en soutenoient la voûte , qui me parut admirable : l'on me dit qu'il y en avoit de pareilles sous terre dans les environs.

La chapelle du grand-maître , sous l'invocation de la sainte Vierge , subsistoit en assez bon état dans le cours de 1660 ; mais on l'a démolie en partie l'année d'après , pour en faire le palais d'un fils du gouverneur.

En face du gouvernement est une grande place qui n'étoit d'abord remplie que de monceaux de masures , qu'on a fait disparaître pour rendre ce lieu plus spacieux.

Dans la partie méridionale de cette place , & à côté de la porte de Nazareth , s'élevent les débris de l'église & du monastere de S. Clair. C'est dans cet asyle mémorable que des vierges vertueuses se mutilerent le visage afin de se soustraire dans le sac de la ville à la brutalité des barbares , qui , ne voyant en elles que des objets d'horreurs , en firent un affreux massacre.

Ce qui reste d'habitable de ce monument , sert de caserne à une escouade de soldats.

Je trouve la description de plusieurs églises, monastères & hospices de Ptolémaïde dans le code diplomatique de l'ordre religieux & militaire de S. Jean, & encore dans le testament d'un certain Saliba, bourgeois de cette ville, fait en 1264. Ce particulier abandonnoit la totalité de ses biens meubles & immeubles à la maison de l'hospice, en en réservant toutefois des legs pieux à chaque église, monastère & communauté de cette ville.

Je pensois en lisant ce testament, que l'esprit monastique avoit été également subtil dans toutes les contrées de la terre, & je plaignois le bon-homme Saliba, dont le cœur égaré par de faux principes, se plaifoit à dépouiller une famille pauvre pour accroître le superflu des gens d'église. Cet acte de dernière volonté mal entendue pourroit du moins être de quelque utilité aux érudits, qui veulent connoître jusqu'aux noms de couvens & d'églises renversées depuis longtems.

Le petit nombre de temples religieux, subsistans aujourd'hui dans Acre, est d'une époque moderne.

Il y a deux églises latines, dont l'une très-petite, sert de paroisse, dédiée à S. Jean-Baptiste, & placée dans le district des nations européennes. Elle est desservie par

les Peres de la Terre-Sainte, qui occupent à côté, un hospice fort commode, & ouvert en tout tems aux religieux & voyageurs, assez pieux pour aller visiter les tombeaux de la Galilée.

Près de ce quartier d'Europe, au nord de la ville, est une chapelle remarquable dont la Vierge est la patronne, où se rassemblent toutes les femmes qui suivent le rit latin.

Les Grecs catholiques y possèdent une fort belle église, élevée en partie sur l'ancien temple de Saint André, duquel elle a conservé le nom.

L'église des Maronites a été construite d'après leur dessin, depuis ses fondemens. Parmi différentes especes de marbres qu'ils ont recueillis des ruines de la ville, pour la décorer, on y observe deux grosses colonnes de porphyre qui servent de soutien à l'arc du maître-autel.

L'église des Grecs schismatiques, est la plus grande qu'il y ait dans Acre, & l'on a fait usage également d'anciens matériaux pour la bâtir.

Les Hébreux y ont aussi une petite synagogue, qu'il ne leur est pas permis d'agrandir, le gouverneur exigeant d'eux qu'ils se contentent d'un terrain de maison, dont il leur accorde la propriété.

On trouve dans cette ville trois mosquées appartenantes aux Arabes mahométans , de la religion dominante. Deux ont été construites par le gouverneur regnant ; & l'autre, qui fut élevée dans le treizieme siecle , eut pour fondateur Seraf, fils de Malec Messor , Soudan d'Egypte.

En face de cette derniere mosquée , est une place assez étendue , de la construction du même Seraf, qu'habitent , en quartiers séparés , les différentes nations d'Europe. Les revenus qu'on en perçoit , sont destinés à entretenir ce temple mahométan.

Les rues d'Acre sont toutes si étroites , que lorsqu'il y passe un chameau, même dans les plus larges , il seroit impossible à un autre animal de passer de front avec lui.

On n'emploie à la bâtisse des maisons que des pierres quarrées , & point de briques. Les toits , bien différens des nôtres , sont faits en platte forme ou terrasses sur lesquelles on se promene , & rappellent les pavés dont parlent Vitruve. Dans la construction d'un édifice , lorsque le dernier plancher est couvert de poutres plus ou moins fortes , l'on cloue dessus des planches de cyprès , serrées fortement l'une à l'autre : cette couverture supporte à son tour plusieurs solives , placées en travers, où l'on étend du foin , de la paille hachée avec

de la chaux mêlée de petites pierres , & le tout ensemble s'applanit par le moyen d'un maillet ; on jette sur cette premiere couche du charbon pilé , une seconde de chaux & de sable , & enfin , l'on met un troisieme lit de plâtre , de chaux , de cendre & de charbon pilé qu'on étend avec un cylindre , & auquel on donne le lustre & le poli avec un battoir. Voilà la maniere ordinaire de faire ces terrasses. Si le pavé se lézarde par la force des chaleurs , on en remplit les fentes de chaux , de cendre & d'huile , & j'ai observé qu'il résistoit aux plus longues pluies , jusqu'à devenir impénétrable à l'eau. Les maisons faites en coupole , sont enduites ou récrepies de cailloux pilés avec de la chaux , qu'on emploie avec le plus grand soin pour y donner le lustre.

On se sert également de chaux dans le crépi intérieur du bâtiment , & quand elle est vive , on étend dessus ou de l'étaupe , ou de la bourre ; précaution qui devient nécessaire pour soutenir la seconde couche faite de plâtre.

Il y a dans la ville deux bazzarres ou marchés toujours abondamment fournis. L'un renferme toutes sortes de comestibles , & l'on trouve dans l'autre , un assortiment d'habits & d'étoffes d'usage.

Ce même emplacement contient aussi

deux bains publics ornés de marbre, & d'une construction passable, enfin, il réunit plusieurs cafés, qui le rendent vivant & fréquenté.

On voit sur l'ancien port de mer, une citadelle ou plutôt une grande tour sur laquelle sont montés différens canons; mais ce lieu ne m'a point paru d'une importance bien remarquable. Le gouverneur y a fait aussi placer des armes anciennes qui furent d'usage au tems des chrétiens, & il y dépose encore de la poudre, & autres munitions nécessaires à la guerre. C'est dans cette tour qu'il ordonna d'étrangler son oncle & son frere, qui pouvoient, comme je l'ai dit plus haut, être un obstacle à sa grandeur présente.

A la distance d'un mille de la Cité neuve, on trouve les débris de la tour Maudite, qui forme une espece d'angle vers le nord de la mer. On y avoit fait monter depuis peu de tems un moulin à vent. C'est de ce côté-là que les infideles entrèrent, lorsqu'ils prirent Acre sur les chrétiens.

L'éloignement de la ville, nouvellement construite, aux anciennes murailles, n'est pas de plus d'un mille; mais il faut plus d'une heure pour parcourir cette enceinte de terrain. On distingue encore que la pre-

miere Acre étoit enfermée d'une triple fortification, séparée par deux fossés, dont l'un au-dehors & l'autre au-dedans, recevoient les eaux de la mer. Comme ils étoient creusés dans le roc, il s'en est conservé quelques parties. De distance à autre, les murs étoient flanqués de grosses tours.

J'ai vu dans les alentours plusieurs pierres énormes & rondes, dont on se servoit pour battre la ville avec des machines, au défaut de canons qui pour lors n'étoient pas connus.

L'air n'est pas sain dans cette ville, & chaque année, il y regne des maladies nombreuses, au tems des chaleurs. Il faut en attribuer la cause au peu de largeur des rues & à quelques marais qui avoisinent la ville. On cherche à remédier à ces inconvéniens ; & afin d'en faciliter l'exécution, le gouverneur accorde la propriété de ces terrains à qui les desséchera & les cultivera.

La meilleure précaution que puissent prendre les Européens, pour se garantir de la malignité de cet air, c'est de s'astreindre à une nourriture modérée, & de fuir surtout l'humidité de la nuit, comme aussi de ne pas se lever avant que le soleil n'ait dissipé ou fondu l'amas de nuages & de

vapeurs, dont l'atmosphère est infectée chaque matin.

S.-Jean-d'Acre, comme je l'ai dit, est possédé par Daher d'Omar, homme d'un âge fort avancé. Quoiqu'il ait réellement la propriété de cette ville & de la Galilée, il consent à s'en laisser investir chaque année par le bacha de Seide, à titre de fermage. C'est pour cela qu'il paye au tems de l'investiture, le myr ou tribut convenu.

Cette condescendance de Daher n'empêche pas qu'on ne le considère à la Porte, comme un rébelle, qu'il faut souffrir, à cause de ses forces & de l'assistance des Arabes ses alliés.

Dans le mois de Juillet de 1760, le bacha de Seide se vit forcé de l'investir aussi du commandement sur quelques peuples, habitans des montagnes, entre Acre & Sur, ou l'ancienne Tyr, appelés Metualés, qui d'eux-mêmes s'étoient déclarés du parti de Daher. On découvrit bientôt que ce mouvement avoit été suggéré par les intrigues de celui-ci, curieux depuis longtems, d'attirer dans son obéissance une nation assez forte pour le mettre en garde de toute invasion de la part de Seide. En effet, il peut rassembler dans toute circonstance, jusqu'à douze mille hommes à cheval, parmi ses nouveaux sujets.

Les

Les titres dont se revêt Daher d'Omar, sont ceux de Sciehk ou de chef d'Acre, de prince des princes, de seigneur de Nazareth, de Saffet, de prince & seigneur de toute la Galilée. Les Européens en lui parlant, l'appellent du nom d'Excellence.

Outre les secours que peut avoir ce gouverneur, il tient toujours sur pied cinq mille hommes de cavalerie, & mille seulement d'infanterie qui restent dans la ville. Ces premiers sont montés à la façon arabe, & portent des lances & des mousquets; les piétons, qui pour la plupart viennent des côtes de Barbarie, & qu'on appelle Metuales, sont armés de fusils, de pistolets & de poignards. Fixés à Acre, ils n'en sortent que dans les expéditions, où le chef marche en personne.

Daher passa plusieurs années dans les douceurs de la paix & du repos; mais il eut le chagrin de s'en voir arracher par sa propre famille, devenue nombreuse. Fortifiés par l'ambition autant que par l'âge, ses fils prétextèrent d'avoir part chacun au gouvernement, & commencèrent à se faire, parmi les Arabes, des partis contre leur pere. Il fallut que Daher eût recours aux armes, mais sa valeur fut assez heureuse pour dompter les rebelles, sans répandre son sang; il acheva par sa poli-

tique de ramener ses enfans au devoir & à la tendresse filiale.

On craint que sa mort ne soit le signal des plus meurtrières révolutions ; & peut-être que le bacha de Seide saisira ce moment pour forcer la province de revenir à l'obéissance du grand-seigneur.

Le chef d'Acre gouverne ses peuples avec beaucoup de justice ; conduite bien rare dans les hommes qui lui ressemblent ! On ne lui reproche qu'un seul défaut , celui de se laisser aveugler souvent par la passion de l'intérêt , commune à tous les princes de l'Orient.

Les ministres de sa cour sont pour la plupart Grecs catholiques , y compris son grand-trésorier , ce prince n'ayant d'égard que pour les services & la droiture dans la gestion des affaires , sans distinguer les cultes. Il a cependant montré quelque partialité pour les chrétiens , & n'eut pas à s'en repentir , puisqu'ils peuplèrent en partie la ville & les campagnes de son domaine. Le tribut qu'il perçoit sur ses peuples , n'est pas différent de celui qu'assigne le grand-seigneur dans l'étendue de son empire , c'est-à-dire , qu'il consiste annuellement en cinq piastres du Levant ou séquins.

Daher d'Omar est réputé pour un riche

& puissant seigneur. Il paroît néanmoins qu'il se trouve quelquefois au dépourvu, ou du moins il veut le faire croire : sans inquiéter alors le bas peuple, il préfère de demander de l'argent aux seigneurs de la cour, à titre de prêt, qu'il acquitte exactement à la rentrée de ses fonds.

Un délit qu'il fait expier avec rigueur, & dont la peine est toujours la mort, c'est la familiarité indécente d'un homme trouvé avec une femme. Celui-ci expire aussitôt sur un gibet, tandis que sa complice, enfermée dans un sac, est jetée à la mer.

Moins sévère à l'égard du vice contre nature, qui excite pourtant toute l'indignation d'un cœur honnête, il le châtie par la bastonnade sur les pieds, qu'on répète trois jours de suite, au nombre de cinq cents coups par fois ; & encore arrive-t-il au coupable de s'en racheter avec une bourse d'argent.

Daher a l'ame sensible envers les pauvres, & se plaît à descendre jusqu'à la misère, quand il la connoît. Le 12 de Mars de 1760, une tempête désastreuse brisa sur les côtes du golfe d'Acre, deux vaisseaux, dont l'un étoit de France & l'autre de Trieste. Il s'y trouvoit, tant Grecs qu'Arméniens & François, deux cents passagers qui, de l'Archipel, se proposoient d'aller à Jaf-

fa , pour se rendre aux saints lieux de Jérusalem. Echappés à la fureur des flots , ils furent moins heureux sur terre. Quelques payfans des alentours , appelés Gorans , espece impitoyable & brigande , vinrent les assaillir & leur voler , avec les habits , tout ce qu'avoit épargné le naufrage. Les deux capitaines des navires ne furent pas plus respectés que le reste de la troupe , dont quinze seulement parvinrent à fuir , & à gagner Acre , dans le tems où la peste y faisoit d'affreux ravages.

Le gouverneur instruit de ce massacre , dépêcha , à la hâte , une escouade de soldats , qui ne trouverent sur la rive que des cadavres ensanglantés. Leurs ordres étoient de prendre tous les Gorans , sans distinction de coupables ou d'innocens. On pendit ceux qu'on put saisir d'entre ces assassins : & la vengeance du prince une fois satisfaite , sa compassion prit plaisir à consoler les malheureux voyageurs. Il leur distribua des logemens , des robes & de quoi se nourrir. Mais la destinée n'étoit pas lassée de les poursuivre ; ils furent attaqués de la peste , qui n'en épargna que huit ; ému de cette nouvelle disgrâce , & pour les garantir désormais de tout accident , le chef les fit escorter par vingt hommes à cheval jusqu'à Jérusalem , en leur donnant de son

trésor, une somme d'argent raisonnable ; action noble & généreuse qui lui mérita la bienveillance de son peuple. Elle eut d'ailleurs une autre récompense , dans le profit qu'il tira par la suite des Arméniens eux-mêmes. Cette nation fut sensible aux bienfaits, dont le gouverneur d'Acre avoit comblé ses huit concitoyens ; & quand les habitans de ces contrées vinrent en pèlerinage à Jérusalem , ils débarquèrent à Acre de préférence à Jaffa , pour y payer le droit de descente : au retour , ils firent la même chose , & comme la plupart de ces pèlerins étoient des négocians fort riches , ils accrurent le commerce de cette ville par l'achat & la vente de diverses marchandises.

La ville d'Acre est distinguée , dans la religion mahométane qu'elle professe , par la dignité de Muphti qui la préside. Le gouverneur veut bien que la Porte le choisisse , mais il ne permet pas de le changer annuellement , prétendant que cette charge se continue à sa volonté dans le sujet qui en est une fois revêtu. La même chose n'a pas lieu dans le reste de la Syrie , où l'on nomme chaque année de nouveaux ministres religieux.

L'Aga de la douane ou douanier , veille à la recette des droits de cette partie , &

son pouvoir s'étend à faire punir les contraventions légères.

L'habillement des citoyens d'Acre ressemble à celui des Turcs en ampleur comme en longueur ; il n'y a de différence que dans l'ornement dont ils couvrent leur tête. Chez les Turcs, c'est un simple cauk ou espece de grand bonnet enveloppé d'un turban. Les citoyens d'Acre portent un tarbusc rouge, qu'ils entourent d'une étoffe de soie ou de coton, relevée de fleurs d'or, d'argent & de soie ; & à l'extrémité de ce tarbusc, ils attachent deux ou trois bandes de toile qui leur tombent sur les épaules.

Les femmes sont également habillées selon la mode ottomane ; & quand elles sortent de leurs maisons, elles s'enveloppent de la tête au pied, d'un vêtement blanc qui ne laisse voir aucune partie de leur corps. Dans toute la Syrie, elles sont sujettes à cet usage, même les femmes catholiques & les Européennes.

Aussitôt que Daher d'Omar se vit maintenu dans le gouvernement d'Acre, en homme intelligent, qui connoît la source de l'opulence, il chercha les moyens d'y introduire le commerce. La maniere adroite & caressante dont il usa envers les négocians d'Europe, jointe à la prompte & exac-

te justice qu'il maintenoit dans le trafic, y attira des établissemens de toutes les parties du monde. Les Anglois, les François & les Hollandois, voulurent à l'envi profiter des avantages que la ville d'Acre leur offroit, par l'abondance de ses productions, considérables surtout en coton.

Daher prévint bien que le nombre des marchands d'Europe accroîtroit en proportion qu'ils auroient de facilité dans le débit de leurs marchandises originaires. Pour y parvenir, il diminua d'abord les droits de douane, & rendit son pays aussi avantageux que commode aux commerçans Turcs & Arabes, de la ville de Damas, qui se pourvoyoit auparavant au marché de Seide. Ceux-ci, presque aussitôt commencèrent à venir à Acre, en nombreuses caravanes, ce qui fit tomber le commerce des villes voisines, & ouvrit à l'Europe une communication facile pour l'exportation de toutes les marchandises, comme drogues & toiles de toutes especes que fournit abondamment le vaste commerce de Damas. Enfin, le trafic de la ville d'Acre s'éleva à un tel point d'importance & de considération, que plusieurs princes d'Europe y envoyèrent des consuls respectifs, pour protéger & soutenir les sujets de leur

empire qui s'étoient établis dans cette contrée à titre de négocians.

Les François y ont eu un vice-consul pendant quelque tems, en sous-ordre de celui de Seide. Mais certains débats avec le corps des négocians, ont exigé son rappel; & depuis, il est remplacé par les marchands eux-mêmes, qui en font les fonctions à tour de semaine, mais toujours sous la dépendance du consul général de Seide.

L'Angleterre y tient à domicile un vice-consul, qui relève du consulat d'Alep. Des patentes de l'internonce impérial de Constantinople & du consul des Vénitiens, résidant en Chypre, l'ont chargé de protéger à Acre les négocians de ces nations. Il veille également aux intérêts du Ragusaïn, de la part du consul de Chypre, quoique cette petite république n'ait point de consul en Chypre.

Les affaires du commerce hollandois y sont gérées par un consul particulier dépendant, comme celui d'Angleterre, du consul-général d'Alep.

Les frais d'expédition, pour les marchandises exportées d'Acre en Europe, se reglent du plus au moins, d'après le taux ordinaire de Chypre, dont j'ai parlé dans le premier volume, Chap. XXI, & l'on s'y conforme dans le reste de la Syrie.

Tant que le chef d'Acre n'eut à se garder que des ennemis du dehors, il ne tint sur pied qu'une forte petite troupe, pouvant avec confiance se reposer sur les secours arabes, prêts à toute heure. Mais les affaires changerent de face avec les années. J'ai fait voir comment ses fils, orgueilleux & rebelles, se formerent des partis, & voulurent, du vivant de leur pere, se partager le commandement de la province, ou plutôt décider en leur faveur le choix de la souveraineté. On se rappelle le courage & l'adresse de Daher, qui d'une main les soumit, & de l'autre les rapprocha de son cœur. Mais ce pere éclairé, savoit trop bien qu'il ne faut pas s'endormir sur des passions assoupies. La nécessité l'obligea donc de doubler ses soldats; & depuis cette fatale époque, il vit tomber ou du moins beaucoup décliner, le crédit de son commerce: en vain sa vigilance & sa protection essayerent-elles de soutenir cette richesse chancelante; il ne lui a jamais été possible de concilier la tranquillité du négoce avec la force impérieuse des armes.

Différens débats survenus entre les marchands & assureurs sur les chargemens faits pour Caïffa au lieu d'Acre, ou pour cette ville en place de Caïffa, me donnent une raison d'expliquer la différence

de ces deux côtes , avec les usages qu'y observent les François , dont la conduite a servi de règle aux autres nations européennes.

Les contrats pour le fret des navires chargés de transporter des marchandises à Saint - Jean - d'Acre , se font directement pour cette ville. Il est d'usage de les y adresser , parce qu'il y réside habituellement des consuls & négocians , & que cette place seule donne aux bâtimens , destinés à l'Europe , les expéditions de leurs charges. Malgré cela les capitaines savent fort bien qu'ils ne doivent pas débarquer à Acre , mais à Caïffa , qui en est distante d'environ huit milles dans le même golfe. Le port d'Acre , ayant été comblé , ne peut plus recevoir de gros vaisseaux ; d'un autre côté , ce seroit les exposer à des risques , que de les laisser sur la côte , tandis que Caïffa offre dans le voisinage , un havre très-avantageux. Cependant on a établi , depuis une année , que les bâtimens jetteroient l'ancre sur la plage qui fait face au port d'Acre , à dater du mois de mai jusqu'en septembre inclusivement. L'avantage des chargemens a donné lieu à cette règle ; & je n'y vois aucun inconvénient , dès - lors que les vents contraires ne s'y font pas sentir dans cette saison réglée.

Pendant l'espace des autres sept mois, il faut absolument charger & décharger à Caïffa les marchandises d'Acre qui se transportent successivement d'un lieu à l'autre par le moyen de petits bateaux, & cette coutume locale fait la loi aux contrats d'assurance.

Ce fut dans Acre que je vis arriver, pour la première fois, le jeûne & la pâque des Mahométans. Il commença en 1760, le 16 d'avril, jour de nouvelle lune, appelée, parmi eux, lune de Ramazan, qui fait aussi un de leurs mois.

A peine a-t-on distingué la première lueur de cette lune, qu'on se hâte d'en avertir le Cadi, ou autre juge, homme de loi ou de religion, selon les lieux, qui en dresse acte dans sa chancellerie.

Si la lune ne paroïssoit pas le jour qu'on l'attend, on diffère le jeûne de vingt-quatre heures, du moins dans quelques endroits.

Les forteresses donnent le signal du Ramazan au bruit du canon.

Cette abstinence générale consiste à ne manger, ni boire, ni fumer, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; de sorte qu'on fait dans ce mois la nuit du jour, & du jour la nuit.

Les femmes enceintes, les malades, les

voyageurs, & les soldats, en tems de guerre, n'y sont pas obligés rigoureusement; mais ce n'est qu'une suspension, il faut qu'ils y satisfassent dans un tems plus libre & plus opportun. Si quelque obstacle interrompoit ce jeûne une fois commencé, la loi du prophete oblige également de le finir plus tard. Il n'est de précepte pour les enfans, qu'à l'âge de dix ans commencés.

A ce jeûne de trente jours, succède le Bairam ou la pâque mahométane avec le premier du mois de Scieuval, qui vient le dixieme de l'année. Cette fête solennelle s'annonce aussi par une salve d'artillerie, & oblige les chrétiens eux-mêmes de fermer leurs comptoirs. Les trois jours que dure le Bairam, se passent au milieu des chants, de la musique du pays, des danses & des farces dans tous les lieux publics. Il semble aux Mahométans que la sainteté de cette pâque exige avec leurs ennemis une réconciliation générale; & c'est pour cela qu'ils s'embrassent publiquement dans les rues quand ils se rencontrent.

Quinze ou vingt jours après le Bairam, il part pour la Mecque trois caravanes turques, de Damas, du Caire & d'Alep. Celle de Damas étant la plus distinguée, je vais en offrir un détail, d'après ce que m'en a

communiqué M. George Speltos, l'un des meilleurs interprètes de la Syrie, qui joint à la connoissance des langues orientales, la pratique même des usages & des loix mahométanes. J'ajouterai que son long séjour dans ce pays, le mit à portée d'assister souvent à la célébration des fêtes turques.

La marche, donc, de cette caravane de Damas est ouverte par quarante Delis ou soldats, montés à cheval, & tenant chacun à la main une petite bannière de soie verte, rouge ou jaune. Ils sont suivis de trois compagnies de Seymens, autres gens de guerre, & d'un pareil nombre de Saphis, troupe de cavalerie. Vient en troisieme lieu un bataillon de soldats barbaresques, qu'on nomme Mugrabins, piétons destinés à la garde de fix pieces de canons de campagne. Une escouade de la garnison de Damas, armée en mailles de fer, marche à la suite, accompagnée de deux détachemens de Janissaires, cavalerie, que commande l'Aga en personne : celui-ci a derriere un autre officier de son nom, gérant à la cour du bacha, la charge, qu'on appelle en Espagne, de Major-Dome. Trois queues de cheval suspendues à des javelines, annoncent la présence

du bacha, qui vient au milieu de ses courtisans, avec six chevaux de parade, enharnachés de la manière la plus pompeuse.

Paroît après le Mahmal, grand étendard de soie noire, que porte un chameau superbe, orné de la manière la plus bizarre, avec des plumes, des sonnettes & des colliers de diverses couleurs.

Ce Mahmal est entouré de plusieurs franges d'or, & brodé en paillettes de même matière, en considération de l'Alcoran qu'il doit envelopper. Il est recouvert d'un riche tapis, que le grand seigneur envoie au tombeau du prophète, à la place de l'ancien qu'on rapporte chaque année : ornement précieux & vénérable dans l'esprit d'un Turc, qui ne balanceroit pas de le préférer au premier trésor du monde !

Le chameau, qui une fois a été honoré de cette charge, est dispensé à l'avenir de porter aucun fardeau.

Trois compagnies de soldats terminent respectueusement la marche, dans laquelle je ne comprends pas les approvisionnements, & la garde-robe du bacha, portés par différens chameaux.

Je n'y fais pas entrer non plus la suite des pèlerins mahométans, quoiqu'en très-grand nombre, parce qu'ils vont sans or-

dre & sans distinction. Il ne faut pas omettre que ces Haggis ou pèlerins, acquierent par ce voyage de la Mecque, une considération importante parmi leurs compatriotes.

Ils ne sont pas plus saints, mais ils ont fait voyage.

Cette caravane, ainsi que celles du Caire & d'Alep, doit arriver à la Mecque, le premier ou le deux de la lune de zulhidge, troisième mois après la pâque, pour y célébrer, le onzième jour, le Corban-Bairam, qui signifie pâque du sacrifice. Cette solennité est remarquable par l'immolation d'une grande quantité de moutons, dont les chairs se distribuent aux pauvres, & elle se continue l'espace de trois jours sur les montagnes d'Arafat.

Les pèlerins ne restent à la Mecque que dix jours seulement, & retournent ensuite dans leur pays respectif. La caravane de Damas est obligée d'aller à la rencontre du bacha de Tripoli en Syrie, qui lui porte des rafraîchissemens & des vivres, & la reconduit à vingt journées de Damas.

Il est bon de savoir pour l'intelligence de l'année turque, dont j'ai nommé quelques-uns des mois, que l'an 622 de l'ère chrétienne, est le commencement de l'an-

née mahométane, appelée Egire, & divisée de cette manière en douze mois :

Muharrem.	de 30 jours.
Sefer.	29
Rebiul-Euvel.	30
Rebuil-Affir.	29
Giamzil-Euvel.	30
Giamzil-Affir.	29
Redgèb.	30
Scianabàn.	29
Ramazan.	30
Cieuval.	29
Zutkaadè.	30
Zulhidgè.	29

Ce qui forme en total 354 jours.

Le premier mois avance chaque année de onze jours, & de douze quand nous avons l'année biffextile.

Daher d'Omar est tellement redouté de la Porte, que les bachas de Syrie ont ordre du grand seigneur d'éviter toutes les occasions de lui déplaire. Enhardi par la terreur qu'il inspire, ce chef d'Acre a, dit-on, quelquefois soulevé les Arabes contre l'empire ottoman. Les Turcs l'accusent particulièrement d'avoir conseillé le pillage de la caravane de Damas en 1757. Je rapporterai

rapporterai ce fait, parce qu'il est mémorable & très-extraordinaire.

Il faut dire, avant tout, que le bacha de Damas est dans l'habitude d'acheter, des Arabes, le droit de passage dans les déserts, pour la sûreté de la caravane, que ceux-ci escortent d'ordinaire. On leur en paye le prix convenu en deux fois, moitié au départ & moitié au retour.

Cette fois on ne fut pas d'accord pour la somme. Les Arabes s'adressèrent à Daher d'Omar pour qu'il voulût bien leur servir de médiateur auprès du bacha de Damas, qu'on croyoit son ami; ce dont il se chargea sans peine. Mais sa recommandation n'eut pas l'effet d'obtenir, pour les Arabes, tout le contentement qu'ils en attendoient.

Le bacha refusa, en conséquence, leur escorte ordinaire, & parvint jusqu'à la Mecque, avec sa caravane, sans essuyer de dommage.

Cependant les Arabes étoient rebutés; ainsi que leurs chefs ou Sciehk, qui découvrirent au chef d'Acre l'intention où ils étoient d'affaillir & de dépouiller la caravane à son retour: Daher mécontent lui-même du mauvais succès de sa médiation, les approuva ouvertement.

Ils se disposèrent donc à exécuter ce

dessein, & y réussirent pleinement. Mais comme le butin ne consistoit qu'en bijoux, toiles, baumes, bois d'aloës & étoffes très-riches, dont les Arabes ne font aucun usage, ils furent embarrassés de s'en défaire. Toutes les côtes maritimes de la Syrie, étant sujettes du grand seigneur, ne pouvoient acheter des effets volés à un bacha, & surtout la dépouille d'une caravane, qui pour un Turc est un objet de vénération.

Le chef d'Acre les tira de cet embarras, en leur offrant son pays, comme un asile assuré, où ils vendroient librement & publiquement ce qu'ils avoient en mains.

On sent que les Arabes s'empressèrent de profiter de cette permission. Le peu de connoissance qu'ils avoient dans leurs déserts, de la valeur des étoffes & autres marchandises, leur fit donner le tout à bas prix. Ils se crurent trop heureux encore de se délivrer pour quelques sommes modiques, d'une riche proie qui les gênoit.

Daher d'Omar, dont les vues furent toujours intéressées, tira grand parti de cette vente; & d'ailleurs il en eut des présens considérables. On lui fit accepter, à titre de reconnaissance, presque tous les chevaux de la prise, qu'il partagea entre les chefs de ses campagnes & les soldats de sa garnison.

La cour ottomane se plaignit amèrement au chef d'Acre de la liberté qu'il avoit accordée aux Arabes, de vendre leur butin dans son gouvernement. Daher répondit au bacha, en homme fier & indépendant qui se repose sur son épée : “ Les
„ Arabes, dit il, sont trop mes amis, pour
„ ne pas obtenir de moi assistance & protection, quand ils me demandent un
„ asile. Au surplus, je les connois capables
„ de me défendre moi-même, si quelqu'in-
„ sulte m'étoit faite dans mes possessions.
„ Une seule parole les réuniroit sous mes
„ drapeaux, si je pensois à étendre mes
„ conquêtes „.

Avec cette réponse, qu'il écrivit au grand-vifir, il renvoya le Mahmal ou étendard rapporté du tombeau de Mahomet, qu'annuellement on déposoit dans le trésor du grand seigneur. Daher vit la Porte se radoucir, jusqu'à même lui adresser des remerciemens.

Le bacha de Damas, dont la caravane avoit été pillée, eut la tête tranchée dans une ville de l'Asie mineure, en entrant au bain; il retournoit pour lors à Constantinople.

Au mois d'août de l'année 1760, je fus témoin dans Acre, de l'apostasie d'un

chrétien grec schismatique , qui embrassa le mahométisme.

Il étoit allé d'abord instruire le muphti de son intention , & ce pontife mahométan s'étoit assuré de ses motifs , par diverses questions qu'il lui avoit faites sur son changement de croyance. Quoi qu'il en soit, l'on passa acte de sa demande en chancellerie , & il fut reçu à la foi de l'Alcoran , avant d'en avoir même connoissance ; parce qu'il est d'usage de n'instruire & de ne catéchiser les récipiendaires , qu'après leur admission. On le décora d'une robe verte , selon la coutume , & puis monté sur un superbe cheval , au milieu de soldats , cavaliers & piétons qui relevoient son triomphe , il parcourut toutes les rues de la ville. Les acclamations du peuple infidèle accompagnoient le son des instrumens & les chants d'allégresse.

Quand cette cavalcade fut achevée , on conduisit le nouveau croyant dans un lieu paré pour la cérémonie , où , d'après les formalités décrites au premier Tome , on le circoncit , & on lui fit écrire sa profession de foi. C'est ainsi qu'il devint Mahométan.

On saura que les Hébreux , pour embrasser ce culte , sont obligés de confesser

qu'ils croient à la venue du Messie. Autrement on ne les y admettroit pas.

On a des exemples assez fréquens de ces apostasies , parmi les chrétiens catholiques eux-mêmes. Mais il est de règle que le muphri, auquel ils s'adressent, en avertisse le consul de leur nation, si toutefois ils jouissent de sa protection. Celui-ci leur demande les raisons qu'ils peuvent avoir de renier le christianisme; & pourvu qu'il ne parle pas de la loi mahométane, il est libre de remettre sous les yeux des futurs apostats, tous les avantages de la religion catholique; mais si les forces de son éloquence & de son zèle ne parviennent pas à ramener ces cœurs endurcis, l'interprète envoyé comme témoin, par le muphti, en fait un procès-verbal, qu'on insère ensuite en chancellerie.

Ce qui porte les Européens à changer de croyance; c'est l'espoir d'acquérir des dignités & des richesses dans le gouvernement mahométan. Mais bientôt ils s'aperçoivent qu'ils se sont trompés. Loin de voir leur misère se changer en bien, elle s'accroît davantage par le mépris dont les couvrent leurs nouveaux frères eux-mêmes. Quoiqu'attachés de bonne foi à leur religion, les infidèles ont peu d'estime pour l'homme foible qui renie la sienne; en ou-

tre ils le regardent comme un bâtard de la foi mahométane. Il est vrai qu'on a vu quelques-uns de ces apostats s'élever aux emplois éminens de l'administration ; mais ce sont des phénomènes qui rarement paroissent sous le ciel ottoman.

C H A P I T R E III.

Voyage de la Ville d'Acre au Mont-Carmel.

Pour aller au Mont-Carmel, on sort de la ville d'Acre par la porte de Mugarbins, ou autrement porte de Nazareth.

En suivant les bords de la mer, du côté du midi, l'on arrive, après deux cents cinquante pas ou stades, aux eaux du fleuve Belus, dont le lit étroit & resserré mêle avec son sable des parties abondantes de verre. Plinie, qui nous en parle ainsi, nous fait voir comment cette matière transparente dut sa première origine à ce rivage oriental. Découverte précieuse qui, en se perfectionnant, éleva l'homme dans les cieux, rapprocha de son œil des distances immenses qu'il put calculer & mesurer, lui soumit dans un point la vaste étendue des pla-

netes & des astres , & lui permet comme à l'aigle de s'approcher des rayons brûlans de la lumière , qu'il divise & réunit à son gré ! Découverte non moins utile , lorsqu'en nous garantissant des injures de l'air , dans le sein de nos foyers , elle nous offre à travers ses pores transparens , tout l'éclat du jour sans l'altérer !

Ce fleuve Belus est également vanté par l'historien Flavien , *digne d'admiration* , dit-il , *autant par la vallée agréable qui l'entoure , que par le sable de ses bords.*

Lorsque les vaisseaux étrangers parcourent ces côtes , ils relevent quelques parties de ce sable pour leur servir de lest. Les Vénitiens sont dans l'usage d'en emporter plus que les autres marins. Et c'est encore à ce fleuve Belus que nous fîmes redevables des glaces magnifiques , que Venise fabriqua pour embellir les appartemens d'Europe. J'ajouterai que ce sable mêlé de verre , n'est pas particulier au fleuve , dont je parle , il s'en trouve sur les rivages voisins , depuis Tyr jusqu'à Jaffa.

Dans la proximité de Belus , s'élevoit anciennement le tombeau de Memnon ; mais aujourd'hui , le voyageur le foule aux pieds , sans en distinguer même la place.

Ce petit fleuve tire sa source des montagnes de la tribu d'Aser.

Il s'appelle maintenant Kardanè par les Arabes. On le traversoit jadis sur un très-beau pont que les Sarazins y avoient construit, & que le tems a depuis renversé. Au reste, il offre un endroit agréable assez près de la mer.

Au-delà du Belus, à la distance d'environ neuf milles d'Acre, sur la côte maritime, coule le fleuve Nahr-el-Mechatte.

Ses bords sont très-sableux, & lorsque dans l'été le vent les souleve, ils obstruent ce petit fleuve dans son embouchure, de manière que n'ayant plus son cours dans la mer, il s'étend & forme au loin une espèce de lac. Comme aucun pont n'en facilite le passage, il est dangereux de le traverser dans la saison des pluies, qui accroissent étonnamment ses eaux.

L'interprète de la nation angloise s'y noya avec son cheval, au mois de février 1761.

Ce fleuve Nahr-el-Mechatte est également appelé le torrent Cison. Je me souvins sur son rivage, qu'il fut le tombeau de quatre cents cinquante prophètes de Baal, qu'y jetterent, dans leur fureur, les tribus d'Israël, quand Elie retraça à leur souvenir l'image du vrai Dieu, seul digne de l'adoration de son peuple.

L'on voit le Cison jaillir du Mont-Thabor;

bor , & prendre , à sa chute , deux directions différentes. La moins considérable suit le côté de l'orient , & recevant les eaux du Mont-Hermon , elle se perd dans la mer de Galilée ou lac de Tiberiade. L'autre bras , beaucoup plus étendu , borde le Naïm , se grossit des ruisseaux des plaines , qui découlent du Mont-Efraïm , de la Samarie , des campagnes de Maggedon & d'Esdrélon , vient arroser ensuite le pied du Carmel , & enfin , se précipite dans la mer méditerranée , au nord de Caïffa. Quelques écrivains ont avancé que le Cison tomboit dans la mer , vers la partie septentrionale du Carmel , au lieu de la partie occidentale. Cette observation assez indifférente en elle-même , n'est pas exacte , je m'en suis assuré de mes propres yeux.

A un mille ou deux de la mer , entre le Belus & le torrent Cison , restent campés en tout tems ces mêmes Gorans , dont j'ai eu occasion de parler , qui ne sont qu'une espèce de Kurdes. Daher d'Omar , qui fut garantir son pays de l'insolence des Arabes , tient dans une crainte continuelle ce petit peuple barbare , naturellement élevé dans le brigandage ; & le voyageur aujourd'hui peut côtoyer le Mont-Carmel ; sans avoir à redouter ses attaques.

A la distance de trois milles du fleuve

Nahr-el-Meehatte, est la Nouvelle-Caiffa, qui pendant plusieurs années ne fut qu'un misérable hameau, sorti des ruines de l'ancienne ville de oe nom, & construit du reste de ses matériaux. Elle est à présent enfermée de murailles, du côté de la mer, depuis qu'elle relève du chef d'Acre, qui l'a fortifiée d'une citadelle, & y a établi une douane.

Cette nouvelle cité n'offre aux observateurs aucune particularité remarquable, ne renfermant que des especes de cahutes, entassées sans ordre.

Elle est gouvernée par un seigneur arabe, qui en même tems y fait les fonctions de douanier. Les habitans sont Grecs catholiques, Grecs schismatiques & mahométans.

Cette ville fait payer aux voyageurs la dévotion ou la curiosité qu'ils ont de voir l'Eglise consacrée à la Vierge du Mont-Carmel; le droit qu'on préleve par tête est d'un gasar, qui équivaut à cinq *pauls* de notre monnoie. Il est vrai qu'on ne l'exige que des étrangers, sans y assujettir les Européens fixés à Caiffa.

Dans la proximité de cette ville, on voit les restes de l'ancienne Caiffa, appelée aussi Porphyre du tems des chrétiens, qui fut le siège d'un évêque suffragant de Tyr.

depuis, que Saladin la détruisit, l'on n'y trouve plus que les ruines de l'église métropolitaine, dont on ne peut rien dire de positif. Toutes les maisons sont démolies, sans en excepter celles que les Turcs y avoient bâties postérieurement. L'on a quitté cette enceinte, pour aller s'établir à la Nouvelle-Caïffa.

D'après quelques géographes, & particulièrement Ptolomée, il sembleroit que cette ancienne cité fût jadis Sicaminon; cette conjecture m'a paru vraisemblable, en observant qu'aucun autre lieu que celui-là n'a pu renfermer de ville entre Pétolemaëde & le Carmel. L'œil n'apperceoit dans les alentours, que des plaines sableses & trop mouvantes pour soutenir même les appuis d'une chaumière.

L'auteur du Théâtre de la Terre-Sainte nous décrit cette ville, comme construite par le pontife Caïfe. Mais quand on découvre qu'anciennement elle se nommoit Ephe, Kephe, Caphe & Gabe, dont les significations sont bien opposées, l'on s'empresse d'écarter cette étymologie invraisemblable.

Je trouve à propos de relever ici une erreur du Dictionnaire de Calmet, qui, s'autorisant d'Adrien Roland, compte de la ville d'Acre à Caïffa, trente milles par

terre , & quinze milles par mer. Ces deux écrivains se sont servis de la description géographique de Scierif-Ibn-Idris , qui mesura cet espace avec une échelle différente de la nôtre , ou se trompa lui-même. Mais bien sûrement , je n'ai trouvé qu'un éloignement de huit milles par la traverse de mer , & de treize milles seulement par la route ordinaire.

C'étoit à la côte de l'ancienne Caïssa que les vaisseaux jettoient autrefois l'ancre ; mais aujourd'hui ils débarquent devant la nouvelle cité , où le fond est sûr , au lieu qu'en face de la vieille ville , il est rempli de grosses pierres , qui coupoient les cables & exposoient les bâtimens à se perdre.

Un peu plus loin que l'ancienne Caïssa , sur une langue de terre qui s'élève en mer , & qu'on appelle la pointe du Carmel , est construite une forteresse où le grand seigneur entretient garnison. Il a voulu par-là , mettre obstacle au débarquement des corsaires chrétiens , & les empêcher de venir vendre , sur ses bords , les marchandises & navires qu'ils prenoient aux Turcs. Le gouvernement de cette petite place est confié à un Ottoman , qui n'y joue pas un grand rôle.

L'élévation de cette forteresse maritime frustra Daher d'un intérêt réel qui reve-

noit à ses douanes dans la vente des différens effets , pris par les corsaires chrétiens. Mais il s'en dédommage quelquefois en dépouillant , par la force des armes , cette foible citadelle , dont il fait passer l'artillerie à la Nouvelle-Caiffa.

J'oubliois de dire qu'on a construit ce petit château fort , sur les ruines d'une ancienne tour , dans le genre de celles qu'on rencontre fréquemment le long des côtes de la Syrie. Ce furent les chrétiens qui les élevèrent pour la défense de ces contrées , quand ils en étoient les maîtres. Elles servent encore à l'exécution des avis & des ordres militaires , qui se communiquent promptement par des signaux de feu.

Lorsqu'on est parvenu au pied du Mont-Carmel , il faut descendre de cheval , pour en gravir le sommet , extrêmement rapide & escarpé.

C H A P I T R E IV.

Du Mont-Carmel , & de ses Contours.

En montant cette partie du Carmel , qu'on s'avance en mer comme un promontoire , l'on trouve à main gauche , un jardin , en-

touré de murs assez foibles, qui conduit à deux grottes remarquables. La première, qui est aussi la plus grande, s'étend sur vingt-quatre coudées de longueur, dix-huit de large & huit en élévation : on l'a rendue presque quarrée par le moyen du ciseau. De celle-ci on passe dans l'autre qui m'a paru de deux tiers plus étroite, & d'ailleurs irrégulière.

Ces grottes font en grande vénération dans l'esprit des Mahométans, qui les regardent comme l'ancienne demeure du prophète Elie. Ils en ont fait une mosquée, sous le titre d'El-Kader, c'est-à-dire, la verte, que desservit un Derviche, sorte de religieux turc, retiré dans une chaumière voisine avec toute sa famille.

Ce lieu servit aussi d'asile à quelques moines Carmes, qui le quitterent ensuite pour se soustraire aux insultes habituelles des Arabes. En effet, il étoit trop voisin de la route, pour la vie tranquille des cénobites.

Au sortir de cette grotte, dont quelques piéces de monnoie vous donnent l'entrée, on gravit un sentier très-rapide & très-étroit, qui, dans certains endroits, est taillé dans le roc en forme d'escalier. Avant d'atteindre le sommet de la mon-

tagne, l'on rencontre le couvent de ces solitaires, que je viens de nommer.

Il faut en admirer autant qu'en respecter la structure. Ce paisible édifice doit presque toute son étendue aux mains de la nature elle-même, qui sembla le construire en faveur de la vertu champêtre & isolée. Les petits laboratoires, les cellules, les chambres destinées aux voyageurs, sont autant de grottes fort commodes aux besoins de la vie. C'est aussi une grotte qui sert de temple à la religion de ce lieu saint. On se croit encore plus retiré du monde, lorsque l'œil se porte & se perd sur l'immensité des mers, que commande cette partie de la montagne. Les négocians François de la ville d'Acre y viennent quelquefois respirer l'air qui n'en est pas moins pur que l'innocence fixée dans cet asile. Ils y'ont élevé une petite habitation pour leur commodité, avec d'autres cellules qui donnent aux solitaires le moyen d'augmenter leur nombre.

La grotte qui forme l'église, offre deux entrées que le ciseau a su façonner en portes. L'une est sur la petite place du monastère, & l'autre correspond à l'intérieur. Cette église assez irrégulière, peut avoir quinze coudées de long & six de large : elle renferme deux autels, dont le princi-

pal est consacré à la Vierge, & le second à S. Elie.

Deux prêtres & deux laïcs Carmes y font presque toujours en oraison. Le peu de loisir qu'ils se permettent de prendre, est employé à la culture d'un petit jardin, contigu au monastere.

Ces religieux vivent de la charité des mahométans, qui souvent ont été les éomains de leur vie exemplaire. En voyant apporter ces aumônes, je bénissois la vertu, dont l'empire irrésistible parvient à rapprocher les hommes, & force nos ennemis eux-mêmes à fournir à nos besoins.

Ce couvent est sous la protection du consul françois de Seide, ou plutôt du consulat d'Acre, qui en relève. Daher d'Omar, maître de ce pays, garantit aux cénobites la possession de leur retraite, moyennant un petit tribut qu'on lui paye annuellement. Chaque fête principale, on arbore l'étendard de France sur le monastere.

Les peres Carmes de cette montagne viennent faire leurs provisions annuelles dans la ville d'Acre, où ils possèdent un hospice, mais qu'aucun d'eux n'habite; sinon dans les momens de besoin. Quant aux comestibles journaliers, ils s'en fournissent à la nouvelle Caiffa, éloignée de leur couvent d'environ trois milles & demi.

Les mœurs pénitentes des religieux du Mont-Carmel ont aussi inspiré aux Mahométans la plus grande dévotion pour l'église de ce lieu. Au milieu de leurs extrêmes nécessités, & particulièrement dans leurs maladies, ils invoquent les images de la Vierge & du prophète Elie, chose étonnante quand on considère l'article de leur loi, qui fait défense d'honorer les tableaux des saints. J'eus plus d'une occasion d'observer leur zèle & leur ferveur, pendant quarante jours que je passai dans le monastère.

En 1763, tems où le chef d'Acre avoit à repousser les efforts de ses propres fils, quelques Arabes Bedouins mirent à profit cette division, pour venir piller le couvent des pauvres solitaires. Cette espèce barbare leur arracha tout ce qu'ils possédoient en meubles & en provisions. Cependant ils se sauverent à Acre, à l'exception d'un seul, que respecta la fureur des brigands. Mais lorsque l'union se fut rétablie entre le père & les enfans, ces religieux revinrent à leurs cellules, qu'ils remirent dans le meilleur ordre possible.

Sur le penchant du Carmel, dans toute l'étendue de terrain qui divise les grottes El-Kader du couvent des cénobites, l'on remarque plusieurs cisternes, destinées

anciennement à recevoir les eaux du ciel. Je fus curieux de me faire descendre dans une des plus apparentes, que je trouvai spacieuse. Elle me sembla ne devoir à l'art que l'enduit solide dont son pavé étoit revêtu; cependant il est lézardé & même détaché en différens endroits, de manière à ne pouvoir plus retenir l'abondance des pluies.

Il y en a deux autres un peu plus loin, dans le même genre, mais capables au moins, de conserver un peu d'eau dans l'hiver, pour l'usage des bons religieux.

A quelques pas du couvent, l'on trouve une grotte solitaire, qui, selon la persuasion des Orientaux, fut la demeure du prophète Elisée, duquel elle porte le nom.

Parvenu au sommet de la montagne, on voit les ruines d'un antique édifice, qui inclinent visiblement sur les cellules des Carmes. L'auteur du Théâtre de la Terre-Sainte, cité déjà plus haut, nous assure que ce monument étoit un monastère de la construction de sainte Hélène.

Il est facile de reconnoître la solidité de ces débris, qui même ont l'apparence d'une muraille de forteresse. La première fois que je visitai le Mont-Carmel, je les trouvai beaucoup plus élevés, qu'à mon retour. Mais on me dit dans le monastère, qu'on

les avoit démolis de six coudées , pour prévenir leur chute , dont les cellules pouvoient être couvertes , dans la fureur des ouragans.

Cette excuse légitime ne plut pas aux amateurs d'antiquités , qui préférèrent un monceau de quelques pierres remarquables à la sûreté & à la vie des hommes.

Je n'arrêterai pas le lecteur sur d'autres vestiges d'anciens couvens qui peuploient cette montagne ; ils n'ont rien offert à ma curiosité de bien remarquable.

Il paroît que saint Elie habita successivement tous les parties du Carmel , puisque la plupart des grottes , des fontaines & des champs , sont appelés de son nom.

Après cinq milles de marche , l'on descend dans une vallée , où l'on observe avec intérêt un lieu assez vaste qu'on a creusé dans la pierre. Destiné à recevoir des chevaux , il en peut réunir jusqu'à douze.

Une fontaine voisine , qui promène son eau dans la vallée , se jettoit dans un canal également taillé sur la roche vive , & faisoit tourner les roues d'un moulin à peu de distance de la mer. Mais le canal & le moulin sont détruits , sans qu'on pense à tirer d'autre avantage de cette eau excellente , qui se perd dans l'immensité des flots.

Un peu plus bas, est une seconde source aussi pure & aussi bonne, où viennent puiser les bons cénobites, lorsque la chaleur de l'été dessèche la citerne du couvent.

On entre ensuite dans un champ qui se nomme *Champ des Concombres*. Il est ainsi désigné, parce que son sol contient une quantité de pierres rondes, dont l'intérieur de matière cristalline, a beaucoup de ressemblance à la moëlle d'un concombre. La superstition orientale considère cet effet singulier, comme une malédiction du prophète Elie, qui ne pouvant obtenir du propriétaire de ce terrain, un de ces concombres pour se rafraîchir, ordonna qu'ils se changeassent en pierres. Mais le philosophe européen qui s'amuse de cette fable, y reconnoît l'ouvrage ordinaire de la nature. Au reste, on trouve beaucoup de ces espèces de pierres dans toutes les montagnes de la Syrie.

Les édifices de cette partie du Carmel se détruisent sous les efforts des Arabes, qui en transportent les matériaux à Damiette, où l'on manque de pierres pour la bâtisse.

Dans la distance de huit milles du promontoire, en s'avancant à l'orient, l'on arrive à un certain endroit de la montagne qui fait face au couchant. Les Arabes

l'appellent Mansur, & les Européens Lieu du Sacrifice, en mémoire de ce qu'y fit le prophete Elie, inspiré des cieux. Je veux parler de la flamme divine qu'il attira sur son sacrifice, afin de donner une idée visible du vrai Dieu à la nation d'Israël, tandis que les prophetes de Baal trouverent le ciel sourd à leur invocation. J'ai fait voir dans ce volume, comment le peuple, ramené de son erreur, s'en vengea sur ceux qui l'y avoient plongé.

Ce même alentour présente à la vue quarante grottes, enchainées l'une à l'autre; & c'est la seule probabilité qui nous reste de l'existence des anciens anachorettes du Carmel.

Cette montagne, située dans la Phénicie, appartenoit, selon Calmet, à la tribu d'Aser & à celle de Manassés, dans la partie méridionale. Elle a trente milles d'étendue. Célèbre dans l'Ecriture sainte, par le séjour qu'y firent les prophetes Elie & Elisée, le Mont-Carmel n'y est pas moins vanté pour l'abondance de ses productions & la bonté de ses fruits; mais cette terre heureuse n'est plus couverte que de forêts.

Il faut qu'elle soit naturellement fertile, puisque diverses plantes y croissent sans culture, comme la sauge, l'absynthe, la rue, Phyllope, la lavande & le persil; on

y voit aussi des fleurs , telles que l'hyacinthe , le lys , l'anémone , la tulipe & la renoncule.

Il y a quelques années , que deux Allemands vinrent exprès au Carmel , pour recueillir toutes les plantes rares qui s'y trouvent : l'on me dit qu'ils s'en étoient allés fort contents de leurs observations.

Ce lieu est très-agréable , & surtout avantageux au plaisir de la chasse , par la quantité des oiseaux & des quadrupèdes qui s'y retirent. Dans le nombre de ces derniers , j'ai aperçu quelques tigres.

Depuis qu'il fait partie des domaines de Daher d'Omar , il est purgé des Arabes Bedouins , répandus auparavant dans la plaine avec le chef qui les commandoit.

Il existoit anciennement sur cette montagne une forteresse , appelée Hecbatane. Pline nous ajoute qu'elle se nomma postérieurement le Carmel , comme le promontoire sur lequel elle étoit construite.

Pithagore se plaisoit à rêver dans ces endroits solitaires ; & seul avec ses pensées , il les y méditoit & les fortifioit , avant de les communiquer aux écoles de la Grèce.

Vespasien y alla consulter l'Oracle , qui , selon Tacite , n'y avoit qu'un seul autel , sans statue & sans temple.

Saint Louis , roi de France , vint aussi

au Carmel en 1254, & obtint du supérieur des Carmes, que six de ses religieux l'accompagnassent en Europe, pour s'établir dans son royaume.

Quelques années auparavant, il en étoit venu un petit nombre en Toscane, comme le prouvent certains monumens authentiques.

Il est aisé de reconnoître que cette montagne fameuse porta jadis sur son sommet des édifices superbes. Les matériaux qui en restent, donnent une grande idée de leur construction. Employées à des bâtimens plus récents, qui sont aussi détruits, ces pierres antiques ont encore échappé aux ruines. Un architecte européen eût regretté plus que moi, de voir sur ces débris de belles colonnes de granit oriental, dont peut-être on ne fera jamais aucun usage.

Depuis que l'ignorance & la barbarie succéderent aux siècles du bon goût & de l'architecture, on trouve dans toute la Syrie & particulièrement dans les villes maritimes, de pareilles colonnes entassées en murailles ou perdues dans des fondemens.

Si les idées du grand & du beau renaissent un jour dans ces contrées enveloppées des ténèbres, la main du goût n'aura besoin que d'ouvrir la superficie de la terre, pour retrouver des modèles qui la guident & la perfectionnent.

CHAPITRE V.

*Route de la Ville d'Acre à la forteresse de
Geddim, au Village de Zib & leurs
Alentours.*

La porte méridionale d'Acre aboutit à un chemin exposé au couchant, qui, après un demi-mille, conduit à Bohattebe, endroit situé sur une petite éminence, en partie vers le lever du soleil. Il renferme les ruines d'un ancien temple, qui servit au culte des Chrétiens & des Turcs, mais dans des tems différens. Ce qui reste de sa construction parle du moins le prouver.

Quelques pas plus loin, est une mosquée, remarquable par son minaret, où l'on dépose un nombre prodigieux d'infidèles, qui périssent sous les murailles d'Acre.

En prenant une autre route, en face du nord, on entre dans la plaine d'Acre, fertile en grains, en orge, en légumes, en coton. C'est au milieu de ces belles campagnes, que Faulques premier, roi de Jérusalem, comte de Gand, & gendre de Baudouin III, perdit la vie. Emporté par
l'ardeur

l'ardeur de la chasse, il tomba de cheval, & se brisa la tête sur le pommeau de la selle. Cet accident eut lieu en novembre 1142, & l'on en trouve les détails dans l'Histoire de Guillaume de Tyr.

Après six milles de marche, l'on monte une colline, du côté de l'orient, en laissant à sa droite le village d'Abullman, abondant en coton. Je ne dirai rien du Kuichad, dont les terres ingrates payent à peine les soins du cultivateur.

A la descente de cette monticule, l'on suit le chemin pendant trois milles, pour détourner ensuite vers le levant. Il faut monter une seconde colline un peu plus élevée, & marcher l'espace de deux milles, dans un sentier fatigant, qui mène à la forteresse de Geddin, éloignée d'Acre d'un peu plus de onze milles. Je me souviendrai toujours du Sciehk ou chef arabe, qui commande ce château-fort, sous les ordres de Daher.

L'accueil généreux qu'il me fit, acheva de me confirmer dans la bonne opinion que j'avois du caractère hospitalier des Arabes. Sans me connoître, sans même que je lui fusse recommandé, il me fit servir, à mon arrivée, tous les rafraîchissements en usage parmi eux. Après m'avoir conduit dans un logement commode, les

soins se portèrent ensuite sur mon domestique & mes chevaux.

Je tombois dans une circonstance intéressante pour un voyageur : c'étoit le 13 juillet, jour solennel chez les Arabes, parce qu'il ramène le Bairam ou seconde fête de Pâque. Je vis, au coucher du soleil, le gouverneur & sa cour se mettre à table, & célébrer dans un repas pompeux l'alégresse de cette solennité mahométane. Il ne sera pas hors de propos, que je décrive la manière de manger des seigneurs arabes, peu différente de celle des Turcs.

Après que l'on a couvert le pavé de divers tapis, l'on dresse, au milieu de la place, une table longue, élevée de terre à peu près d'une palme, & qui n'a de largeur qu'une coudée & demie, sans étendre dessus aucune nappe ou autre espèce d'ornement... Différens plats fort abondans de pilau ou de riz cuit sans sauce, dont on entoure un mouton dans son entier & dont on a farci le ventre avant de le rôtir, ces plats, dis-je, sont servis à la première faim des convives. L'on ajouteroit un second mouton, si le nombre des personnes à table montoit à plus de trente. Ce principal service est entre-coupé de beaucoup d'autres plats, qui contiennent plusieurs sortes de légumes bouillis

avec des viandes assaisonnées diversement ; enfin , l'on voit paroître un dernier met , qui consiste en pots de lait caillé & rendu aigre avec du levain. Il seroit inutile de répéter ici que ce ragoût se nomme Leben : j'en ai parlé au chapitre des Arabes , ainsi que de l'espece de fougace mal cuite & déliée qui leur tient lieu de pain. On ne fait point d'usage dans ce repas que je décris , de couteaux , de fourchettes , d'assiettes , de serviettes & de verres. Je n'y ai vu que deux ou trois cuillieres faites d'os ou de bois simplement , qui même y sont inutiles.

Ces mets ainsi disposés , l'on prévient les convives de se laver les mains & d'ôter leurs mules. Tous se présentent à table avec le chef qui invoque la bénédiction céleste sur le festin ; ensuite chacun s'affied à terre en se croisant les jambes , & l'un des valets étend sur les genoux de tous , une nappe qui fait le tour entier , après quoi , l'on commence à manger , sans autre compliment.

Les Européens habitués aux cérémonies & surtout à la propreté , ne se trouveroient pas à leur aise dans cette table. Je doute fort que leurs estomacs délicats ne se soulevassent un peu de voir chaque convive porter la main dans les plats , la promener

sur tous les ragoûts selon son envie ; l'emplir de pilau ou de viandes mêlées , qu'il pétrit en forme de boulettes ; & enfin , presser le tout ensemble dans sa bouche.

Quant à leur boisson , qui toujours est d'eau , ils en demandent au valet le plus proche , buvant pour l'ordinaire dans des tasses de terre ou de cocotier , & presque jamais dans le verre.

Ils restent très-peu de tems à table , & s'en levent ensemble pour remercier Dieu de leur bon appétit. Après s'être lavé de nouveau les mains & la bouche ; ils passent dans une autre salle , où l'on a préparé des fruits avec ce qui fait partie du dessert. J'ai remarqué qu'ils ne touchoient que modérément à ces douceurs , qui presque aussitôt sont desservies. On leur apporte en dernier lieu , le café & la pipe , dont ils se récréent , en se réunissant en cercle.

Les restes de leur table passent aux gens de la suite , & en seconde main aux valets inférieurs. Mais devineroit-on pour quelles bouches est destinée la desserte de cette infame valetaille ? Serois-je bien cru de ces contrées d'Europe , qui font leur plus douce gloire d'encenser les femmes , où celles-ci sont reines , & surtout dans les tables chargées pour elles de mets friands , & de sucreries exquises , où rien ne paroît

bon s'il n'est offert de leur main, où le maître du logis lui-même n'oseroit toucher au plat le plus ordinaire, sans la permission des dames ? Eh bien ! dans ce pays barbare, l'on porte aux femmes, & j'entends parler des maîtresses de maison, l'on leur porte ce qui a pu échapper à la dent mal-propre du dernier des esclaves. Elles boivent le café & fument à la manière des hommes.

Tout le monde sait qu'il est défendu aux sectateurs de l'Alcoran de manger d'aucun animal, désigné comme impur par l'Ancien Testament ; mais peut-être ignore-t-on que la prohibition du vin n'est pas tirée de la loi du prophète, mais d'un autre livre saint qu'on appelle le Taalim, & le Mahométan qui seroit pris en contravention de ce précepte, subiroit une peine rigoureuse.

L'auteur du Taalim fonde la raison de cette défense sur une histoire ; ou pour mieux dire, sur une parabole, dont les Orientaux font souvent usage dans leurs discours. Il dit donc que deux anges nommés, l'un Aroz & l'autre Marot, furent envoyés par prédilection, pour gouverner le monde, avec l'ordre exprès de ne pas boire de vin. Un différend domestique vint diviser la plus belle union : & l'épouse qui

desiroit se rapprocher du cœur de son mari, crut y parvenir aisément par la médiation des deux favoris du ciel. Elle les invita de se rendre à sa maison, où ils furent accueillis avec beaucoup de fête. On leur présenta du vin dans une coupe, qu'ils n'osèrent refuser aux mains gracieuses qui l'apportoient. N'est-il pas bien pardonnable de devenir mortel pour une belle femme? ils goûterent donc cette liqueur qui leur parut exquise; & ils en burent un peu trop. Echauffés & bientôt enivrés, Messieurs les anges voulurent remercier leur charmante hôtesse avec une expression de sentimens un peu vifs, dont l'amant fait usage encore plus que l'époux. Cette femme étoit chaste & fidelle, & par conséquent se trouva confuse & embarrassée. Pour sortir avec honneur de ce pas épineux, il falloit de l'adresse. Elle en eut. Sous le prétexte de la curiosité, elle demanda aux deux messagers célestes de quelles paroles ils se servoient pour retourner vers Dieu. Une première foiblesse conduit à une autre, lorsqu'on en attend le prix. Ils lui révélèrent ce secret important. La femme s'en prévalut soudain, s'arracha de leurs mains, & perça jusqu'au trône de l'Eternel. D'un ton suppliant elle exposa ses doléances, qui furent entendues avec jus-

tice. La bonté du roi des cieux alla plus loin. Cette ame pure devint une étoile rayonnante, & les anges prévaricateurs, attachés par les pieds avec de grosses chaînes, furent plongés dans un puits, appelé Babil. Ce ne fera qu'au jour du jugement, que la rigueur suprême finira ou changera leur supplice.

Cette histoire assez singulière n'est connue que des savans & des docteurs de cette religion. Si l'on demande à la plupart des Mahométans, & surtout aux moins lettrés, d'où provient la défense de boire du vin, ils disent que Mahomet traversant un jour un village, remarqua qu'on y étoit en fête & en joie. Une célébration de noces en étoit la première cause & le vin la principale. Le prophète jugeoit dans sa sagesse, que le plaisir étoit l'ame de la vie. Il conçut donc beaucoup d'estime pour la liqueur bienfaisante qui ravit les sens en faisant oublier les maux. Mais le lendemain, il repassa dans ce même lieu, & n'y vit plus que la terre arrosée de sang. Il apprit bientôt que les convives, portés à la fureur par l'excès du vin, s'étoient battus cruellement, que quelques-uns avoient été tués, & que la plupart étoient couverts de blessures. Mahomet, en homme sage, changea d'avis & ne voulut plus d'un plai-

fir, dont la fin est si amère & si mortelle. En conséquence, il conseilla à ses sectateurs de renoncer au vin.

Je viens de décrire le souper du chef de Geddin, auquel j'assistai; il voulut à son tour me voir à table. Comme je savois que les Arabes sont satisfaits qu'on adopte leurs usages, il m'en coûta peu de m'y conformer, jusqu'à même me priver de vin pour lui plaire. J'eus à m'applaudir de cette déférence qui me concilia ses bonnes grâces, puisqu'il me permit d'aller observer tous les alentours du château. Il fut assez honnête pour me faire accompagner d'une partie de ses seigneurs.

La matinée suivante, j'examinai le château de Geddin, reconstruit en partie sur les ruines de l'ancienne forteresse Dindin, que possédoient les chevaliers Teutoniques. Il se trouve dans ses environs quelques habitations d'Arabes mahométans, sujets du chef même.

Située sur les confins du Mont-Saron, vers l'Orient, cette citadelle jouit d'une exposition avantageuse, dominant sur différentes collines, sur les campagnes abondantes autant qu'agréables de la ville d'Acre, & sur l'étendue des mers.

Le Mont-Saron, dont j'offrirai quelques détails, appartenait à la tribu d'Asér.

Le

Le chef me fit conduire par dix ou douze personnes de sa cour, à son jardin appelé Geddin. Il est éloigné de six milles du château, & le chemin en est difficile, escarpé & très-mauvais, mais du moins planté de petits arbres qui l'ombragent. Ce jardin a plusieurs milles d'étendue, dans une vallée spacieuse, couverte de fruits excellens, tels que l'olive, l'amende, la pêche, l'abricot & la figue. Toutes les sources de la montagne y découlent en abondance, & viennent arroser le coton qui croît facilement sur ce sol. On aime à rencontrer de distance à autre, de beaux réservoirs d'eau limpide, dont les Arabes sont très curieux. Une collation bien choisie qui m'attendoit sous l'ombrage des arbustes, & sur les bords d'un ruisseau paisible, me fit éprouver un plaisir plus doux encore. Après nous être rafraîchis, nous retournâmes au château de Geddin, & je remerciai de bon cœur mon hôte généreux.

Je le quittai le même jour, quatre heures avant le coucher du soleil, & ce ne fut pas sans regret, comme on le pense bien. Il me fit l'honneur de paroître sensible à mon départ, & me donna des lettres de recommandation pour le premier secrétaire qu'il occupe à Teschia, village éloigné de Geddin d'environ six milles, où je

couchai. On eut l'attention de me construire, au frais, une espèce de berceau couvert de branches d'arbres, pour que je pusse mieux reposer, parce que la chaleur brûlante ne permettoit pas d'habiter alors les maisons. Ce village est, il est vrai, exposé sur le Mont-Saron, mais de petites éminences qui l'entourent, obstruent la fraîcheur du grand air, & le rendent fort incommode en été.

Il est très-abondant en eaux, qui fertilisent son coton, ses arbres fruitiers, & surtout la plante du tabac, mais beaucoup moins soignée qu'elle ne devoit l'être : si le cultivateur entretenoit cette production, comme on le fait sur les montagnes de Gibelet, elle deviendroît plus parfaite encore dans cette contrée.

Je ne dirai rien d'un hameau que l'on rencontre cent pas plus loin, parce qu'il n'a de remarquable qu'une ancienne église, où les Grecs catholiques font quelquefois l'office.

A six milles de ce lieu, est une vallée très-étroite, nommé Kerein ; le sommet du Saron y décharge ses eaux, qu'on reçoit dans de grands réservoirs dignes d'être observés. Ils sont d'un bon dessin & construits en forme de tours. A mesure qu'ils se remplissent, ils s'écoulent par différens con-

duits qui font tourner autant de roues de moulins. Réunies ensuite dans des bassins semblables aux premiers, ces mêmes eaux se divisent encore pour fournir au même usage.

En descendant dans cette vallée qui incline au couchant, l'on trouve quelques anciens édifices, que l'on croiroit avoir été occupés dans le principe, par des moulins de la même forme. Mais aujourd'hui ils sont abandonnés aux injures des saisons.

L'écoulement des canaux, dont je parlois, vient au milieu de la vallée former un petit fleuve, très-abondant en poissons. Son cours qui ne s'étend pas loin, s'affoiblit & se perd au milieu des jardins & des campagnes de la plaine d'Acre, jusqu'à la mer, qui recueille ses rameaux.

Les collines circonvoisines sont couvertes de forêts, & dans le fond qu'elles enchainent, l'on peut se promener au frais, sous de belles avenues de platanes, dont la grosseur annonce assez la vieillesse. Les eaux abondantes, qui arrosent cet endroit, contribuent autant que l'ombrage à le rendre délicieux.

Je fus surpris, en avançant l'espace de quatre milles, d'appercevoir, à main gauche, une grande église d'une construction gothique, mais superbe & régulière. Au-

près de ses murs, est une maison, qui me parut avoir été l'asile des ministres qui desservoient le temple. Ces deux édifices servent maintenant de retraite aux troupeaux qui fréquentent ces pâturages.

Je découvris sur le sommet voisin, le fameux château de Montfort des anciens chevaliers Teutoniques. Le chemin en est si roide & si escarpé, que je n'aurois pu le gravir sans l'appui des arbres dont il est couvert.

L'on n'y voit plus que des monceaux de pierres, des maisons détruites, & quelques débris considérables. Je ne sais pas trop si cet antique monument n'auroit point été antérieur à l'ordre teutonique même; je serois tenté de le croire, d'après les marbres & les colonnes qui portent l'empreinte d'une plus haute antiquité. Mais ce qui m'étonna beaucoup, ce fut de voir sur cette montagne des matériaux immenses & prodigieux, que la route, étroite & impraticable, n'a pas dû permettre d'y transporter, ou bien il faut que l'outrage des tems l'ait rompue & détruite.

Je hasarderois presque de dire, qu'on arrivoit autrefois à ce château par un pont-levis, appuyé d'un côté, sur la cime d'une montagne qui fait face à la partie méridionale du bâtiment. L'on y distingue un

sentier fort commode qui m'a fait naître cette idée. Si l'on suivoit sa pente, on tomberoit dans un précipice profond, dont les deux sommets sont séparés.

Les Arabes appellent cette forteresse de Mont-Fort, le château enchanté; ils m'ajoutèrent qu'il y avoit dans l'intérieur de l'église, élevée au pied de la montagne, une voie souterraine qui conduisoit au plus haut de l'édifice. En effet, je m'en assurai, mais elle est presque comblée par la chute des terres.

A la descente du Saron, en traversant la plaine d'Acre, dans l'exposition du couchant, l'on rencontre des endroits détruits, qui, par leurs ruines remarquables, annoncent une grandeur ancienne. De ce nombre, est la municipalité de Bedar, dont *Baudouin premier, roi de Jérusalem, fit une concession à l'évêque de Bethléem*, comme nous le rapporte Guillaume de Tyr dans son Histoire de la guerre sainte.

L'on traverse la même plaine, du levant à la partie occidentale, distante d'un peu plus de six milles, & l'on parvient à Zib, sur les bords de la mer. Au milieu des débris, qui attestent l'importance de cette antique cité, l'on voit une forteresse de

date plus récente, gardée par un petit nombre de soldats.

Cette Zib, connue dans l'Ecriture sainte sous les noms d'Achsaph & Achzibe, vit son roi combattu & défait par Josué sous ses propres murailles. On compte neuf milles de cette place aux portes d'Acre.

C H A P I T R E VI.

Voyage d'Acre à la Ville de Nazareth en Galilée.

LE gouvernement paisible de Daher, & sa vigilance à écarter les Arabes des terres soumises à son domaine, ont applani aux voyageurs tous les passages de la Galilée. La persuasion de n'avoir à courir aucun risque, me fit naître le desir de visiter les lieux les plus célèbres de cette province.

M'étant informé de quelle maniere je pouvois satisfaire à ce desir, l'on me dit qu'un simple guide me suffiroit dans ma route. Mais le hasard me procura la compagnie de gens très aimables, qui devoient suivre le même chemin que moi.

En sortant d'Acre par la porte de Nazareth, on avance quelques pas du côté

de l'orient , où l'on voit des débris d'édifices sur un tertre assez étendu , qu'élevèrent les troupes ottomanes , pendant le dernier siege de la ville , pour leur servir de retranchement.

L'on continue de traverser cette plaine très-fertile qui conduit à une petite colline appelée Telkissan , où étoit jadis un village de ce nom. Dans la proximité , l'on apperçoit Miar & Damun , dont les dernières habitations aboutissent à des vallées étroites , mais délicieuses & embellies d'arbrustes sauvages. Heureux les cultivateurs fixés dans les hameaux d'alentour. L'on découvre , à sa droite , sur une belle éminence , le château d'Abelin , & le bourg contigu où commande , en sous - ordre , Joseph d'Omar , frere du chef d'Acre.

Un amas de ruines , qu'on observe dans ce lieu , a fait conjecturer qu'il avoit été l'enceinte de l'ancienne Zabulon , saccagée & incendiée par Cestius , général des troupes Romaines. Les écrivains de ce tems , se répandent en reproches amers contre les maîtres de la terre , dont la fureur n'épargna pas cette cité , rivale de Tyr & de Sidon , tant par l'étendue que par la magnificence de ses édifices.

Elle fut postérieurement le siege d'un évêque qui vint au concile de Nicée en 325.

On appelle de son nom la vallée la plus voisine , large de deux milles & longue de seize , bien cultivée & abondante en toutes espèces de productions. Elle renferme les villages de Benedie & de Tabul.

L'on voit près de là , une assez belle fontaine qui porte aussi le nom de Zabulon. Mon appétit avoit besoin d'une imagination poétique , pour se faire illusion , dans la misérable & chétive hôtellerie qu'on trouve sur les bords de cette source limpide. Par malheur je ne suis pas poète , & je soupai fort mal.

De cette fontaine à la ville de Nazareth , on compte fix milles , & le chemin depuis les portes d'Acre se fait à cheval dans l'espace de sept heures.

C H A P I T R E VII.

De la Ville de Nazareth , & de ses Abentours.

NAZARETH , ville de Galilée , si célèbre parmi les chrétiens , est située sous les degrés quinze & cinquante-trois de longitude , trente & trente-deux de latitude.

Elle occupa le troisieme rang entre les

cités métropolitaines de la dépendance du patriarche de Jérusalem.

Les Hébreux continuèrent de l'habiter au tems des Romains , jusqu'au regne de Constantin , & depuis cette époque , elle passa alternativement des Chrétiens aux Sarrazins. Présentement, elle fait partie des domaines du chef d'Acre.

Cette ville ancienne , que renversa le fanatisme , ne fut après ses outrages , qu'un misérable hameau formé de quelques chaumières arabes.

Au commencement du siècle passé , on crut d'abord qu'elle se releveroit de ses ruines , par la protection de Faccardin , prince ou émire des Druses , qui permit aux religieux de l'Observance d'y construire un monastère.

Mais la foiblesse de cet émire , dont la mort fut prochaine , fournit aux Turcs les moyens de recouvrer Nazareth. Avec la tyrannie ottomane , cette ville eut à souffrir le brigandage des Arabes.

Enfin elle respira , quand Daher d'Omar en devint le maître. Ce prince assez philosophe pour s'élever au-dessus des préjugés de sa religion , assez habile pour saisir au premier coup-d'œil la situation morale & physique des lieux , ce prince , dont je me plais à faire l'éloge , pensa qu'il lui im-

portoit de tirer Nazareth de son état d'abaissement. Après l'avoir délivré des incursions des Arabes, il s'occupa d'y attirer des habitans. Pour parvenir à ce dessein, il la visitoit fréquemment, & de préférence à toutes les villes de Galilée, il l'habitoit plusieurs mois de l'année, avec le soin d'y faire rendre une prompte & exacte justice.

Sa politique avoit bien prévu que l'affection des Chrétiens pour Nazareth, y en attireroit un grand nombre. Il les y accueilloit avec caresses, il agrandissoit, pour leur facilité, toutes les maisons incommodes & trop étroites. Enfin, la liberté qu'il y établit, parut en quelque sorte changer en hommes les pierres de cette montagne naturellement stérile.

Affuré de son ouvrage, Daher cessa de demeurer habituellement dans cette ville. Le palais qu'il y a fait bâtir, n'est plus qu'un lieu de plaisance, où il vient se récréer deux ou trois jours par an.

Il abandonne aux Peres de la Terre-Sainte la perception des tribus & octrois de la cité & des campagnes. Ces bons religieux lui en font passer ensuite la totalité, en y joignant une petite somme qu'ils lui payent à titre de fermage.

Les maisons sont bâties de belles pier-

res , & la rue qui m'ait semblé la plus remarquable , est celle dont l'étendue coupe la ville du couchant au midi.

Dans la partie de l'orient est une très-belle église , sous l'invocation de la Vierge , détruite anciennement par les Sarazins , & rebâtie par le zèle des zénobites. Avant d'y entrer , je m'arrêtai quelque tems à considérer une petite place dont la façade du temple reçoit quelqu'embellissement. On voit bien qu'elle est d'un goût barbare ; mais elle a pourtant un mérite réel , & annonce du génie dans le dessin.

L'église est composée de trois nefs , que divisent deux rangs de pilastres en pierres. Celle du milieu renferme le maître-autel , auquel on monte par deux escaliers assez nobles , dont l'on admire surtout les balustres de fer , ouvrage habile de l'un des religieux du couvent. Sous ce même autel , est une grotte remarquable , appelée la chapelle de l'Annonciation.

On y descend par des degrés de marbre fin , & taillé avec goût. C'est , dit-on , dans ce lieu qu'apparut à la Vierge l'Ange vénérable qui lui portoit les ordres du ciel.

Deux colonnes de beau granit oriental frappent , en entrant , la vue de l'observateur. Elles paroissent avoir été construites pour servir de point d'appui & tout à la

fois d'ornement à la grotte. L'une est rompue dans la partie de sa base, de manière qu'elle seroit déjà écroulée, si des ferremens ne l'attachoient aux pierres de la voûte. Mais comme on ne peut les appercevoir au-dehors, le peuple s'imagine que cette même colonne se soutient ainsi par l'effet d'un miracle toujours subsistant.

L'autel de ce souterrain a beaucoup de dignité & de magnificence. Les différens marbres qui le décorent, reçoivent un nouveau lustre de la lumière répétée de plusieurs lampes d'argent, que les princes chrétiens donnerent à cette église.

Dans les solemnités l'on orne les murs & les pilastres de diverses tapisseries, où sont exprimés les mystères de la Vierge; présent superbe de la maison d'Autriche.

J'allai ensuite visiter toute l'enceinte du couvent avec ses dépendances. Grand & spacieux, il ressemble plutôt à une forteresse qu'à une habitation monastique, par la hauteur & la force de ses murailles. La porte même est en fer, & résisteroit aux efforts des massues. Il fut heureux pour ces bons Peres de s'être ainsi retranchés contre les incursions des Arabes, qui tentèrent plus d'une fois de pénétrer dans l'intérieur; je pourrois ajouter que cette maison religieuse est une espece de ville, où

l'on trouve toutes les choses nécessaires à la vie.

Il n'y a ordinairement que douze ou quinze religieux attachés à ce monastere : mais on y voit en tout tems un nombre considérable de pèlerins & de voyageurs, auxquels on donne généreusement l'hospitalité.

Deux de ces Peres bien instruits dans la langue arabe , servent de curés aux catholiques de la ville. Deux autres sont chargés du soin d'élever la jeunesse , à laquelle ils apprennent l'italien , de sorte qu'il est familier aux habitans de Nazareth. Cette affection naturelle qu'on a pour son pays se réveilla dans mon cœur , en attendant parler mon idiôme originaire. J'en aimai davantage les bons peres qui l'enseignent , & je me figurai quelques instans être au milieu de mes amis & de mes compatriotes. L'accueil franc & gracieux qu'on me faisoit , ajoutoit encore à cette douce idée.

Je ne parlerai pas de l'habillement des Nazaréens , modelé sur celui des Arabes , que j'ai décrit. Mais les vêtemens des femmes étant particuliers à cette ville , je vais les dépeindre.

Couvertes d'une chemise turque , elles en tiennent les manches si larges & si longues qu'on les voit raser la terre ; ce qui

les fait paroître encore plus bisarres , c'est le mélange des bandes rouges & blanches dont elles sont composées.

La blancheur entière de la chemise , des couleurs plus tranchantes dans les manches , & une broderie assez grossiere , distinguent les femmes des personnes qui sont encore filles.

Sur ce premier vêtement , elles en portent un autre de pareille toile qu'elles ferment à l'endroit de la taille , avec une large ceinture de cuir. La coupe des bras est la même que dans la première chemise. Communément elles vont sans chaussure , ou très-peu , du moins , font usage de mules.

Elles se couvrent la tête d'une espece de bonnet plat , entouré de plusieurs doubles de toile turque & de longs morceaux de soie rouge. On ne leur distingue pas le front sous le bandeau qui l'enveloppe. Elles l'attachent derrière avec deux barbes , dont l'une retombe sur les épaules , tandis qu'elles se servent de l'autre pour se voiler le menton & la bouche.

Cette façon de s'habiller , assez ridicule en apparence , a pourtant ses avantages. En déroband à l'œil presque tout le corps des femmes , elle empêche de se familiariser avec des beautés qui perdent toujours à être trop apperçues ; elle fait supposer

des graces & des attraits à celles qui n'en ont point. Elle tient en haleine la constance & le respect des hommes pour un sexe foible, dont la modestie est l'arme la plus sûre, & toujours la seule invincible.

Les Mahométans ne possèdent aucune mosquée à Nazareth, quoique ce lieu soit soumis à l'empire d'un prince de leur culte. Daher, d'Omar, que l'intérêt portoit à favoriser les chrétiens, ne voulut pas faire résider de Muphti dans cette ville. Pour donner même une plus grande preuve de sa protection au catholicisme, il confia la souveraineté de ce pays au gardien du couvent, qu'il ne dédaigne pas d'appeller du nom de chef.

Dans la partie occidentale de la ville, est un temple chrétien, bâti, dit-on, à la place de l'ancienne synagogue, où Jesus-Christ fit voir aux Juifs l'accomplissement des prophéties en sa personne. Ce lieu servit longtems de retraite aux troupeaux, mais il est aujourd'hui assez bien réparé.

Dans les alentours, l'on voit une belle fontaine d'excellente eau, mais estimée du peuple par une autre raison. Il conjecture qu'elle étoit contiguë à la maison de la Vierge, & fournissoit à son usage. Cette idée ajoute beaucoup, dans son esprit, à la bonté de la source.

A quelque distance de là , l'on remarque une grosse pierre de forme ronde , appelée Table du Christ. On prétend qu'il y vint manger plus d'une fois dans la compagnie de ses disciples. Les habitans de Nazareth lui rendent une espece de culte , en brûlant autour d'elle des parfums & de l'encens.

Dans l'éloignement d'un mille de la ville , du côté du midi , l'on arrive à une montagne , que les Arabes nomment Sein , & les Nazaréens Montagne du Précipice , parce que les Juifs voulurent en précipiter le Messie. On trouve sur son sommet une petite grotte , taillée dans la pierre , en forme de tabernacle , pour retracer à la mémoire des hommes la puissance miraculeuse qu'y manifesta le Fils de Dieu , en échappant aux mains des impies.

Le pinceau de ces contrées barbares essaya d'en consacrer aussi le souvenir , au-dessus de ce sanctuaire isolé ; mais le talent ne répondit pas à l'intention , & je pensai que l'artiste eût bien fait d'écrire au bas ce qu'il exprimoit , comme ce peintre européen qui dessinoit un coq.

Il y avoit jadis sur cette montagne , un monastere fameux , que la fureur des tems a renversé. Quelques citernes à moitié détruites ,

truites, sont les seules preuves de son ancienne existence.

Une autre montagne fait face à celle du précipice, & n'en est séparée que par un torrent, à la portée d'un trait d'arbalète. Les pluies de l'hiver accroissent tellement ce courant, qu'il inonde tous les alentours, & même une partie de la plaine de la Galilée.

A trois milles de Nazareth, entre le couchant & le midi, est l'enceinte de l'antique cité de Saffé, Jafé ou Saffre, de la tribu de Zabulon; à peine en reste-t-il quelques pierres informes, peu dignes de l'attention d'un voyageur.

En avançant un peu plus loin, ma vue se porta sur une colline charmante, fertile en productions de toute espèce. Je m'empressai de l'atteindre, & je la montai, au milieu de l'ombrage d'une vigne touffue qui tapisse & enrichit ces côteaux délicieux. Les grappes en étoient mûres, & sembloient inviter ma main à les cueillir. J'étois altéré & j'en détachai quelques-unes. Un petit bourg est élevé sur ce sol heureux, avec un autel champêtre, où les Peres de Nazareth viennent célébrer la fête des Apôtres. Leur piété ne pouvoit mieux faire que de consacrer un temple à l'au-

On appelle de son nom la vallée la plus voisine , large de deux milles & longue de seize , bien cultivée & abondante en toutes especes de productions. Elle renferme les villages de Benedie & de Tabul.

L'on voit près de là , une assez belle fontaine qui porte aussi le nom de Zabulon. Mon appétit avoit besoin d'une imagination poétique , pour se faire illusion , dans la misérable & chétive hôtellerie qu'on trouve sur les bords de cette source limpide. Par malheur je ne suis pas poète , & je soupai fort mal.

De cette fontaine à la ville de Nazareth , on compte fix milles , & le chemin depuis les portes d'Acre se fait à cheval dans l'espace de sept heures.

CHAPITRE VII.

De la Ville de Nazareth , & de ses Alentours.

NAZARETH , ville de Galilée , si célèbre parmi les chrétiens , est située sous les degrés quinze & cinquante-trois de longitude , trente & trente-deux de latitude.

Elle occupa le troisieme rang entre les

cités métropolitaines de la dépendance du patriarche de Jérusalem.

Les Hébreux continuèrent de l'habiter au tems des Romains , jusqu'au regne de Constantin , & depuis cette époque, elle passa alternativement des Chrétiens aux Sarrazins. Présentement, elle fait partie des domaines du chef d'Acre.

Cette ville ancienne , que renversa le fanatisme , ne fut après ses outrages , qu'un misérable hameau formé de quelques chaumières arabes.

Au commencement du siècle passé , on crut d'abord qu'elle se releveroit de ses ruines , par la protection de Faccardin , prince ou émire des Druses , qui permit aux religieux de l'Observance d'y construire un monastère.

Mais la foiblesse de cet émire , dont la mort fut prochaine , fournit aux Turcs les moyens de recouvrer Nazareth. Avec la tyrannie ottomane , cette ville eut à souffrir le brigandage des Arabes.

Enfin elle respira , quand Daher d'Omar en devint le maître. Ce prince assez philosophe pour s'élever au-dessus des préjugés de sa religion , assez habile pour saisir au premier coup-d'œil la situation morale & physique des lieux , ce prince , dont je me plais à faire l'éloge , pensa qu'il lui im-

teur de la nature , dans un lieu qu'il com-
bla de toute l'abondance de ses bienfaits.

C H A P I T R E V I I I .

Voyage de Nazareth aux Villes de Cana & de Tibériade.

APRÈS avoir traversé plusieurs plaines & collines dans la partie septentrionale de Nazareth , l'on arrive à Cana en Galilée , ou autrement appelée Cana mineure.

Cette ville , si connue par le miracle fameux de l'eau changée en vin , n'est plus aujourd'hui qu'un très-chétif village. Je fus surpris même du petit nombre d'habitans que j'y trouvai , d'après la fertilité de ses campagnes , couvertes de bled & d'orge. Ce lieu dépend , comme le reste de la Galilée , du domaine de Daher d'Omar , qui s'y fait représenter par divers Agas ou seigneurs Arabes.

J'y fus reçu avec affection par un pauvre prêtre Grec catholique , dont une petite chaumière fait toute la fortune. Il m'apprit que différentes sectes de ses compatriotes formoient la principale partie de ce hameau , & que le surplus étoit com-

posé d'Arabes mahométans. Me conduisant ensuite sur des monceaux de ruines , il prétendit que cette enceinte avoit servi de salle pour les nûces & le festin. Je ne voulus pas combattre son idée , mais je vis aisément que cet édifice renversé annonçoit la forme d'une église. Nicephale nous en donne quelques détails , & en attribue la construction à sainte Hélène.

Elle devint dans la suite une mosquée mahométane , jusqu'à l'époque d'un tremblement de terre , qui fit un ravage universel dans ces contrées orientales. Ainsi démolie , elle fut abandonnée aux injures des saisons : il m'a paru par quelques bases de colonnes , que ce temple renfermoit des beautés. Le bon pere , dont je parlois , y vient de tems à autre célébrer la messe.

Au sortir de Cana l'on rencontre différens villages , comme Traan , Kan-Loup , & autres , peuplés par les Chrétiens & les Mahométans. Je n'y arrête pas mes lecteurs , parce qu'ils ne présentent rien à leur curiosité.

Toutes les campagnes , dans la distance de huit milles , sont appellées du nom des miracles que le Christ y manifesta. Ici , c'est le Champ des Epics , là , c'est la Multiplication des Pains , plus loin la Monta-

gne des Béatitudes, & de cet autre côté, la Table du Sauveur.

Enfin, l'on parvient à Béthulie, aujourd'hui Saffet. Cette cité qui vit en 1759, presque tous ses habitans engloutis dans les abymes de la terre, s'est repeuplée depuis cette année fatale. Tous ses citoyens sont Hébreux, ou du moins il y en a fort peu de catholiques. C'est un des fils du chef d'Acre qui la gouverne sous les ordres de son pere.

L'on reprend la campagne pour gravir une montagne, au pied de laquelle est la ville de Tibériade.

Ses alentours, assez incultes, sont remplis d'animaux sauvages, tant volatils que quadrupedes, & parmi ces derniers, l'on voit beaucoup de gazelles, espece de petits cheveaux.

La ville de Tibériade étoit une des plus considérables du Decapolis. Elle fut bâtie par Hérode-Antipa, Tetrarque de Galilée, qui la nomma Tibériade, en honneur de Tibere-Auguste.

Située vers la partie méridionale du lac de Genezarer, elle étendoit ses anciens murs l'espace de trois milles en longueur, du côté du midi, & dans son large, elle occupoit le terrain qui conduit depuis le même lac jusqu'aux montagnes.

Cette cité se soumit à l'empire de Vespasien, & reçut parmi ses habitans, tous les Juifs échappés des ruines de Jérusalem.

Les chrétiens s'en emparèrent en 1100, sous Godefroy de Bouillon, mais ils la perdirent en 1186, par la trahison de Raimond III, comte de Toulouse.

Elle fut le siège d'un évêque, suffragant de Nazareth, tant que les rois de Jérusalem en furent les maîtres.

Présentement, elle est beaucoup moins grande qu'autrefois, n'ayant guere qu'un mille de circuit; sa forme est presque carrée, & l'on m'a dit que ses murs étoient de la construction d'une femme hébreuse.

Elle a deux portes, dont l'une au couchant & l'autre au midi. Cette dernière est la plus petite & la seule ordinairement ouverte.

L'apparence extérieure de cette cité fait naître des idées sombres & mélancoliques. Si la beauté du ciel n'eut un peu rassuré ma vue, j'aurois cru descendre dans la demeure des morts, les murailles étant bâties de pierres rembrunies & de couleur de fer, comme la fable nous dépeint l'enceinte du palais de Pluton.

Ce sentiment d'effroi s'accroît encore dans l'intérieur. Vous n'appercevez partout que désolation & malheur: ce sont

des ruines à moitié englouties dans la terre, de ce côté-là; vous voyez de cet autre, quelques masures réparées en forme de cabanes. Une centaine d'ombres, qu'on m'a dit être les habitans de ce lieu, s'agitent çà & là, autour du voyageur, qu'elle confidere d'un air étonné, & peu propre à lui donner de la confiance.

Avant 1759, cette ville étoit plus habitée & moins effroyable. L'on y trouvoit quelques édifices assez beaux, & d'anciens temples dignes d'observations. Le chef Selobi, fils de Daher, y avoit élevé un vaste palais, où il faisoit sa résidence. Mais tous ces monumens, ouvrage d'une longue suite d'années, ont disparu sous terre, dans l'espace de quelques secondes.

Au couchant de cette cité, sur la rive du lac, est une grande église, qu'épargna la secoussé du tremblement. Elle fut abandonnée longtems aux troupeaux qui s'y retiroient. Mais les chrétiens eurent le courage de la réparer, quand Daher les engagea de venir habiter les ruines de Tiberiade.

Cet endroit religieux sert d'hospice aux étrangers qu'on y accueille assez généreusement.

Lorsque le chef d'Acre étendoit ses armes victorieuses sur cette province, il prit

D E N A Z A R E T H , &c. 167
sans peine Tibériade , dont il fit un rétranchement pour ses troupes. Cette place le mit à portée de suivre les mouvemens du bacha de Damas , duquel elle relevoit.

Ce gouverneur Turc vint en faire le siège avec quatre-vingt mille hommes ; mais la fortune de Daher , & plus encore sa propre inexpérience , le forcerent , après huit mois d'efforts , d'abandonner une entreprise facile , qui n'eut pas retardé la marche d'un chef européen.

Hors de la ville du côté du nord , s'élèvent les ruines d'une citadelle qui dut être inexpugnable. Située sur le sommet de la montagne d'où elle dominoit la cité , elle défendoit aux ennemis l'approche de ce poste avantageux & décisif. Les outrages du tems n'avoient pu en arracher une seule pierre , lorsqu'elle fut enveloppée dans la commotion générale.

La mer de Tibériade eut , avec les années , différentes dénominations ; tantôt on l'appella mer de Galilée , tantôt mer & lac de Genezaret ; dernier nom qui lui vint d'une cité bâtie entre Betsaïde & Cafarnaé , de la tribu de Nephtali.

Les eaux de ce lac , douces & délicieuses , dont les habitans de Tibériade font usage , découlent des sources de Jor & de Dan , où étoit Panéades , appelée depuis Cæsarée ,

au pied de l'Anti-Liban. Ce lac se confond ensuite avec le Jourdain, & tous deux vont tomber dans la mer Morte.

Ce même lac a six milles d'étendue du couchant au levant, & dix-huit environ du septentrion au midi.

Son lit est sujet à des soulèvemens furieux, ce qui provient de la chaîne des montagnes voisines, où les vents combattus & repoussés, agitent aisément ce fleuve, trop peu considérable pour résister à leur violence.

Il est bien rare d'y rencontrer quelques navires & bâtimens, parce que ses bords sont déserts & incultes. L'on m'a même dit qu'on n'y en avoit pas apperçu depuis trente ans.

Plusieurs cités mémorables existoient sur cette côte, telles que Cafarnaé, Betsaïde, Betfan, Gadare, Tarichée, Corozain, desquelles on ne voit plus que des débris informes.

Cette mer de Galilée est un objet de vénération parmi les chrétiens d'alentour, comme étant la patrie des Apôtres, qui souvent y jettoient leurs filets, quand ils n'étoient que simples pêcheurs.

Au nord de Tibériade, dans la distance d'un mille, étoit jadis un bourg célèbre
par

par les victoires de Vespasien, dont on observe quelques vestiges.

Ce bourg s'appelloit Ammaus, ce qui signifie Therme, d'après les eaux chaudes qu'il contient. L'on m'a assuré qu'elles avoient la vertu de guérir diverses maladies.

Elles jaillissent, avec abondance, des racines d'une montagne voisine de la mer de Galilée. Leur chaleur est si forte, qu'il ne seroit pas possible de tirer avec la main une seule pierre du ruisseau qu'elles parcourent. Elles vont à quelques pas de leur source, former un petit réservoir, qu'on a construit & divisé en bains. Les Arabes en font un usage habituel, & y fortifient leur santé. Ces eaux reprennent ensuite leur cours pour directement se décharger dans le lac de Tibériade.

Il est probable qu'il y avoit anciennement dans ce lieu, des édifices commodes & fréquentés par les habitans des villes circonvoisines; mais l'on n'y trouve plus aujourd'hui qu'une misérable cabane, à peine défendue des injures de l'air. Elle n'y seroit pas même bâtie, si le chef de Tibériade n'avoit été contraint, par quelque incommodité, de prendre des bains dans ces eaux. Depuis lors, il est libre au premier

passant de s'y rafraîchir & de s'y laver à son aise.

Je voulus porter de cette eau sur mes levres, mais elle me parut sulfureuse, salée, d'une exhalaison désagréable, & laissant même sur le palais une espèce de sédiment de couleur de brique.

CHAPITRE IX.

Voyage de Tibériade au Mont-Thabor, & de là à la Cité de Naïm.

EN allant de Tibériade par la partie du couchant, l'on arrive à Ei-Net-Tesgiar, ou place des négocians. Je fus étonné autant qu'ébloui de l'éclat & de la magnificence des murailles, dont elle est entourée. Plaquées du plus beau marbre, que la main de l'art sut y disposer avec goût, elles annoncent de loin un palais enchanté, surtout lorsque le soleil y darde ses rayons. Encore accablé par les idées tristes & sombres que m'avoit inspirées Tibériade, je sentis mes sens se réveiller à la vue d'Ei-Net-Tesgiar; je devins plus léger, & redoublant ma marche, je me hâtai d'entrer dans cette enceinte qui me sembloit de-

voir être le séjour d'hommes industrieux. Je ne fus pas trompé dans mon espoir. Un commerce florissant anime & vivifie Ei-Nèt-Tesgiar. Chaque lundi de l'année, il y vient par affluence des marchands de divers pays, pour la foire qui s'y tient régulièrement. Elle est également fournie d'étoffes, de provisions de toutes especes, & de bestiaux, de sorte que l'on peut dire qu'elle ne le cède en rien aux plus riches marchés de l'Europe.

Cette place est le rendez-vous des caravanes qui vont au grand Caire, & le bacha de Damas s'y arrête avec toute sa cour, dans le voyage qu'il fait chaque année à Jérusalem.

L'on apperçoit en face la forteresse de Finchiar, où l'on prélevoit assez récemment sur chaque passager un gafard, ou droit de péage, dont une moitié revenoit au bacha de Damas, & l'autre aux Arabes Bedouins. Mais ce chemin est devenu libre, depuis que Daher l'a conquis par les armes.

Dans le voisinage de cette forteresse, est un lieu appelé Siub-Jusef, c'est-à-dire, Citerne de Joseph. Les habitans du pays prétendent que cet enfant de Jacob y fut jetté par ses freres, qui l'en tirerent ensuite pour le vendre à des marchands d'Egypte.

Assez près de Finchiar est le Mont-Thabor distant de douze milles de la ville de Tibériade; il faut une heure entière pour arriver à sa cîme, que l'on monte assez facilement à cheval, quoi qu'en aient dit certains écrivains. On le distingue par différens noms; tels qu'Itabyrion, Taburium, & maintenant Gebel-El-Tor dans la langue arabe.

Combien son exposition est ravissante! Elevé au milieu des campagnes de Galilée, le Thabor offre à la vue la plus belle variété de tableaux. De ce côté, sont des lacs, des fleuves, & une partie de la mer méditerranée; de cet autre, une chaîne de côteaux avec leurs petites vallées que la nature ombragea d'arbustes sauvages, & que la main du cultivateur a semées de riches productions. Par ici, vous plongez sur une immensité de plaines, coupées & entre-mêlées de hameaux, de forteresses, de villes & de monceaux de débris; par-là, votre œil se plaît à tomber sur le champ de Jezrael ou Maggedon, nommé par les Arabes Ebn-Aamer, ce qui signifie le pré du fils d'Aamer. Un peu plus loin, vous distinguez les montagnes d'Hermon, de Geboé, de Samarie & de l'Arabie Pétrée. Vous éprouvez, enfin, toutes les sensations que peuvent produire le mélange

DE TIBERIADE, &c. 165
& la succession rapide d'objets champêtres, gracieux, sombres & majestueux.

C'étoit sur ce mont enchanteur que l'Apôtre saint Pierre disoit au Christ : *nous sommes bien ici, si vous le voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie.*

Joseph Flavien, gouverneur de la Galilée, fit, en moins de quarante jours, environner de murs le sommet de cette montagne, dans une circonférence de vingt stades ou deux milles & demi.

Les habitans de Thabor braverent long-tems toute la puissance des armées romaines; mais privés d'eau par la suite des chaleurs, ils furent forcés de se rendre à la discrétion de Placide, général de Vespasien.

Plusieurs églises furent bâties sur cette montagne par sainte Hélène, qui y fonda différens monastères.

Il y en eut deux principaux, l'un sous l'invocation de Moïse, habité par des cénobites de l'ordre de saint Benoît, lesquels suivqient le rit latin, & l'autre, dédié au prophete Elie par des religieux de l'ordre de saint Basile, attachés au rit grec.

Les rois de Hongrie y construisirent aussi un convent assez spacieux pour des moines

de leur nation, de l'ordre de saint Paul, premier hermite.

Le Thabor étoit le siege d'un évêque dépendant du patriarchat de Jérusalem.

Quand Godefroy de Bouillon s'empara de cette montagne, il y rétablit les anciens temples, qui commençoient à tomber en ruines.

Sous Baudouin premier, en 1113, les troupes Sarrazines vinrent à bout de reprendre le Thabor, & leur fureur sanginaire se fit autant de victimes qu'il y avoit de prêtres & de cénobites.

Cette montagne retomba dans les mains chrétiennes, mais l'étendard catholique n'y fut pas arboré longtems. Saladin l'en arracha l'année suivante, en 1187, & abatit tous les temples du Thabor.

Les Chrétiens le reprirent une troisieme fois, en 1253, & leur zele reconstruisit tous les lieux saints. Dans ce tems-là, Rome étoit dans l'habitude de donner des empires, & le Pape Alexandre IV accorda le Thabor aux Templiers, qui le fortifierent de nouveau.

Enfin, dans le cours de 1290, le Soudan d'Egypte détruisit & dévalta cette montagne, qu'on ne put réparer depuis lors,

DE TIBERIADE, &c. 167
de sorte qu'elle n'est plus habitée aujourd'hui.

J'ai décrit la vue extérieure du Thabor, mais je n'ai rien dit encore de sa forme & de son étendue intérieure.

Il ressemble parfaitement à un pain de sucre : de petits arbres l'environnent du pied jusqu'au sommet ; sa cime est enfermée dans les débris de murailles, dont je parlois plus haut ; elle forme au-dedans de ce circuit, une petite plaine de deux milles de contour, où, selon les apparences, il n'y eut aucun édifice.

Je remarquai que toutes les maisons paroïssent, par leurs débris, avoir été construites sur la ligne du mur.

On distingue, parmi les ruines des églises, trois tabernacles assez beaux, qui faisoient partie de l'ancien temple élevé par sainte Hélène, en mémoire de la Transfiguration.

Çà & là, sont éparées diverses citernes, destinées à recueillir les eaux des pluies, parce qu'il n'y avoit pas de source sur cette montagne.

Quoique la plaine de la cime soit très-exposée aux rigueurs de l'hiver, je la trouvai couverte de fleurs & d'herbes odorantes, au milieu de cette saison. Une abondance de troupeaux & de bétail vient ha-

bituellement se nourrir & s'engraïsser dans ce lieu fertile en pâturages.

Hors de cette plaine , du côté du midi , étoit un bain fort étendu , & subsistant encore en grande partie ; mais incliné sur le penchant de la croupe , & battu continuellement par la chute des terres , il s'affaîssera bientôt & s'écroulera , de manière que dans quelques années l'on n'en reconnoîtra pas même la place.

Peu de tems avant mon voyage , l'on observoit sur le Thabor beaucoup de débris curieux d'anciennes tours & de palais , que les ouragans ont abattus & brisés. Brocard nous en offre le détail , en nous ajoutant que des mêmes ruines servoient de repaire aux lions & aux bêtes féroces. J'ai apperçu , en effet , dans les alentours , une quantité considérable de tigres & de sangliers , mais je n'y ai pas vu de lions , & l'on m'a dit qu'il ne s'y en trouvoit pas.

Plusieurs personnages religieux visitèrent cette montagne , illustrée , comme je l'ai dit , par les prodiges du Christ ; elle n'est pas moins fréquentée aujourd'hui par la foule des Chrétiens orientaux , sans distinction de schismatiques ou de catholiques. Les peres de la Terre-Sainte y viennent annuellement célébrer la Transfiguration.

A la descente de la montagne, l'on se trouve entre Saad & Tabur, villages de peu de population, qui s'éleverent sur les ruines de l'ancienne cité de Thabor, d'après les conjectures les plus probables. On y remarque le reste d'un temple qu'on y construisit en mémoire de neuf Apôtres, qui se tinrent dans ce lieu, quand le Sauveur étoit monté sur le Thabor.

A deux milles de là, est Naim, ville de la tribu d'Issacar, situé au pied du Mont-Hermon, en face du nord.

Ce fut dans le voisinage de ses portes, que le Sauveur ressuscita le fils unique d'une veuve ; il y fit un autre miracle, en inspirant à Marie Magdeleine de venir à ses genoux pleurer sur ses attraits & ses erreurs.

Naim n'est présentement qu'un hameau, habité des Chrétiens, des Mahométans & des Hébreux. L'observateur n'y trouve aucun monument digne de sa curiosité.

Le torrent Cison, dont j'ai déjà parlé, coule auprès de Naim, & va se partager en deux rameaux dans la plaine d'Esdrelon, pour se jeter ensuite, d'un côté, dans le lac de Tibériade, & de l'autre, dans la mer méditerranée.

La vallée d'Esdrelon, qu'on nomme indifféremment Maggedon & Jezrael, a vingt milles en longueur, & douze dans son plus

large. Divers faits mémorables eurent lieu dans son enceinte. Sisara, général des troupes de Jabin, roi de Canan, y fut défait par l'armée de Barac. Jehu & Pharaon, roi d'Egypte, y remportèrent deux victoires célèbres sur Ocozias & Josias, rois d'Israël.

En retournant de Naïm à Nazareth, qui en est éloignée de huit milles, l'on n'aperçoit de remarquable, que la beauté & la fertilité des campagnes, dont la vue ne peut assez se repaître.

Parmi mes compagnons de voyage, se trouvoit le procureur de l'église grecque, établie à Acre, qu'on pria dans Nazareth, d'assister aux épousailles d'une jeune personne de sa nation. Chacun de nous se fit un plaisir d'accepter avec lui cette invitation. J'avois déjà vu célébrer en Chypre, plusieurs mariages, selon la coutume des Grecs; cependant je fus très-curieux d'être témoin de celui-ci, qui ne diffère pas des autres pour les formalités & cérémonies. Mes lecteurs me sauront quelque gré de leur en offrir le détail.

Les deux parties étant convenues de contracter mariage, ce qui le plus souvent a lieu sans que l'une & l'autre se soient jamais vues, on règle à l'amiable, entre familles, tous les divers articles d'intérêt &

de fortune. La veille du jour fixé pour les épousailles, les parentes & amies de la future se réunissent & vont ensemble la conduire au bain. Pendant qu'elle se lave, on chante en chœur, autour de sa baignoire, des chansons agréables, sur la félicité & les douces jouissances de l'union conjugale.

Arrive ce jour heureux; toutes les connaissances des deux époux viennent en pompe à la maison de la jeune fille, sur l'heure du midi, moment où l'on doit se rendre à l'église.

Cependant la future ornée de ses plus beaux atours, reste assise au milieu d'une grande salle, où chacune des femmes invitées vient lui faire son compliment d'usage qu'elle reçoit avec modestie, en bégayant quelques paroles; je desirois lui offrir aussi le mien avec tous les vœux que lui méritoient ses graces naïves & son air d'innocence; mais les hommes n'ont pas cet avantage en Syrie, comme en Chypre.

L'instant de la célébration venu, on conduit cette épouse dans une autre place où est élevé un autel.

Il faut dire ici, que les Grecs nomment pour les mariages un parrain & une marraine, dont la fonction est de diriger les

conjoint dans les cérémonies , comme de les instruire de leurs devoirs réciproques.

Pendant que le prêtre prépare les choses nécessaires à la bénédiction , les parrain & marraine font les couronnes qui doivent ceindre les deux époux. On les compose de rameaux d'olivier qu'on entrelace de faveurs rouges. Cependant les voix des femmes s'élèvent à la fois , pour célébrer l'approche du bonheur mutuel.

On fait avancer les époux devant le prêtre & ses acolytes décorés tous de riches ornemens. La conjointe donne la droite à l'homme , mais , d'après la coutume de l'Orient ; le côté gauche étant le plus honorable , l'épouse , ainsi placée , reçoit la droite de son mari.

Le diacre prononce des prières , répétées tour-à-tour par le papas ou prêtre , que les auditeurs interrompent sans cesse par des *Kyrie-Eleison* & des *Amen* , en encensant tantôt l'époux & tantôt l'épouse.

Dans cet intervalle , on bénit les guirlandes que le parrain tient suspendues sur la tête de la conjointe , & la marraine sur celle du mari. L'anneau nuptial également béni , le papas le met d'abord au petit doigt de la main droite de l'homme , & ensuite à celui de la femme ; formalité qu'il réitère jusqu'à trois fois ,

Cette fonction achevée, les époux font le tour de l'autel, suivis de leurs peres, tandis que les prêtres entonnent des cantiques, & que les deux familles jettent en l'air du bled à pleines mains. Cela indique la prospérité & l'abondance qu'on desire aux conjoints & à leurs descendans.

Le papas vient ensuite présenter aux époux du pain trempé dans du vin. Ils le mangent ensemble, & vuident la coupe qu'ils jettent à terre pour la briser. C'est la dernière cérémonie qu'on pratique à l'église.

De retour du temple, la mariée danse une fois avec son conjoint, mais pour ne plus recommencer du jour: le ballet se continue entre les conviés, auxquels on sert des rafraichissemens en café, vins de Chypre, liqueurs & pâtisseries de diverses sortes. Vient l'heure de laisser les époux ensemble; aussitôt tout le monde se retire & se garde bien d'interrompre le tête-à-tête si bien employé.

C'est un usage général, dans toutes les contrées du levant, d'exposer le lendemain de l'union, les marques & preuves de l'hymen accompli, que les parens avec les intimes amis ne manquent pas de considérer. Cette nation, simple & crédule, se persua-

de bonnement qu'on peut connoître la virginité d'une femme!

J'ajouterai ici que les Kosmicos-Jereus ou prêtres, peuvent se marier quand ils ont reçu l'ordre du diaconat, auquel on est admis chez eux à trente ans environ. Leurs épouses prennent le nom de papadies, ce qui veut dire prêtresses ou femmes de prêtre; mais si celles-ci meurent, ils n'ont pas droit de contracter un second mariage.

CHAPITRE

Départ de Nazareth pour Saffure, Scifamer, & Retour à Acre.

EN partant de Nazareth, vers le nord, & détournant, après quelques pas, du côté du couchant, l'on arrive à une plaine, dans laquelle s'élève une petite montagne.

L'on y trouve un village appelé Saffure, qui jadis étoit la cité de Sepphoris, la première de toutes les villes de Galilée, dans la tribu de Zabulon. On la nomma en divers tems, Saffure, Seffore & Diocésacré.

Ce n'étoit qu'une citadelle au tems de Gabinus , général romain.

Antigone , fils d'Aristobule , s'en rendit maître , mais il en fut chassé par Hérode-le-Grand , fils d'Antipatre.

Quelques années après , un certain Judas vint s'y établir avec une troupe de brigands qu'il commandoit.

Elle rentra sous la puissance romaine , par les armes de Varon , qui la mit en cendres , & emmena tous ses habitans pour en faire autant d'esclaves.

Hérode-Antipa la reconstruisit en la fortifiant de retranchemens , qui la rendirent une des places importantes de la Galilée.

Cestius-Gallus , gouverneur de la Syrie , envoya Cefenius devant ses murailles pour châtier la rebellion des Hébreux. Effrayés de son approche , ceux-ci allerent à sa rencontre implorer sa clémence.

Cette ville ne fut pas moins intimidée par les victoires de Vespasien , & lui ouvrit ses portes , en le priant d'y laisser une garnison de six mille hommes d'infanterie , avec mille chevaux.

Voilà ce que j'ai pu recueillir sur cette ancienne cité , qui fut détruite & saccagée en 1339 , par la fureur de ses propres habitans armés les uns contre les autres.

Les ruines que renferme encore Saffure ,

démontrent l'existence d'une grande ville. Je conjecturerois par quelques restes de ses murailles , qu'elle a pu appartenir aux Chrétiens latins , quand ils regnoient dans ces contrées. Du moins , l'on n'y trouve aucun monument de plus haute antiquité.

Dans la partie orientale de cette enceinte , l'on observe les débris d'une église , qui a dû être vaste & magnifique ; les Mahométans en firent une mosquée , tant qu'elle fut habitable , mais depuis , ils l'abandonnerent aux Chrétiens , qui la consacrerent à sainte Anne.

L'on remarque dans les alentours , des chapiteaux de marbre , des morceaux de colonnes cannelées , de l'ordre corinthien , restes de quelques anciens palais.

Saffure , comme je l'ai dit , n'est plus qu'un village du domaine de Daher , habité par les Arabes & par un petit nombre de Chrétiens.

Au sortir de ce lieu , je m'écartai de la route ordinaire qui conduit à Saint-Jean-d'Acre. Curieux d'examiner les campagnes , je pris plaisir d'aller à travers les champs , où je vis une abondance de bled , d'orge & de coton bien soignés par les cultivateurs.

Après avoir parcouru quelques plaines ,
&

& monté diverses collines couvertes d'oliviers, l'on parvient au village de Sciefamer, lequel est situé sur une petite montagne, au couchant de la ville d'Acre, d'où je jugeai qu'il n'y avoit guere que douze milles d'éloignement.

Plusieurs édifices détruits me firent croire que ce village avoit été anciennement un endroit considérable.

Il est très-peuplé, & ses habitans sont la plupart Grecs catholiques. Daher d'Omar en afferme les revenus ou impôts à l'une des principales familles chrétiennes, à laquelle il donne le titre de Sciehk.

On regarde le coton de Sciefamer, comme le meilleur de la province, & il se débite chez les négocians de la ville d'Acre.

A la descente de cette colline, l'on tombe dans une belle plaine, qui s'avance jusqu'à la mer. J'examinai, chemin faisant, le marais de Cendevie, d'où le fleuve Belus tire sa source, & enfin, je retournai à Saint-Jean-d'Acre.

Dans ce moment où je rédige mes voyages, je me reporte encore, en imagination, sur la Galilée, province délicieuse par sa belle situation, par la fertilité de son sol, par les sources & les fleuves qu'il arrosent, par les avenues d'arbres sauva-

ges dont elle est ombragée. On croiroit, en appercevant la verdure de ses prairies & de ses bosquets, toujours fraîche, toujours animée, au milieu de l'hiver même, on croiroit, dis-je, que cette contrée ravissante jouit d'un printems perpétuel.

Elle seroit plus propre qu'une autre partie du monde à devenir le séjour des sciences, des arts & des muses. L'antiquaire & le poète s'y plairoient de préférence, parce que l'un y trouveroit des monceaux de ruines à étudier, & l'autre des fleurs à cueillir dans toutes les saisons.

C H A P I T R E X I.

Voyage de Tyr.

AVANT de retourner en Toscane, je voulus visiter les lieux saints de Jérusalem, & observer sur ma route quelques autres villes de la Syrie & de la Palestine.

Je m'embarquai sur un senaut qui faisoit voile pour Tyr, où nous arrivâmes après trois jours de navigation.

Avant de parler de cette ville, je crois à propos de prévenir mes lecteurs, que

toutes les cités commerçantes des côtes du levant, & particulièrement celles de la Syrie, se nomment Echelles; ce qui veut dire lieux de commode descente pour les marchandises. Ce nom d'Echelles est venu à ces contrées des échelles elles-mêmes, faites en forme de petit pont, dont on fait usage pour faciliter l'approche de la terre.

Tyr, ville de l'Asie sur la côte de Syrie, est située sous les degrés cinquante-quatre, & trente de longitude, & trente-deux de latitude. Elle étoit comprise dans le district de la tribu d'Aser, quoique les Israélites n'en ayent jamais été pleinement les maîtres. Selon Ezechiel, elle étoit dans ce même tems, une des plus célèbres cités de la Phœnicie, comme on le trouve établi dans la Description qu'il a donnée de son illustration & de sa richesse.

Il y eut deux villes de Tyr; la plus ancienne est appelée *Palætyrus*, & l'autre simplement cité de Tyr: celle-là étoit située en terre ferme, & celle-ci dans une île.

La ville de Tyr, dont parle Josué, doit s'entendre de l'ancienne, puisque Joseph l'historien nous dit dans ses Antiquités Ju-
daiques, que la cité de Tyr fut construite 240 ans avant le temple de Salomon, conséquemment 200 depuis Josué. Mais je croi-

rois que l'Auteur de la guerre des Juifs a voulu parler d'un rétablissement ou de quelqu'augmentation faite à la première Tyr, la nouvelle n'étant pas encore bâtie au tems de Salomon.

Cette cité, selon Isaïe, dut sa construction aux Sydoniens, c'est pourquoi il l'appelle fille de Sidon.

Justin qui la croit postérieure à Sydon, dit cependant qu'elle fut fondée par les Sydoniens.

Nabuchodonosor s'en empara & la détruisit. Divers sentimens s'élèvent alors, & l'on ne fait trop, si la cité, abattue par ce prince, fut Palæ-Tyrus ou la Nouvelle-Tyr. Les prophètes en avoient également prédit la ruine & la reconstruction. Mais comme Ezechiel avoit expressément annoncé que l'ancienne ville ne se releveroit pas de ses ruines, les écrivains les plus judicieux s'accordent à dire que la désolation totale de la cité de Tyr regardoit la première, & que son rétablissement devoit s'entendre de la nouvelle. Quoi qu'il en soit, cette seconde Tyr continua d'être fameuse & renommée par sa navigation & son commerce.

La Syrie & la Phénicie étoient depuis quelque tems au pouvoir d'Alexandre-le-Grand, lorsqu'il se prépara à la conquête

de cette place. Elevée dans une île, elle étoit séparée de la terre-ferme de quatre stades ou d'un demi-mille. Le conquérant de l'Asie fit plusieurs tentatives infructueuses pour s'en emparer. Il lui vint dans l'esprit un projet digne de son ame audacieuse, ce qui fut de combler le détroit, & de l'unir au continent. Ses troupes se mirent en œuvre de remplir cet espace de mer, de pierres, d'arbres & de terre. Ils parvinrent, en effet, à dompter les flots, qui firent place, en se retirant, à un lieu ferme, solide & capable d'appuyer des machines de guerre. Malgré le succès de cette entreprise hardie, Alexandre faillit échouer sous les murailles de Tyr, vigoureusement défendue par ses habitans. Il se retiroit même, quand Pithagore, roi de Chypre, vint lui rendre l'espérance avec une escadre nombreuse de vaisseaux. Battue sur les deux flancs, la ville fut prise le septieme mois de son siège.

Du domaine des rois de Syrie, cette cité passa sous l'empire des Romains. Adrien la répara, & en fit la métropole de la province, dont elle fut encore la place la plus commerçante.

L'empereur Sévère la rendit colonie romaine, & lui accorda les loix de Rome, en récompense de sa fidélité pour la répu-

blique. Il ne donna pas moins de soins à la maintenir dans son état d'opulence.

De la domination de Rome, elle tomba dans les mains des Arabes qui la retinrent assez longtems.

En 1112, elle fut assiégée par Baudouin premier, second roi de Jérusalem, qu'elle força de se retirer de ses murs.

Baudouin II s'en empara, en 1124, après un siège de cinq mois.

Saladin vint l'attaquer en 1188, & échoua dans cette entreprise.

En 1289, elle succomba sous les efforts meurtriers du Soudan d'Égypte, qui la tint en haleine pendant trois mois d'assaut consécutif. Ce barbare conquérant, habitué à se jouer des pactes les plus solennels, respecta cette fois les conditions du traité. Il permit, en conséquence, que les Chrétiens se retirassent à Ptolémaïde; & le reste des citoyens ne voulut pas, à leur exemple, habiter les ruines d'une cité qu'ils avoient vue florissante. C'est ainsi que cette Tyr fameuse se vit abandonnée pour ne plus sortir de cet état de malheur.

Nous lisons dans les poètes, que Cadmus fut fils d'Agénor, roi de Tyr. Elise ou Didon, nous dit l'auteur de l'Ænéide, descendoit de Belus, autre roi de cette cité, d'où elle prit la fuite pour s'arracher à la tyrannie du barbare Pygmalion, qui avoit

trempé ses mains dans le sang de Sichée, son époux.

Mais il faut écarter l'opinion des Muses, qui presque toujours est fabuleuse. L'Histoire Sainte compte, au nombre des hommes illustres de Tyr, le roi Hiram, ami de David & de Salomon, qui accorda des cédres du Liban à Jérusalem pour la construction de son temple.

Le jeune enfant Abdémon, dont l'esprit prématuré donnoit la solution de tous les problèmes de Salomon, cet enfant admirable naquit à Tyr.

Appollonius, historien Grec, qui vivoit sous la CLXXX^e olympiade, étoit citoyen de cette ville.

Elle fut le berceau du célèbre jurisconsulte Ulpien, digne par ses talens d'être le tuteur & le secrétaire d'Alexandre-Sévère. Heureux si l'ambition ne l'eut porté au premier grade des troupes prétoriennes qui l'égorgerent !

Guillaume de Tyr, ainsi nommé parce qu'il en fut l'archevêque, y avoit pris naissance. Quelques écrivains ont prétendu qu'il étoit Allemand, d'autres ont dit qu'il étoit François, mais tous se sont trompés. Il est vrai que Guillaume de Tyr vint étudier en Occident dans sa jeunesse, mais certainement il étoit Tyrien. En 1179, il assista au concile de Latran dont il

rédigea les actes. Nous avons de lui une Histoire de la guerre sainte, très-estimée pour son exactitude.

Lorsque la persécution des empereurs recherchoit les Chrétiens, la ville de Tyr en souffrit plus que toute autre. On peut à peine compter le nombre des victimes que le fanatisme y fit tomber sous ses coups.

Que pourrois-je dire des Tyriens qui ne soit déjà connu ? Plusieurs écrivains nous ont donné des détails satisfaisans sur les arts & les sciences dont ce peuple fut l'inventeur, sur le degré d'importance auquel la navigation s'éleva par son industrie, sur l'étendue de son commerce qui se porta dans des contrées de la terre à peine fréquentées jusqu'alors.

Pour donner une idée de la gloire de Tyr, il suffit de rappeler qu'elle comptoit au nombre de ses colonies, Thebes, Cadix & Carthage, cité rivale & ennemie des armes de Rome.

Les Tyriens servirent sous Salomon, dans la flotte navale qu'il fit construire près d'Ailath, sous le rivage de la mer rouge, & qu'il envoya à Osir.

Hercule étoit la principale divinité de Tyr, qui lui avoit élevé un temple. La piété publique s'étoit plue à l'enrichir de
dons

dons rares & précieux, dont l'avarice de César se fit une proie. Un ennemi de la patrie n'a plus de respect pour les dieux. César voulut punir, par un sacrilège, l'hospitalité généreuse que les Tyriens avoient exercée envers la malheureuse épouse de Pompée. Tel est l'homme dont l'histoire a fait un héros !

Cette ville avoit aussi élevé des autels à Jupiter Olympien, que Constantin, appelé le Grand, fit abattre avec tous les autres monumens du paganisme.

Le célèbre Origene, né dans Alexandrie, en 185, mourut à Tyr, en 256. On y voyoit encore son mausolée dans le douzième siècle.

Il s'y tint deux conciles fameux : le premier en 335, où saint Athanase fut dépouillé de son évêché, & banni d'Alexandrie ; l'autre en 448, dont le résultat fut d'absoudre l'évêque Ibas, qu'on avoit accusé de soutenir les erreurs de Nestorius.

En 518, quelques prélats s'y rassemblèrent en synode, & s'accorderent à y revêtir de leur sanction les actes légitimes du concile de Constantinople.

Tyr fut le siège d'un archevêque, soumis au patriarche d'Antioche, & comptoit quatorze suffragans sous sa dépendance. Innocent II ordonna ensuite que cette

église rendit obéissance au patriarche de Jérusalem, mais en lui réservant dans ce nouveau ressort les droits qu'elle avoit sous le premier.

Cette ville s'appelle aujourd'hui Sour, nom déjà ancien, qui dérive de l'Hébreu, Zor, Sor ou Tfor, dont les Grecs tirèrent le mot de Tyr, & les Romains celui de Sarra.

Notre vaisseau jeta l'ancre dans un havre exposé au nord de la ville, dont il est distant d'environ un demi-mille. Divers écueils le défendent au couchant, & l'unifient en quelque sorte à la cité. Il est gardé par la terre-ferme dans la partie du levant; & l'on peut dire qu'il est aussi sûr que commode pour toutes espèces de navires.

Avant le débarquement, j'observai la forme de la péninsule, qui me parut assez ressemblante à une hache, dont le col est l'isthme, par lequel elle est attachée à la terre-ferme. L'ancienne ville occupoit presque toute l'étendue du terrain, tandis que Sour est maintenant resserrée dans un très-petit espace.

Nous eûmes beaucoup de peine à débarquer; il nous fallut employer l'esquif, pour entrer dans le port intérieur, que

j'appellerois plutôt une darfine de forme circulaire.

Cette entrée étoit plus facile , quand les murailles de la ville subsistoient , & même on trouvoit une bouche commode entre l'orient & le couchant , qui n'étoit défendue que par une grosse chaîne. Mais aujourd'hui que toute l'enceinte est tombée en ruines , l'on ne peut descendre dans la cité qu'avec le plus petit esquif d'un bâtiment. Des monceaux de pierres ont comblé le fond de l'eau , dont ils ont , par conséquent , diminué le volume.

Je ne fus pas peu surpris d'appercevoir au milieu de ces débris , un amas de colonnes de granit oriental , de couleur rouge & grise , avec une quantité prodigieuse de divers marbres. Je me figurai que c'étoit les restes des anciens murs , & mon admiration s'accrut encore pour cette fameuse Tyr , qui devoit , selon moi , avoir renfermé des monumens superbes , puisque son enceinte me paroissoit avoir été construite en matériaux si précieux. Mais l'on me dit qu'ils venoient de plus loin , & que les Arabes les avoient transportés dans cette darfine , pour la rendre inabordable aux galeres & autres bâtimens.

Tyr étoit la plus forte place de la Syrie , même dans les derniers tems que les

Chrétiens en furent les maîtres. Elle n'avoit qu'une seule porte du côté de la terre. Deux murailles très-solides la défendoient vers la partie de la mer ; & trois autres beaucoup plus épaisses l'environnoient vis-à-vis du continent , avec des fossés larges & profonds ; enfin , elle étoit flanquée de tours fortes & de bastions redoutables sur tous les côtés.

Combien le sort de cette place fameuse est différent aujourd'hui de ce qu'il étoit alors ! La fureur de la guerre & les outrages du tems ont tellement renversé toutes les marques de son ancienne gloire , que l'observateur peut à peine distinguer la circonférence du terrain qu'elle occupoit. Tout est détruit , tout est perdu jusqu'aux fondemens des édifices ; ou du moins , le peu qui en est resté , a servi à construire quelques maisons & retranchemens , dont les Turcs ont fortifié ce lieu. Ils y tiennent une garnison de soldats barbaresques aux ordres du chef résident.

On entre à Sour par deux portes , assez mal bâties & surtout très-étroites. L'une , à côté de la forteresse , fait face au septentrion , & l'autre regarde l'orient ; cette dernière a été construite par le chef Hanzer.

Dans la partie du levant de la cité , on trouve encore quelque débris de l'ancienne

cathédrale, qui, selon Eusebe, surpassoit en beauté & en magnificence tous les temples de la Phœnicie.

Le corps de l'église étoit d'un dessin gothique, ainsi que les deux tours élevées sur ses aîles. Il existe encore des parties de chaque escalier, qui avoient la forme de limaçon.

L'intérieur se divisoit en trois nefs, que séparoient divers rangs de pilastres. Je jugeai, par plusieurs de leurs chapiteaux, qu'ils étoient de l'ordre corinthien, & par conséquent assez opposés à la forme extérieure du temple.

Dans la proximité, je vis au milieu d'un amas de marbres, d'autres colonnes qui avoient appartenu à cet édifice religieux. Elles me parurent d'un superbe granit oriental. Je trouvai, en les mesurant, qu'elles portoient dix-huit coudées en hauteur. Mon admiration s'arrêta particulièrement sur trois d'entr'elles, groupées sur le même monceau de granit, ou pour mieux dire d'une seule pièce. Le travail, qui en est noble & adroit, les rendoit digne d'un meilleur sort. Je supposai par l'élévation inégale du terrain, qu'il y en avoit beaucoup d'autres enfouies ou brisées à la même place.

Cette église fut célèbre par le tombeau

de l'empereur Frédéric premier, Barbourouffe, mort en 1190.

Alméric VI, roi de Jérusalem, y épousa la princesse Marie, petite-fille d'Emanuel, empereur de Constantinople, comme nous le rapporte Guillaume de Tyr.

Les Grecs catholiques & schismatiques y possèdent des temples.

Les Mahométans sont les seuls qui n'en aient pas, mais le nouveau chef pensoit alors à construire une mosquée, qui, probablement, existe aujourd'hui.

On trouve dans Sour un bazaar ou marché, fourni passablement de comestibles & d'étoffes nécessaires, avec un bain public & un café peu remarquable.

La douane est placée dans l'endroit de la ville le plus voisin du port. Un Aga ou seigneur Grec la régit, & y fait percevoir les droits taxés pour l'importation & l'exportation de diverses sortes de marchandises.

Je remarquerai ici que les négocians ne payent rien au Sciehk Hanfer, pour tous les chargemens qui, faits au port de Sour, ne doivent pas entrer ou passer par la ville.

Les vaisseaux d'Europe, destinés pour Scide, sont dans l'usage de venir prendre terre à Sour, & d'y débarquer leurs car-

gaisons , qu'ils transportent ensuite le long des côtes avec de petits batelets.

Il paroîtroit juste que les droits de péage appartenissent au chef de ce même port , mais le bacha de Seide prétend qu'ils lui sont dûs , & se les fait envoyer exactement. Il est probable qu'un jour ou l'autre le Sciehk Hanfer se lassera de cette condescendance envers le bacha , lorsque la force des armes lui permettra de demander à la Porte , liberté & indépendance dans l'étendue de son gouvernement.

Il y a environ cinq ans qu'il s'est approprié le domaine de cette ville , pour la possession de laquelle il est convenu de payer au grand-seigneur un tribut plus ou moins considérable , à sa discrétion. Moyennant cet accord , il jouit du surplus des impôts qui se prélevent sur la cité & les campagnes. Ce Sciehk ou chef est né Arabe , dans le pays des Métuales.

Il eut à combattre de terribles difficultés avant de se voir maître de ce pays. Ses compatriotes eux-mêmes le harcelèrent longtems , & quelquefois le repoussèrent avec avantage. Mais une victoire décisive qu'il remporta sur eux , en 1766 , remit la ville entre ses mains. Il y entra en conquérant qui ne sait écouter ni la clémence , ni la politique. Sa fureur saccagea

tous les édifices ; en dépouillant les vaincus de tout ce qu'ils possédoient.

Ouverte de toutes parts , Sour pouvoit être aisément reprise en cas d'assaut. Hanzer fit élever à la hâte quelques murailles sur les anciens débris. On y travailloit encore à mon'arrivée dans cette ville.

Comme la partie du couchant est élevée sur une terre , en forme d'amphithéâtre , le nouveau chef crut devoir profiter de la situation de ce lieu. Réunissant tous les ouvriers des alentours , il y fit construire une espece de forteresse , qu'il doit habiter avec sa garnison : dans cette même enceinte , est une vieille tour , en assez mauvais état , mais capable d'être réparée & de faire défense.

J'allai faire visite à Hanzer dans cette nouvelle habitation. Il étoit assis au milieu des matériaux , avec cinq ou six personnes de sa suite , qui fumoient & prenoient le café , selon l'usage oriental.

Il voulut savoir de quel pays j'étois originaire , & quel motif m'avoit engagé à ce voyage ; m'offrant une place à ses côtés , il me présenta une pipe & une tasse pour que je lui fisse compagnie. On devine bien qu'il me demanda mon sentiment sur le dessin de la bâtisse. La maniere dont je lui en parlai , le flatta beaucoup ,

& je dus à cette condescendance , les honnêtetés qu'il me fit tout le tems de mon séjour dans cette ville.

Sour n'avoit pu se repeupler depuis sa destruction. Il étoit impossible que le commerce s'y rétablît , au milieu des troubles continuels qu'elle effuyoit de la part de ses voisins. Inquiétée tantôt par les Métuales , tantôt par le bacha de Seide , elle servoit de théâtre à l'animosité des différens partis.

Hanser s'occupa de fermer ses plaies. Il promit toutes sortes d'avantages aux familles étrangères qui viendroient s'y fixer. On devoit être exempt de tous impôts l'espace de cinq années. Il étoit libre à chacun de tirer des anciens débris toutes les pierres dont il auroit besoin pour se bâtir une maison : on accordoit gratuitement la propriété du terrain nécessaire aux nouvelles constructions.

Le Sciehk ne fut pas trompé dans ses espérances ; on s'empressa de venir habiter cette ville. Plusieurs rues s'y formèrent en peu de tems. Le commerce s'y rétablît , & la population se porta à trois mille personnes. Je suis bien éloigné de croire que Sour égale jamais la gloire de Tyr , mais il est probable qu'elle deviendra une des places importantes de cette province , pour-

vu toutefois que le chef s'y maintienne dans un état de force & de tranquillité.

Trois religions sont pratiquées dans cette ville; la Mahométane, qui est la dominante, la Grecque schismatique, qui est la plus nombreuse, & la Grecque catholique, concentrée dans quelques familles seulement.

Les campagnes de Sour ont été plusieurs années incultes, mais les soins du laboureur y ramènent aujourd'hui la richesse & la fertilité. Abondantes en grain, surtout en orge, elles nourrissent les Echelles circonvoisines de la Syrie, & fournissent encore aux besoins de l'Europe.

La plante du tabac paroît se plaire sur les côteaux des alentours, où elle est bien soignée. Le débit s'en fait à Damiette, qui est dans l'usage de tout acheter.

On faisoit alors beaucoup de plantations de mûriers, qui doivent actuellement produire; & j'imagine que ce pays fournit en abondance des soies, aussi belles que celles de Seïde pour l'éclat & la blancheur.

Le commerce des marchandises européennes est très-borné dans la ville de Sour; à peine sortie de ses ruines, elle n'a pu penser encore à l'ambition & au luxe, dont les cités maritimes de la Syrie ne sont que trop infectées.

On trouve dans les plaines voisines de Sour, beaucoup de pierres vitreuses, dont Guillaume de Tyr vante la qualité.

Les vaisseaux étrangers, dit-il, *en transportent dans les pays lointains pour en faire des vases, également admirables par leur blancheur & leur pureté.*

Ces pierres ressembtent au-dehors à la terre de la porcelaine, quand elle est cuite, & l'intérieur en est de couleur verdâtre très éclatante, mêlée de particules rouges assez ternes.

Le séjour que je fis à Tyr me laissa le tems de rechercher quelques-unes de ces pourpres renommées, dont les anciens estimoient tant la couleur; mais tous mes soins furent infructueux, de sorte que je ne parvins pas même à découvrir une seule de leurs coquilles. Mon guide, qui étoit naturel, me fit observer sur le rivage une espèce de limaçons, en m'ajoutant que ces petits animaux jettoient au-dehors une liqueur de *carmesi*, (nom que les Arabes donnent à la pourpre) mais qu'il falloit une attention particulière pour la recueillir aussitôt. En effet, je pris dans les mains plusieurs de ces limaçons, qui me les teignirent de la plus belle couleur de pourpre, & j'observai en les rejetant qu'ils en

répandoient dans l'eau une assez grande quantité.

Comme je ne me rappelle pas qu'aucun naturaliste ait fait mention de cette espèce, qui m'a semblé particulière, j'en tracerai la figure sous ses différens aspects.

Ces limaçons sont connus sur toutes les côtes voisines; & d'après ce qu'on m'en a dit sur les lieux, ils ne se montrent que depuis le printems jusqu'en automne. Les Arabes ne savent pas tirer avantage de ces petits animaux ni de leur couleur.

C H A P I T R E X I I .

Environs de Tyr : Puits de Ras-Elein.

Au sortir de Sour, du côté de l'orient, s'élève une tour ancienne, qui étoit autrefois renfermée dans l'enceinte des murs. On y trouve divers puits, d'excellente eau qui fournit au besoin des habitans de la ville, & même à l'approvisionnement des vaisseaux étrangers, qui la préfèrent à toutes les sources des Echelles de la Syrie.

Ces puits furent creusés pendant le siège que la ville de Tyr eut à soutenir, l'espace de cinq années, contre les Assyriens.

Ceux-ci ayant coupé tous les aqueducs qui communiquoient à l'intérieur, la nécessité fit naître aux malheureux citoyens l'idée de suppléer ainsi à la disette prochaine dont ils étoient menacés.

Ces puits ont quinze coudées de profondeur, & ne sont pas abondans en eau; d'après la petite quantité qu'on en tire avec les seaux, j'ai conjecturé qu'il n'y en avoit pas plus de deux palmes en hauteur : cependant ils ne sont jamais à sec, parce que cette eau provient d'une source.

On me raconta de ces puits une particularité remarquable. Dans les premiers jours d'octobre de chaque année, l'eau fermente, souleve le sable & devient bourbeuse; au point qu'il n'est plus possible d'en faire aucun usage. On y remédie en y jettant cinq ou six cruches d'eau de mer, qui clarifient la source en moins de deux heures, & lui font recouvrer sa première qualité.

D'où vient l'effervescence périodique de cette eau? Pourquoi l'eau de la mer clarifie-t-elle l'eau douce? Comment est-il venu à l'idée de faire cette expérience? On ne fut m'en donner aucune raison : les habitants de Sour répondent seulement qu'ils ont vu pratiquer cette opération par leurs ancêtres, & qu'ils la font à leur exemple;

c'est , ajoutent-ils , le mariage de l'eau de mer avec celle de la terre.

Leur superstition a érigé en fête publique le jour destiné à cette opération. Réunis sur la grande place , ils se rendent aux puits avec le même ordre que nous observons dans nos processions les plus solennelles. C'est un honneur de porter les cruches , dont les vieillards eux-mêmes sont jaloux ; pendant qu'on les verse , tous s'enchaînent par la main , forment un long cercle , & dansent au son des instrumens ; après quoi , l'on retourne à la ville avec toute l'alégresse qu'inspire un triomphe.

Je ne me suis pas trouvé à Sour dans le tems de cette solennité , mais je tiens ces détails de plusieurs Européens qui méritoient la plus grande confiance.

Pour aller de la péninsule de Tyr au continent , l'on traverse l'isthme , de sept cents pas de longueur , formé comme je l'ai dit plus haut , par l'armée d'Alexandre. Ce trajet est difficile , étant rempli de sable , que le souffle des vents y porte sans cesse , des deux côtés de la mer.

On entre dans une belle plaine , dont l'exposition est au midi , & après l'avoir parcourue dans son entier , l'on arrive aux puits de Ras-Eleim (mot arabe qui signifie source d'eau).

Plusieurs écrivains attribuent la construction de ces puits au roi Salomon, & les appellent de son nom : c'est un sentiment, selon moi, dénué de vraisemblance. Puisque ce prince ne fut jamais maître de Tyr, comment supposer qu'il ait voulu ou qu'il ait pu faire élever aucun monument sur une terre étrangère. Il faut donc appliquer à d'autres puits qu'à ceux de Ras-Elein, ces paroles du cantique : *Puteus aquarum viventium quæ fluunt impetu de Libano.*

Le plus considérable de ces puits, qui sont au nombre de trois, a trente-quatre coudées de diamètre, quinze en élévation au midi, & un peu moins dans ses autres parties. Sa forme est octogone ; mais vu d'un côté, on le confond avec une tour carrée qui l'avoisine.

La structure en est admirable. Formé de petits cailloux étroitement unis par un mastic impénétrable à l'eau, on le prendroit pour un rocher naturel. Quoiqu'il subsiste depuis une longue suite de siècles, il n'a pas encore souffert la plus légère altération.

On peut monter à cheval jusqu'à sa cime, par une chaussée élevée en pente, construite de belles pierres, mais fort mal entretenue aujourd'hui.

Les eaux de ces puits sont abondantes,

& on croit communément qu'elles découlent des cavités des montagnes de l'Anti-Liban, dont les plus proches sont distantes de ce lieu d'environ cinq milles.

Les naturels disent qu'on ne sauroit trouver le fond de ce puits : n'ayant pu le sonder moi-même, je rapporterai ce qu'en a dit M. de la Roque.

„ M. de Nointel est le premier Européen
 „ qui ait fait faire cette épreuve par le
 „ moyen de la sonde, jettée en sa présence dans le principal réservoir. La
 „ sonde trouva le fond environ à trente-
 „ cinq pieds de la superficie de l'eau. M.
 „ Galland, qui étoit présent à cette épreuve, m'en a plusieurs fois assuré, & j'ap-
 „ prends que depuis, d'autres voyageurs
 „ ont fait la même chose avec le même
 „ succès „.

Il est vraisemblable que les eaux de ce puits se jettoient dans les deux autres par un aqueduc de quinze coudées. Ceux-ci sont de forme carrée, & construits de mêmes matériaux que le premier. L'un a dix coudées de large, & l'autre environ trente. Leurs eaux sont visiblement plus basses, ce qui prouve assez que ces deux réservoirs avoient besoin du versement du puits principal, pour pouvoir entrer dans le grand aqueduc,

aqueduc , par lequel ils arrivoient jusques dans la ville de Tyr.

Les canaux souterrains qui conduisoient les eaux de ces réservoirs , avoient leur cours du couchant au midi. On en voit encore plusieurs qui s'étendent dans un espace de trois milles , pour prendre ensuite une autre direction de l'orient au couchant.

Arrivé à un chemin , qui fait face à la cité , d'où il est distant d'environ un mille , l'on gravit la montagne , & l'on trouve à la descente , une mosquée mahométane peu digne d'observation. Un peu plus loin , sont des monceaux de ruines , mais si mal-traitées , qu'on n'y peut rien distinguer de positif. Je crus cependant reconnoître des débris d'église , & une tour de construction moderne. Près de là est un village qui n'est pas important.

Je me souvins que Strabon avoit placé la ville de *Palæ-Tyrus* , à trente stades de la nouvelle Tyr , vers l'exposition du midi. Me trouvant à ce même point de l'horison , & à peu-près dans le même éloignement , il me parut probable. que ce lieu avoit été en effet l'enceinte de *Palæ-Tyrus*. Les habitans que je questionnai , me confirmèrent en quelque sorte dans mon opinion , mais ne purent me donner aucun éclaircissement sur le sort de cette ville.

J'étois allé aux puits de Ras-Elein avec deux François, dont l'un étoit médecin & l'autre simple voyageur.

Comme nous parcourions ces campagnes, une foule de leurs habitans venoit à notre rencontre, pour nous prier d'aller visiter leurs malades, dans l'espérance de recevoir de nous des avis & des médicamens. Il faut dire ici que dans tous les villages de la Syrie, on croit que les Européens ont la vertu de guérir. Dans la circonstance, on ne se trompoit pas entièrement, puisque sur trois personnes que nous étions, il y en avoit une qui professoit la médecine, mais qui ne vouloit pas se faire connoître, afin de prévenir les importunités de ces peuples. Cependant nous fûmes contraints, à la prière d'un prêtre Grec, qui nous accompagnoit, d'entrer dans la chaumière d'un pauvre chrétien, dangereusement attaqué. Notre médecin le saigna, & voulut rester quelque tems auprès de lui, pour voir si la maladie permettoit d'appliquer d'autres remèdes.

Ce malade étoit un des habitans le moins malheureux de la contrée. Un amas de branches d'arbres, sur lesquelles on avoit étendu une couverture de laine, lui servoit de lit. Dans un coin de la cabanne étoient deux bœufs couchés à terre; dans un au-

tre, on voyoit une femme qui faisoit assez remarquer sa douleur, en se couvrant la moitié du visage; un petit enfant restoit à côté de son pere, & lui présentoit de tems en tems quelques cuillerées d'eau où étoit délayé un peu de farine.

L'aspect de cette situation déplorable nous entretenoit dans des pensées assez tristes, qui bientôt se dissipèrent par une petite scene que je vais raconter.

La chaumiere étoit située sur le sommet de la colline, d'où nous regardions les campagnes environnantes. Nous apperçûmes à peu de distance, un groupe de femmes Arabes sur les bords d'un ruisseau; les unes y lavoient leurs vêtemens, les autres s'y baignoient, mais toutes étoient également nues. Ce spectacle produisit un effet si surbit dans le François simple voyageur, que nous eûmes lieu de connoître qu'il étoit d'un tempérament impétueux.

Il voulut aussitôt descendre la colline, pour aller observer de plus près, nous disoit-il, le costume de cette nation, & il m'engagea de l'accompagner. Connoissant mieux que lui l'esprit oriental, je lui fis appercevoir les dangers sensibles auxquels sa démarche devoit l'exposer, soit de la part des femmes elles-mêmes, soit des Arabes qu'il pourroit rencontrer. Ce fut en vain,

il étoit décidé à s'instruire des mœurs des peuples, au risque même de sa vie.

Il fit ce qu'il put pour déterminer le médecin, qui, comme moi, n'avoit pas son courage. Le besoin que le malade avoit de sa présence lui servit de prétexte. Ce fut alors que notre cher compagnon de voyage ne se contrint plus; il frappa du pied, accusa sa mauvaise fortune, de ce qu'il n'avoit pas du moins une lunette avec lui, & reprocha à la nature elle-même d'avoir placé tant de distance entre la colline & le ruisseau.

Emporté par sa vivacité, il ne nous épargna pas davantage : nous étions, selon lui, des esprits pusillanimes & des cœurs glacés. Enfin, il s'élança de la chaumière avec une telle promptitude, que déjà il étoit arrivé au bord du ruisseau, avant que nous nous fussions aperçus de son départ.

Je fus surpris de voir toutes les femmes sortir du bain, s'avancer quelques pas dans l'état où elles étoient, & l'inviter de venir prendre place parmi elles. Notre François redoubloit de saluts, en employant tous les signes expressifs qui pouvoient faire comprendre sa reconnoissance. Il fut reçu avec empressement, & presque aussitôt en-fermé dans le cercle : mais ces premières caresses, cachoient un piège perfide. Les

femmes sont partout un peu traîtresses. Toutes l'assaillirent à la fois : celles-ci lui arrachent les cheveux , tandis que celles-là l'accablent de violens coups de poing ; je crois qu'il eût été la victime de leur fureur , si son courage ne l'eût arraché de leurs mains ; il esquiva ensuite de son mieux , une grêle de pierres , qui toutes ne furent pas sans effet.

Cette scène tragi-comique excita nos ris & notre compassion.⁶ Il fallut que l'amour malade implorât la main du médecin pour panser ses plaies ; il nous promit d'être plus prudent à l'avenir , & nous le crûmes sans peine.

Le récit de cette petite aventure , n'est point ici hors de propos. Il peut servir à faire connoître le caractère des femmes du Levant , qu'il est dangereux d'approcher lorsqu'elles sont réunies. Au surplus , elles ressemblent à toutes les femmes de la terre , qui , pour l'honneur du sexe , exigent en public beaucoup de respect des hommes , mais qui ne sont pas toujours aussi sévères dans le tête-à-tête.

J'ajouterai que les femmes Arabes sont confister la pudeur à ne pas être reconnues , quand elles sont dans le bain ; sans changer de posture , à la vue des passagers , elles se couvrent seulement le visage d'une de leurs mains. C'est ce que j'ai eu occa-

CHAPITRE XIII.

Voyage de Sour à Tantur, & à Nahr-Eltemasieh.

L'ESPOIR de découvrir quelque vaisseau, qui fît voile pour Jaffa, me retint à Sour plus de tems que je n'avois dessein d'y passer. Mais ennuyé d'attendre inutilement, je me décidai à louer à mes frais un petit bateau. Plusieurs naturels s'offrirent de me rendre au port de Jaffa, pour une somme équivalente à dix écus de notre monnoie. Je fis accord avec l'un d'eux, en y mettant la condition de border les côtes, pour pouvoir mettre pied à terre dans tous les lieux un peu remarquables.

Au sortir du port, je fis diriger mon batelet vers le midi, & après trois heures de navigation, je me trouvai en face de Scanderon, distant de Sour, d'un peu plus de six milles. Je voulois y descendre pour y observer les ruines de la forteresse fameuse, qu'Alexandre y fit construire, & qui depuis fut réparée par Baudouin premier, roi de Jérusalem. Tous deux marchoient à la conquête de Tyr, & l'on fait
que

que les armes du prince chrétien n'eurent pas le succès de celles de l'autre.

Mon batelier me représenta que ce lieu étoit d'un accès difficile , & que d'ailleurs il étoit infesté de brigands , depuis que la discorde avoit armé l'un contre l'autre les peuples de la contrée. En effet , la côte me parut inabordable , & comme j'avois connoissance d'un assassinat commis récemment en la personne d'un négociant François , je crus qu'il étoit prudent de passer outre.

J'eusse probablement regretté d'y être descendu , d'après ce que m'en dit le batelier. Scanderon est en mauvais état aujourd'hui. Situé dans une gorge étroite , il ne renferme plus que deux ou trois masures , dont une sentinelle fait payer l'approche aux voyageurs. C'est ainsi que l'avarice orientale fait tirer avantage de tous les lieux que l'histoire & le génie ont pu rendre célèbres.

La ville que l'on appelle Scanderon se nomme plus ordinairement Scandrette que Scanderon , pour la distinguer d'une ville de ce dernier nom , située à l'extrémité de la mer Méditerranée. L'un & l'autre de ces mots sont arabes , & signifient Alexandrin.

Un peu plus loin est Anacur ou Naa-
dire , chose faite à coups de

ciseau ; cette dénomination est venue à ce village de la route qui l'avoisine , taillée dans la roche vive. Quelques écrivains ont prétendu que cette route avoit été faite par l'armée d'Alexandre ; mais généralement on la regarde comme une œuvre des Romains : quoi qu'il en soit , elle n'est remarquable que par la difficulté vaincue , étant très-étroite , inégale & même périlleuse.

Le jour tomboit quand je passai le cap Blanc , que les anciens géographes nommerent *Album promontorium* , à cause des pierres blanches qui bordent la côte dans un espace de plusieurs milles.

Malheur aux passagers qui veulent approcher de Zib pendant la nuit ! La garnison du château-fort , qui ne distingue plus la voix d'un allié de celle d'un ennemi , leur prépare un mauvais traitement. J'avois permis au batelier de prendre avec lui sept ou huit Arabes qui devoient débarquer à Zib. Nous nous avançons du rivage pour cet effet. On jette en mer un petit esquif capable de les conduire à terre. A peine y sont-ils descendus , que nous entendons une décharge de mousqueterie : nous crions de toutes nos forces que nous sommes amis de Zib. On nous répond par une seconde décharge , dont l'un des Arabes est blessé. Il nous faut remonter ce

bleffé & fes compagnons dans le batelet, ce qui laiffe le tems à la garnifon de recommencer fes hoftilités. Une grêle de balles vient cette fois cribler nos voiles & nos cordages, & nous nous croyons tous morts ; mais une providence nous couvre, fans doute, de fon bras, & perfonne n'eft atteint. Nous nous éloignons à force de rames, de manière que bientôt nous fommes à l'abri du danger. Enfin, au bout de deux milles, nous descendons les huit Arabes fur la côte.

Par prudence nous regagnâmes la pleine mer, où notre trajet devoit être paifible. Ces flots, qui jadis étoient couverts de toute efpece de navires, ne portoient peut-être à cette heure que mon feul batelet. J'apperçus le promontoire du Carmel, avec le premier rayon du foleil. Après en avoir paffé la pointe, l'on découvre le Château-Pélerin, qui n'en eft diftant que de fept milles. J'y allai faire mes obfervations.

Ce Château-Pélerin, appelé Attik par les Arabes, fut conftruit par l'un des fils de Raimond, comte de Touloufe. Les templiers qui depuis en devinrent poffeffeurs, y trouverent un tréfor confidérable, dont ils fe fervirent pour le fortiñer, de forte que cette place fut en état de faire réfiftance.

On a cru que ce château tiroit son nom des pèlerins qui y logeoient , en allant visiter les saints lieux de la Palestine & de la Galilée. Mais on écarte bientôt ce sentiment , quand on voit la situation de ce fort , qui n'étoit pas favorable à la communication des deux provinces. D'autres disent qu'il fut ainsi appelé pour avoir été entretenu & réparé aux frais des voyageurs européens. On le nommoit Pierre-Ancise au tems de Guillaume de Tyr.

Le terrain où ce château fut bâti , formoit autrefois une île , comme on peut le voir encore par les eaux abondantes dont il est presque entouré de toutes parts. Nous débarquâmes dans un hayre exposé au midi , où il ne peut entrer que de très-petits bâtimens , qui même n'y sont pas en sûreté , quand les autans s'y font sentir.

On voit dans ce lieu quelques débris d'édifices qui durent être considérables. Je crus y reconnoître une portion d'église , de forme octogone , très-élevée. Ce qui reste de la forteresse n'offre rien de bien important.

Plusieurs maisons seroient encore habitables si l'on vouloit les réparer ; mais elles sont toutes abandonnées aux injures de l'air , & toutes si désertes qu'on n'y apperçoit pas même aucun animal sauvage. Ce-

pendant l'on m'a dit que les Arabes y retiroient leurs troupeaux, quand ils les amenoient aux pâturages voisins. On trouve sous le château plusieurs voies souterraines qui aboutissent à la mer.

Ce lieu est compris dans le district du bacha de Damas, ainsi que les campagnes adjacentes, qui sont fertiles en orge & en bled.

Je remontai sur mon batelet, & en très-peu de tems nous arrivâmes à la pointe de Tantur, langue de terre, où jadis étoit élevée une des tours fortes, destinées, comme je l'ai dit ailleurs, à garder la côte.

En laissant derrière soi cette langue de terre, on voit en mer cinq petites îles ou plutôt cinq rochers, qui sont peu distans du rivage. Il faut passer au milieu pour aborder à Tantur.

Cet endroit, voisin de la mer, est possédé par les Arabes cultivateurs qui n'y sont pas en grand nombre. L'oppression & la rapacité du gouvernement turc, écartent de Tantur une foule d'hommes, que la richesse du sol y appelle. Les campagnes semblent produire d'elles-mêmes du grain, du coton, & des fruits de toutes espèces. Le bled y est surtout abondant, & d'une qualité préférable à celui des autres contrées de la Syrie & de la Palestine.

Les Européens qui veulent s'en fournir, sont dans l'usage d'en traiter avec les marchands naturels de la ville d'Acre; & de ce lieu, ils vont charger à Tantur, aux risques du vendeur, qui garantit les chargemens jusqu'à leur entrée dans le port.

Daher d'Omar, dont j'ai tant de fois parlé, avoit étendu ses conquêtes jusqu'à ce rivage; mais la résistance invincible du bacha de Damas le força toujours de rétrograder. Il essaya, au défaut des armes, d'attirer à lui par le commerce toute la fortune de ce territoire, & ce dernier moyen lui a pleinement réussi. Les naturels, qui savent apprécier les autres qualités du chef d'Acre, regrettent qu'il n'ait pu retenir la terre de Tantur. Quoique l'usurpation soit naturellement odieuse, on la pardonne, on se plaît même à la légitimer dans les princes, qui ramènent, sur un sol malheureux, la liberté, l'agriculture & la population.

Tantur occupoit jadis un rang distingué parmi les villes de la terre de Chanaan, sous les noms de Dør, Dora & Nephath; c'est-à-dire, maritime. Prise d'assaut par Josué, qui vainquit son roi, elle fut réunie à la tribu de Manassés.

Trifon, tyran de la Syrie, qui fit égorger le jeune Antiochus VI, pour usurper

ses Etats, vint dans les murs de cette ville chercher un refuge contre la vengeance. Mais bientôt investi par une armée de cent vingt mille hommes, il eut recours à la fuite & rassembla quelques troupes qui ne purent longtems le défendre. Si le ciel permet quelquefois les grands crimes, ce n'est que pour donner ensuite au monde des exemples imposans de sa justice. Trifon perdit avec la vie tout le fruit de son assassinat.

Cette ville fut le siège d'un évêque, suffragant de la métropole de Césarée en Palestine. Les écrivains qui nous en parlent, vantent beaucoup la majesté de ses temples & la splendeur de ses édifices. Mais Nephath a subi le sort de presque toutes les villes célèbres du Levant, dont on ne peut plus même distinguer la place.

Six milles au-delà de Tantur, est le Nahr-Eltemasieh, ou fleuve des crocodiles. Il est devenu fameux par une erreur de quelques historiens, qui jamais ne sont allés sur les lieux. Abusés par le nom, ils ont dit que le Nahr-Eltemasieh renfermoit un nombre prodigieux de crocodiles, d'une grosseur énorme, & tels qu'on n'en avoit pas de semblables en Egypte; ce qui n'est point du tout exact. Il y a bien quelques croco-

diles dans ce fleuve , mais tous y sont de la plus petite espece.

Il existoit jadis sur les bords du Nahr-Eltemasieh , une ville appelée Crocodilon , qui étoit détruite au tems de Plinè. On regrette que cet écrivain n'en ait donné aucun détail.

Au milieu des terres , s'élevent quelques cabanes qui composent un hameau , auquel les Arabes donnent le nom de Zerca. On m'avoit dit que cette côte méritoit à certains égards , les observations d'un voyageur ; mais comme elle est habitée par un peuple malfaisant & perfide , il n'y a personne aujourd'hui qui se hasarde d'y descendre.

Ce peuple est Arabe & originaire de la Samarie. Semblable aux Syrenes de la fable , il guette l'approche des vaisseaux , & invite les passagers de venir sur une côte amie chercher des vivres & des rafraichissemens que la loi du pays , crie-t-il , oblige de donner gratuitement. Il n'est pas de démonstrations séduisantes qu'il n'emploie pour vous décider. Si votre crédulité ou plutôt la franchise de votre cœur vous entraîne au rivage , on se saisit de votre personne , on vous dépouille , & vous êtes même exposé à perdre la vie. Les autres Arabes des côtes de la Syrie ne seroient pas

plus respectés que les étrangers, s'ils traversoient cette plage, sans une supériorité de forces visible. Pour engager ce peuple à développer toutes les ressources de sa perfidie, je feignis quelque incertitude : redoublant ses instances & ses sermens, il me suivit le long de la côte, pendant plus de deux milles, jusqu'à ce qu'emporté par l'indignation, je lui fis connoître que je m'étois joué de sa mauvaise foi. On pense bien qu'alors il changea de langage pour m'accabler de toutes les imprécations qu'il est possible d'imaginer. Mais la vitesse de mon batelet m'épargna bientôt le désagrément de les entendre, & au bout de quatre milles, je parvins à Césarée.



CHAPITRE XIV.

De la Ville de Césarée en Palestine.

CESARÉE de Palestine s'appella d'abord tour de Strabon, du nom d'un célèbre général de Darius. Hérode-le-Grand, ou autrement Hérode-l'Asclalonite, la nomma depuis Césarée, en honneur de César-Auguste, qui l'avoit confirmé dans la possession de ses états. Mais cette cité n'offroit

rien encore qui répondît à la grandeur de ce nouveau nom. Hérode invita tous les artistes fameux de l'univers, de se rendre à sa cour. Il leur communiqua son dessein, en conféra avec eux, & de ce conseil des talens, présidé par un grand roi, émanèrent des chef-d'œuvres en tous genres, qui bientôt fixèrent les regards de Rome. L'enceinte de Césarée s'agrandit, des rues alignées se formerent, des palais bâtis de marbre s'élevèrent sur les anciennes masures, on vit paroître des cirques, des théâtres & des amphithéâtres, qui, regardant la mer, étonnoient au loin la vue des navigateurs.

Hérode fut tirer avantage d'une colline qui divisoit la cité en deux parties égales. Il y fit construire un temple qu'il dédia à César, protecteur, en y plaçant sa statue modelée sur le Jupiter d'Olympie, & celle de Rome aussi grande que la Junon d'Argos. Les écrivains du tems nous laissent une description pompeuse de ce temple; mais il me suffit de dire, pour en donner une idée, que le granit & le porphyre en furent les matériaux ordinaires, & que l'intérieur réunissoit tout ce qu'on peut imaginer de rare & de précieux.

Il parut à Hérode que ce n'étoit point assez pour la gloire d'une ville de renfer-

mer des monumens de simple magnificence; ses vues se tournerent vers d'autres objets plus réels, & particulièrement vers le commerce qui ne pouvoit fleurir que par l'établissement d'un havre. Cette entreprise demandoit de longs travaux & des sommes immenses; mais tout étoit devenu facile à un prince actif, intelligent, & habitué à triompher des obstacles. Césarée eut un port qu'on n'hésita pas de comparer au fameux Pirée d'Athenes. Tant de merveilles furent l'ouvrage de dix ans, & la renommée, qui se plaît à divulguer les grands événemens, alla dire à toutes les nations du monde, qu'elles étoient invitées à venir être témoins de la dédicace prochaine de Césarée.

Attirés par l'appât de l'or, des musiciens, des lutteurs, des gladiateurs, s'acheminèrent vers Césarée, en se faisant suivre d'un grand nombre de bêtes féroces & de tout l'attirail de ces spectacles de sang, dont les peuples guerriers faisoient alors leurs délices. Les chemins furent bientôt couverts d'une foule innombrable d'étrangers de tous pays, de toutes religions, de maniere qu'on eût dit que les extrémités du monde, pressées par une force irrésistible, revenoient à leur centre commun. On vit arriver des ambassadeurs, & des rois mê-

mes qui voulurent y paroître en personne. Jalouse de contribuer en quelque sorte à la magnificence des fêtes , l'impératrice Julie y envoya différentes choses précieuses , dont la valeur fut portée à cinq cents talens.

Tout le monde fut accueilli , logé , traité selon son rang & celui de sa nation. Chaque personnage considérable eut un palais particulier , des officiers de la couronne pour le servir , & des gardes pour l'escorter.

Il est ordinaire que l'imagination enchérisse toujours sur tout ce qu'elle envisage , mais cette fois elle resta beaucoup au-dessous de la pompe & de l'éclat qu'on préparoit dans Césarée.

L'ouverture des jeux parut merveilleuse , la suite surprit davantage encore , & pendant neuf jours que se continuèrent les divertissemens , l'admiration alla toujours en croissant , au point qu'on n'avoit plus assez de sens pour suffire à tant de diversité. Les Romains eux-mêmes , qui pleuroient encore la perte de la liberté , semblerent un instant s'enorgueillir de leurs fers , en voyant élever au rang des dieux , celui qui venoit de les leur donner.

Cette dédicace eut lieu dans la CXCII^e Olympiade , & Hérode annonça qu'elle se

renouvelleroit tous les cinq ans avec le même appareil.

On fait combien Auguste aimoit l'adulation ; il fut enivré d'un hommage aussi solennel , & dans la vivacité du plaisir qu'il en ressentit , il ne put retenir ces mots : Hérode est un prince supérieur à sa couronne , qui mériteroit de commander à la Syrie & à l'Egypte entière ! Un empereur philosophe n'eût pas dit cela , ou plutôt il eut rejeté ces trophées de la flatterie qui déshonorent à la fois celui qui les offre & celui qui en est l'objet.

Cependant il faut dire que ces fêtes , ordinairement ruineuses pour les états , eurent ici une fin bien différente. Césarée , nouvellement agrandie , avoit besoin d'habitans. Son port , vaste & commode , manquoit de vaisseaux. Les ateliers du commerce attendoient des bras industrieux : en un mot , Césarée étoit une belle machine , à laquelle il falloit le mouvement qui fait agir. La solennité de sa dédicace produisit à cet égard les effets les plus salutaires. Une partie des étrangers , que le desir du merveilleux y avoit attirés , fut retenue par la générosité du prince. On se persuada sans peine qu'on seroit toujours heureux , parce qu'on l'avoit été quelques jours de suite , & les négocians , qui pu-

rent accorder l'intérêt avec le plaisir, vinrent de préférence établir leurs comptoirs dans cette cité.

Césarée effuya avec les tems différentes révolutions politiques. Gouvernée d'abord par des rois qu'elle avait vu naître, elle devint colonie romaine sous Vespasien, & changea son nom en celui de Flavia.

En 548 de l'ère chrétienne, elle eut à souffrir tous les excès du fanatisme, de la part des Juifs & des Samaritains, divisés en deux factions. Nombre de Chrétiens périrent sous leurs coups. Tous les temples furent brûlés, & le préfet Etienne lui-même se vit assaillir dans le prétoire où on l'égorgea, après qu'on eut pillé ce qui lui appartenait.

Les armes victorieuses d'Omar, l'un des successeurs de Mahomet, forcèrent, en 635, les habitans de Césarée de se rendre à la foi de l'Alcoran.

Elle fut reprise aux Sarazins par Baudouin premier, roi de Jérusalem, en 1101; les Genoïs lui furent d'un grand secours dans cette expédition, & en récompense, il leur fut accordé le tiers du butin. Il échut dans leur lot, un vase de couleur verte, qu'on crut être une émeraude, & qui fut porté à Gênes comme une rareté digne de cette ville. Il est déposé dans l'église métropoli-

taine de S. Laurent, & j'observerai que peu de voyageurs sont admis à le voir. Il faut un décret du sénat & un grand nom pour l'obtenir. Comme les gens de qualité sont rarement connoisseurs, je ne risquerai pas d'assurer sur leur parole, que le vase de Genes soit en effet une émeraude.

Baudouin se déshonora dans cette victoire, en permettant le sac de la ville. Un grand concours de peuple s'étoit retiré dans l'ancien temple de César, qui pour lors étoit devenu une mosquée. La rage des Chrétiens y poursuivit les infideles, massacra sans pitié les femmes, les enfans, les vieillards, & fit couler tant de sang que les degrés des autels en furent couverts. Ce sont là les effets ordinaires du fanatisme.

Les Chrétiens perdirent de nouveau cette ville en 1187, sous le regne du fameux Saladin. Un combat la leur rendit en 1191; un autre la leur enleva quelques années après. Ils la reprirent en 1251, sous Louis IX, qui répara ses fortifications, & finalement ils la cédèrent aux infideles en 1264, pour ne plus y rentrer.

Au milieu de ses désastres tant de fois renouvelés, cette capitale de la Palestine vit anéantir sa première splendeur & la magnificence de ses monumens. Il ne reste

du temple bâti par Hérode qu'un débris de murailles, & une partie de la forteresse qui l'avoisinoit : çà & là sont éparpillés plusieurs colonnes de porphyre ; & dans l'enceinte de la cité on voit encore quelques ruines d'édifices, construits en marbre blanc, mais que l'injure des années a totalement noircis.

Je n'ai pu reconnoître la place de l'ancien port que plusieurs historiens ont vanté comme une autre merveille du monde. Il est probable qu'il n'a pas subsisté longtemps, puisque Guillaume de Tyr n'en dit rien dans la description de cette ville.

Césarée fait partie du gouvernement de Damas, mais elle est tellement abandonnée que le bacha n'en tire aucun parti avantageux.

C'est dans cette cité fameuse qu'Hérode Agrippa laissa au monde un exemple terrible de la colère céleste. Enivré de ses succès & des basses adulations de sa cour, ce prince s'aveugloit jusqu'à se croire un dieu ; mais dans un instant, où, revêtu de ses habits royaux, il parloit avec mépris aux Sidoniens qui lui demandoient la paix, il tomba de son trône, & mourut rongé de vers.

Après la chute de Jérusalem, Titus vint passer l'hiver à Césarée avec les prisonniers
nombreux

nombreux qu'il traînoit à sa suite. Il y célébra avec la plus grande pompe la naissance de son frere Domitien, & telle étoit la barbarie de ces tems, que deux mille cinq cents hommes furent livrés, en signe de joie, aux flammes & aux bêtes féroces.

L'apôtre des Gentils y prêcha la foi catholique, & ne craignit pas de combattre l'orateur Tertullus en présence du président Félix. Il fut chargé de fers par l'ordre du proconsul Festus-Porcus, qui voulut le juger à son tribunal; mais Paul fit valoir son droit de citoyen Romain, qui l'autorisoit à recuser tout autre juge que César lui-même, & en effet, il obtint d'être conduit à Rome.

Comme Césarée étoit la résidence du gouverneur de la Judée, on y amenoit les Chrétiens persécutés pour y recevoir leur sentence de mort. Des milliers y souffrirent le martyre, sous les regnes de Galien, de Dioclétien & de Valens.

Le fameux Origene y séjourna quelque tems, & y perfectionna le célèbre cantique, dont il avoit conçu l'idée à Athenes.

On compte plusieurs hommes illustres parmi les archevêques de Césarée, tels que Théophile, Agricolaus, Talassius, Glicon, Elie, Eulogius, & particulièrement Eusebe, dont le nom n'est pas moins cher à la

littérature & aux sciences qu'il l'est à la religion.

Cette métropole avoit sous sa dépendance vingt sièges suffragans qui se sont évanouis avec elle.

C H A P I - T R E X V .

Route de Césarée à Arsur , & de là à Jaffa.

Au sortir de Césarée , en bordant la mer , on rencontre sur son chemin les ruines d'une tour antique , qui vraisemblablement étoit environnée de quelques habitations. J'ai ouï dire que cette tour servoit jadis à la défense de la côte.

A peu de distance est un endroit que les Arabes nomment Arsur , où se trouve une forteresse avec garnison , & une petite mosquée , desservie par quelques Derviches.

Il peut y avoir de là à Césarée environ vingt milles. C'est dans cette enceinte que Salomon jeta les fondemens de la cité d'Assor ou d'Arfid , qui dans les siècles suivans changea son nom en celui d'Appolonie.

On a prétendu qu'Arsur étoit la même que l'ancienne Antipatride , élevée par Hé-

rode-le-Grand, en mémoire de son père. Mais cette opinion n'est pas celle des meilleurs géographes, qui placent cette dernière ville beaucoup plus avant dans les terres, entre Lida & Césarée.

Arfur effuya toutes les horreurs de la guerre. Deux fois détruite, elle fut encore réparée par Aulus-Gabinius, gouverneur de la Syrie & de la Judée.

Godefroy de Bouillon en fit le siège après la prise de Jérusalem, mais ce fut sans succès. Une forte garnison, de bons retranchemens, l'impossibilité de couper les vivres, décidèrent le prince chrétien à remettre la conquête de cette place à des tems plus heureux. Ayant été prévenu par la mort, son desir fut rempli par Baudouin premier, son successeur.

En 1265, elle retomba dans les mains des Turcs qui la possèdent encore, & je crois pouvoir garantir qu'ils la retiendront longtems, parce qu'en bonne foi, Arfur ne peut exciter l'envie d'un conquérant. C'est un misérable hameau, décoré du nom de ville, où je ne conseille pas au voyageur affamé de mettre pied à terre.

On poursuit sa route l'espace d'environ cinq milles, & l'on arrive à Jassa. Un dîner m'y attendoit chez le vice-consul Impérial & Toscan. Je reçus de lui toutes les

instructions dont un étranger a grand besoin sur cette côte; il se chargea du soin de mon départ pour Jérusalem, en me recommandant de ne pas me découvrir aux naturels, qui presque tous sont voleurs de grand chemin.

Comme un voyageur n'écrit pas seulement pour les curieux de cabinet, mais encore pour être utile à ceux qui le suivront, il est à propos que je rapporte les précautions qu'il est d'usage de prendre pour éviter tout risque de vol.

L'hospice des religieux de Jaffa prend en dépôt votre argent, & vous donne une lettre de change de la même valeur sur le couvent de Jérusalem. Vous laissez croître votre barbe, & vous troquez votre habit pour un vêtement de naturel, afin de donner le change aux brigands. Un tel déguisement d'ailleurs devient nécessaire, parce qu'il est défendu d'entrer à Jérusalem en costume européen, à moins que par grace spéciale on n'en obtienne la permission du gouverneur.

Revêtu donc de mon nouvel habillement, on me conduisit sur ma route, sans m'avoir averti que je partirois ce jour-là; & voici pourquoi: comme il est arrivé à plus d'un voyageur d'avoir été reconnu sous son déguisement, les bons Peres de l'hof-

pice portent l'attention jusqu'à faire épier l'heure où le chemin est le moins fréquenté.

Je quitte Jaffa, sans en rien dire, parce qu'on m'y a retenu presque captif; mais devant être plus libre au retour, je promets au lecteur de le dédommager.

CHAPITRE XVI.

Route de Rama.

GRACES à mon nouveau costume, on m'a pris dans Jaffa pour un Arabe. Je suis sorti à pied, pour ne pas faire naître de soupçon; à quelques pas plus loin, m'a-t-on dit, je trouverai une monture commode. En attendant que je la joigne, je tiens à la main une paire d'étriers qui me seront nécessaires.

Jé gravis la colline qui s'offre devant moi, jugez de ma surprise; je tombe, à la descente, au milieu de cent ânes, qui attendoient autant de cavaliers. Un guide vient à ma rencontre, & m'assigne le mien, que je monte aussitôt. La selle me paroît gênante, mais qu'y faire? on est sujet aux désagréments quand on voyage.

La caravane ne tarde pas à se complet-

ter & à se mettre en marche, ayant à sa tête trois soldats de la garnison de Jaffa.

Je vois bien des figures qui ne sont pas rassurantes, en vérité, j'ai peur que cette route ne me soit funeste.

Il est bon quelquefois de regarder en arrière ; j'aperçois venir à toute bride quelqu'un vêtu à la françoise & monté sur un bon cheval. Il rejoint la caravane, ralentit le pas, & reste avec nous ; je l'aborde, je me fais conoître, & tous deux nous nous complimentons sur la bonne rencontre. Ce particulier se nomme Miolant : il habite Rama, où la France occupe plusieurs comptoirs.

J'apprends que le passage de Jaffa à Rama est ordinairement assez sûr, mais qu'une querelle ; survenue depuis peu de jours, entre le gouverneur & les habitans de Rama, expose les passagers aux insultes de l'un ou de l'autre parti. C'est pour cela même que la caravane est aussi nombreuse ; & en cas d'attaque, il faut que chacun de nous devienne soldat.

Nous avançons quatre milles & nous entrons dans le village de Zagur ou Jasur, exposé sur un tertre. Des ruines qu'on y observe, me font reconnoître un ancien château-fort.

Vis-à-vis est une mosquée qui n'a de

remarquable que d'avoir été construite par un Derviche, dont la mémoire est immortelle parmi les Mahométans. „ Ce n'est „ pas, me disoit M. Miolant, pour avoir „ fui les humains, pour avoir vécu d'herbe, & pour s'être macéré le corps, que „ ce bon religieux Turc a obtenu la vénération publique; il étoit le soutien & „ le protecteur du canton, il alloit porter „ dans les chaumieres des aumônes & les „ encouragemens de la religion. Victime „ de son zele brûlant, il est mort pour „ avoir soigné, dans un tems de peste, „ une famille nombreuse que tout le monde „ délaissoit. Puisse cet exemple être „ profitable à tous les Derviches de la „ terre! „

Notre caravane s'arrête au pied de la Mosquée, & nous faisons tirer de l'eau d'un puits qui se trouve voisin, pour donner à boire à nos montures.

Les campagnes que nous traversons, se nomment champs de Saron. La partie du midi, qui s'étendoit jusqu'au Caire, appartenoit aux Philistins, & celle du couchant, à la tribu d'Ephraïm.

Ce territoire est semé de concombres, qu'ici l'on nomme pasteches. La récolte annuelle en est si abondante, qu'elle approvisionne les alentours, toutes les côtes de

Syrie , l'île de Chypre & la ville de Damiette.

Quel dommage que des plaines aussi fertiles soient pour la plupart incultes , faute de bras & d'encouragement ! O fatal despotisme , tu amenes la stérilité où la nature avoit placé l'abondance , tu resserres les facultés de l'homme , & tu étouffes la population dans les abymes de la terre !

Cette triste pensée s'évanouit bientôt en contemplant la verdure qui , entre-mêlée de toutes especes de fleurs , forme au loin un aspect riant & gracieux.

Ces mêmes pâturages étoient jadis couverts des nombreux troupeaux de David. C'étoit un honneur d'en être le surintendant , & le prince lui-même ne dédaignoit pas de les venir visiter. O les bons tems que ceux où les rois étoient pasteurs !

Pour donner une idée du beau dans sa perfection , Isaïe disoit , *il faut joindre la gloire du Liban & la beauté du Carmel à l'abondance du Saron.*

Au milieu de cette vaste plaine , entre Arsur & Lidda , s'élève une petite montagne qui porte sur sa croupe un pauvre hameau , appelé Saron , du nom de l'ancienne ville , dont le roi fut vaincu par Josué. Ses habitans ne se doutent pas qu'ils occupent un endroit célèbre.

A un mille & demi de Zagur, est le village de Betgé; un mille plus loin, celui de Serfend, tous deux possédés par des Arabes mahométans.

Je n'ai rien vu de si beau que la route qui va de l'un à l'autre. Vous marchez sous l'ombrage d'une ancienne plantation d'oliviers. La grosseur de chaque arbre est telle que deux hommes réunis ne pourroient l'embrasser. Sur deux années, ils ne produisent qu'une fois. C'est la main seule de la nature qui en élague les branches parasites; & j'observerai, à cet égard, qu'on ne taille les oliviers dans aucun lieu de la Palestine.

Quelques-uns de ces arbres étoient desséchés, & quelques autres entourés de paille avec des bandes d'étoffe. M. Miolant m'en apprit la cause. Il arrive souvent que les deux villages se divisent : & alors par motif de vengeance, ils cherchent à détruire leurs propriétés. On profite de la nuit pour faire aux meilleurs oliviers des incisions qui en tirent la sève. Heureux le possesseur qui s'en apperçoit à tems, il y remédie en appliquant une couche de fumier sur chaque arbre malade. Cette manière de se venger est aussi familière aux peuples des environs de Bethléem.

Sortis de Serfend, le négociant François

m'engage à devancer la caravane , dont la marche devenoit ennuyeuse. Nous n'étions plus éloignés de Rama que de deux milles , & nous les faisons sans nous en apercevoir.

Je me repose entièrement sur mon guide qui me conduit au couvent des Peres de la Terre - Sainte. On nous ouvre ; paroît un convers , qui , à la vue de mon costume , me referme la porte avec violence. Je reste interdit de cette réception. M. Mionlant s'emporte, fait bruit, en assurant que je suis un Européen qui passe pour aller à Jérusalem , & d'ailleurs il s'offre d'être ma caution. Une voix répond que je dois être porteur d'une lettre de l'hospice de Jaffa. — Je n'ai pas de lettre , & l'on ne m'a pas dit qu'il en fallût une. On réplique qu'elle est peut-être entre les mains du chef de la caravane. Cependant on refuse d'ouvrir. Il faut se résoudre à attendre. Du moins, si les dehors du monastere valaient la peine d'une description , j'en amuserois le lecteur !

Que le ciel en soit loué ! voilà le porteur de ma lettre d'admission. Il entre. Les doutes se levent. On accourt me faire des excuses. — Vous ne m'avez pas offensé , mes Peres , mon habit devoit vous donner de la défiance , puisque je l'ai pris pour ressembler aux brigands.

Cette maison n'est composée que de Portugais, d'Espagnols, & même d'Italiens. Vous jugez bien qu'on m'a fait fête : toutes les provisions de bouche sont à mon service, & j'en use comme un voyageur de grand appétit.

Un des religieux est originaire des environs de Toscane ; il se nomme Baratti, savant profond & très-versé dans l'histoire du Levant. Nous sommes bientôt amis ; il m'engage de passer quelques jours à Rama. Je risque de lui lire une partie de ces Voyages, qu'il veut bien encourager. Ce que je dis des Arabes modernes lui paroît très-exact. Il me communique des recherches curieuses qu'il a rassemblées sur l'ancienne Arabie, & me les offre. Je les accepte avec reconnoissance, & j'espère que les gens de lettres me sauront quelque gré de les insérer ici. Il y aura une curiosité naturelle à remonter à l'origine d'un peuple connu, & l'étudier dans son premier développement, pour comparer ce qu'il fut autrefois avec ce qu'il est aujourd'hui.

Ce n'est point une histoire des regnes ou des révolutions politiques des anciens Arabes, que le Pere Baratti a voulu composer. Il se borne à faire connoître la naissance de l'Arabie, son premier culte, sa littérature, & ses mœurs & coutumes.

Plusieurs écrivains Orientaux, Mahométans ou Chrétiens, ont, dit-il, traité cette matière avec un égal succès. Grégoire Abulfarage, archevêque Jacobite, Ismaël Abulfede, roi de Hama, sont des noms célèbres dans le genre historique. Vers le milieu du siècle dernier, ils ont été traduits en latin, par Edouard Pocockius & Abraham Echellens, tous deux savans dans les langues Orientales. Mais leurs ouvrages ne peuvent être lus par tout le monde; outre qu'ils sont volumineux, ils rebutent beaucoup de lecteurs par les discussions généalogiques & chronologiques qui s'y trouvent entassées.

En écartant tout ce qu'on pourroit appeler longueur dans un aperçu général, j'ai rassemblé les morceaux les plus intéressans de leurs ouvrages. J'ai d'ailleurs vérifié leur autorité, & quelquefois redressé des erreurs dans lesquelles ils sont tombés.

Origine des anciens Arabes.

L'Arabie étoit anciennement divisée en trois parties comme elle l'est encore.

La nation comprenoit deux classes, l'une appelée Arab-Aldarab, c'est-à-dire, composée d'Arabes naturels, & la seconde Ala-

Arab-Alm-Ostarabe, c'est-à-dire, composée d'Arabes naturalisés.

Les naturels étoient issus de Jactan, de Chus & de leur postérité.

Jactan, autrement appelé Cathan, descendoit de Noé. Il eut treize fils qui habiterent le Jecmen ou l'Arabie Heureuse. Il n'est pas indifférent que je les nomme. Ce furent Elmodad, Saleph, Asarnot, Helaï, Hadoram, Uzal, Decla, Obal, Abimaël, Saba, Ophir, Hevila, Jabad.

Ils formèrent autant de tribus qui portèrent leurs noms.

Les enfans de Chus, autre pere des Arabes, peuplerent cette partie de l'Arabie, qui s'étend du golfe Persique à la mer Rouge. Ils s'appelloient Saba, Hevila, Sabatacha & Adan.

Les naturalisés doivent leur origine aux enfans qu'Abraham eut d'Agar & de Cethure, à Moab & Ammon, fils de Loth, & à Esau ou Edon, fils d'Isaac. De ceux-là, sont sortis tous les peuples connus en Arabie sous la dénomination d'Ismaélites, Madianites, Moabites, Ammonites & Iduméens. On les appella Arabes naturalisés, parce qu'ils vinrent s'établir dans le pays des premiers Arabes pour ne former avec eux qu'une seule & même nation.

Le Pere Baratti entre ici dans des détails

que je me permets de retrancher. Il n'appartient qu'aux érudits de posséder avec l'exacritude des dates, les développemens de chaque tribu, leurs filiations, & les divisions de leurs propriétés respectives.

L'Ecriture-Sainte parle des Arabes sous le nom de Sabeins, ayant particulièrement en vue les habitans de leur ville capitale, qui étoit Saba.

On lit dans les écrivains Grecs que les Arabes étoient aussi appelés Sarazins, nom qui, dans le principe, servoit à distinguer les habitans de l'Arabie Heureuse d'avec le reste de la nation, mais que l'usage appliqua depuis à tous les Arabes indistinctement.

Du Culte religieux des anciens Arabes.

Comme enfans des prophètes, les anciens Arabes adoroient le vrai Dieu ; mais en s'éloignant de leur origine, ils tombèrent dans l'ignorance, devinrent superstitieux & puis idolâtres.

Le soleil & la lune qui ont été les premières divinités des peuples sauvages, furent aussi les leurs. Ils nommoient l'un Allah, & l'autre Allat, c'est-à-dire, dieu & déesse.

Théophraste fait mention d'un temple, élevé dans Sabot à l'astre de la lumière. " Des nuages d'encens, dit-il, s'élèvent „ sans cesse de ses nombreux autels „.

La lune avoit aussi des temples en divers lieux, & il paroît vraisemblable, que le respect des Mahométans pour cette planète, n'est qu'une suite de la superstition des premiers Arabes.

Un autre dieu, non moins vénéré de l'Arabie, étoit Bacchus ou Bar-Chus, mot composé, qui signifie fils de Chus. Il s'appelloit en son nom propre Abdehms, c'est-à-dire, serviteur du soleil; mais ayant remporté plusieurs victoires & fait un grand nombre de captifs, il fut surnommé Saba, mot arabe qui répond à l'expression latine *predare*.

C'est à ses exploits multipliés que ce Sabat dut les honneurs divins. Rien n'étonne plus le commun des hommes que la rapidité des conquêtes; & ce qui n'est souvent que l'effet d'une audace heureuse, paroît une action plus qu'humaine. Les Arabes crurent découvrir un dieu sous les traits d'un guerrier. Saba obtint de son vivant des autels, des statues & des prêtres; & quand il mourut, on se persuada sans peine qu'il se dépouilloit d'une forme pé-

riffable, pour aller reprendre son rang parmi les immortels.

Sa mémoire fut si chère aux tribus, qu'elles adoptèrent, avec un égal empressement, les goûts qui lui avoient été familiers. Par exemple, on se rasa les cheveux en forme de couronne, parce que Bacchus se les étoit ainsi rasés. Les couleurs de sa robe furent préférées à toutes les autres. Rien, en un mot, de ce qu'il avoit paru rechercher, ne sembla indifférent. C'est ce qui fit dire à un ancien écrivain Arabe, que l'attachement qu'on portoit à Saba, avoit presque autant contribué à son apotheose, que l'admiration qu'avoient excitée ses victoires.

Bacchus fut aussi nommé Dafforah, c'est-à-dire, seigneur du Sorah. Sorah signifie maison ou édifice, & je crois que c'est de cette maison que veut parler Mahomet, quand il en attribue faussement la construction à Abraham. Voici ses propres paroles : " La première maison que bâtirent
,, les hommes fut dans Becca; elle fait
,, face au monde, elle est bénie & consa-
,, crée, & l'on y voit des signes certains
,, de la demeure d'Abraham ,,"

Ce temple dédié à Bacchus donna son nom à la ville de la Mecque, qui d'abord s'appelloit Becca.

“ C’est auprès de Becca, disent les écri-
 25 vains Grecs, que Bacchus fut nourri &
 25 élevé par les nymphes. Il est devenu le
 25 dieu des Arabes ; son nom est dans leur
 25 bouche un serment sacré. Soit qu’ils veuil-
 25 lent exalter une chose par leurs louan-
 25 gés, soit qu’ils admirent une belle ac-
 25 tion, ils s’écrient Bacchus, Bacchus !
 25 expression qui, dans leur idée, signifie
 25 grand, illustre & merveilleux „
 C’est assez m’arrêter sur Bacchus, je passe
 aux autres idoles.

On adoroit aussi Vénus en Arabie, mais
 ce n’étoit pas sous les titres charmans de
 mère de l’amour, de déesse de la beauté,
 & de reine des cœurs. L’imagination n’a-
 voit encore prêté aucun charme à ce nom
 cheri que les fiesles des arts ont entrelacé
 de fleurs.

Les Arabes ne voyoient dans Vénus que
 Pétoile Zokarah ou Lucifer.

On ne sait trop pourquoi une pierre
 noire devint la statue de cette Vénus. Trois
 écrivains latins en font mention. C’est,
 nous dit Suida, une pierre quarrée, infor-
 me, haute de quatre pieds & large de deux.
 Elle présente, dit Eutyme, une tête qu’on
 appelle tête de Vénus. Les Perses, lit-on
 dans Clément Alexandrin, adorent un fleu-
 ve & les Arabes une pierre.

Cette pierre étoit singulièrement véné-

-rée. On fléchissoit les genoux devant elle, on passoit dessous, on y appliquoit respectueusement les lèvres, & l'on se croyoit sanctifié. Mais, quelles fables ridicules n'inventerent point les Mahométans pour justifier ce culte idolâtrique ? Si l'on en croit Ahmed, historien Arabe, la pierre d'adoration fut créée avec le monde, & placée dans le paradis terrestre pour soutenir la tête d'Adam pendant son sommeil. Par une seconde faveur du ciel, elle fut sauvée du déluge, & déposée aux pieds de Dieu, qui la renvoya par un ange au patriarche Abraham, lorsqu'il bâtissoit un temple.

Il est une autre pierre également en vénération chez les Musulmans, qu'il ne faut pas confondre avec celle-ci. L'ancienne statue de Vénus se trouve dans un angle contigu à la porte de Caaba. La pierre dont je parle est blanche, & précieusement conservée dans un grand coffre de fer, sous un dôme qui fait face au midi de la ville.

On fait croire au peuple que cette pierre a couvert le tombeau d'Ismaël, & de plus, on lui fait baisser l'empreinte d'un pied, qui fut, à ce que l'on assure, celui du patriarche Abraham.

Le temple de Caaba étoit anciennement le lieu le plus sacré de l'Arabie payenne.

La description qu'en offrent les écri-

vains est vraiment imposante. Plus de trois cents statues d'idoles y étoient renfermées, & entr'autres celle d'Hobel qui les surpasseoit toutes en grandeur & en majesté.

Hobel étoit le premier des dieux : son nom signifie grand & avancé en âge. Il étoit en effet représenté sous la figure d'un vieillard, tenant en main six fleches. On sait par tradition que le culte de ce dieu fut apporté aux Arabes par un certain Amru, fils de Lohai, citoyen de Balcha. Mais tous ces simulacres furent indistinctement détruits par Mahomet, la huitieme année de l'égire, dans laquelle il prit la Mecque sa patrie.

“ Le prophete, dit Abulfede, crut voir
„ dans ces idoles des figures d'anges, &
„ dans celle d'Hobel tous les traits d'A-
„ braham. Quoi, s'écria-t-il, les pervers
„ ont armé la main du juste ! Abraham
„ eut-il jamais besoin de fleches ? Puisse le
„ ciel vengeur les confondre dans sa co-
„ lere ! Incontinent il ordonne de mettre
„ en poudre ces images insensées, & il est
„ obéi „.

Personne, avant Mahomet, ne s'étoit douté qu'Hobel pût être Abraham ; mais le prophete eut un caprice ce jour-là, ou si l'on veut, un projet politique, qu'il n'a pas jugé à propos de révéler.

Je viens de dire que le temple de Caaba

étoit le principal sanctuaire de l'Arabie; j'ajouterai que sa célébrité y attiroit annuellement de nombreuses caravanes de pèlerins, qui rendirent la Mecque aussi fameuse que l'ancienne Delphes.

La garde en fut d'abord confiée à un homme vénérable qui, selon la loi, devoit être indistinctement choisi dans toutes les tribus. Mais comme il est ordinaire que les familles regnantes cherchent à s'approprier tout ce qui est de droit public, les descendants d'Ismaël, souverains de Caaba, usurperent l'honneur de cette fonction. Par faveur ou par intrigue, la tribu Khozaa, issue de Jaâlan, parvint à l'obtenir & en jouit assez longtems. Mais les Hmaélites, jaloux une seconde fois de donner des ministres au temple, en confièrent les clefs à Abi-Ghabscian qui étoit enclin à l'ivresse; dans un moment où ses sens n'étoient pas libres, il vendit le sacerdoce pour une outre de vin, à un certain Codha, de la tribu des Coraïques, d'où naquit Mahomet. La folie de cet Abi-Ghabscian donna lieu à ce proverbe arabe: Qu'on se repent en vain après le mal fait.

En brisant les idoles de Caaba, Mahomet en conserva le temple dont il fit une dédicace solennelle à Dieu & aux patriarches ses amis. Les rites & cérémonies de

l'ancien culte furent maintenus en vigueur, & sont encore suivis avec tout le scrupule qu'on connoît aux Musulmans. Le prophète les observa lui-même, dans le pèlerinage qu'il fit à Médine, la dixième année de l'égire, qui fut la dernière de sa vie. Ce pèlerinage fameux, qu'a décrit Maracci, mérite d'être rapporté.

“ Entré, dit-il, dans la Mecque avec sa
„ nombreuse escorte, Mahomet fit sept
„ fois le tour de Caaba, trois fois en cou-
„ rant & quatre fois à pas posés. Il visita
„ ensuite les monts Safa, Merua, la vallée
„ Mina & le mont Arafat, où il parla au
„ peuple. Ayant encore parcouru d'autres
„ lieux saints, il revint à la vallée Mina,
„ où, selon son usage, il jeta sept pier-
„ res par-dessus son épaule pour lapider
„ le diable. Cela fait, il immola des ag-
„ neaux qu'il avoit fait amener exprès.
„ Soixante-trois tombèrent sous sa main,
„ & trente-sept sous le couteau d'Ali.
„ Lorsqu'il eut consommé ce sacrifice, il
„ retourna à Caaba pour renouveler les
„ mêmes circuits qu'il avoit faits autour
„ du temple. Il but de l'eau tirée du puits
„ Zamzam, vint séjourner trois jours dans
„ la vallée Mina, où de nouveau il lapi-
„ da le génie malfaisant. Il revint à Caa-
„ ba, en fit sept autres fois le tour, ter-

„ mina ainsi sa visite , & regagna Médine
„ avec sa caravane qui croyoit avoir ac-
„ quis les béatitudes célestes , en le sui-
„ vant „

La visitation de Caaba , de Saba , de Merua , du mont Arafat , avec les cérémonies décrites d'une course précipitée & puis d'un pas lent , la lapidation , l'immolation des victimes , l'usage de boire de l'eau du puits Zamzam , faisoient partie du rituel des Arabes idolâtres.

Il n'est pas hors de propos que je place ici la description de la Mecque & de son temple , tracée par le célèbre géographe Cerif-Edris.

“ La ville de la Mecque s'étend sur une
„ longueur de deux milles , depuis Maa-
„ lab , située au midi , jusqu'à Mas-Salah ,
„ qui est au septentrion. Elle a dans son
„ plus large environ un mille , à mesurer
„ du pied du Mont-Agiad jusqu'au som-
„ met du Mont-Caicaan. Les maisons sont
„ bâties en terre cuite ou en pierres de
„ taille , qu'on tire des montagnes envi-
„ ronnantes. Il y a peu de places publi-
„ ques ; dans le centre de la cité , s'élève
„ une mosquée de forme circulaire , ren-
„ fermant dans son enceinte la célèbre
„ Caaba. C'est un édifice quarré , long de
„ vingt-quatre coudées de l'orient au cou-

„ chant , large de vingt-trois du nord au
„ midi , & haut de vingt-sept à vingt-huit.
„ La porte d'entrée fait face à l'orient ,
„ & n'est guere plus élevée de terre que
„ de quatre coudées. Dans un angle voi-
„ sin est déposée la pierre noire de Vénus.
„ Contigu à cet édifice , est un autre bâti-
„ ment en forme de tour , long de cin-
„ quante coudées , dans lequel on garde
„ avec respect la pierre blanche (dont il
„ a été question). Le puits de Zamzam est
„ à l'orient de la Mosquée. La Caaba est
„ couverte au-dehors de draps de soie
„ d'Irac , qui en rendent l'aspect riche &
„ majestueux : du reste , la ville de la Mec-
„ que est fort misérable , manquant , pour
„ ainsi dire , des choses les plus nécessaires
„ à la vie. Elle ne reçoit d'eau courante
„ que d'un aqueduc , dont elle doit la
„ construction au Calife Almoetader-Ab-
„ basidas. Il est vrai que les puits y sont
„ en grand nombre , mais leurs eaux sont
„ salées , ameres & mal-saines. Celle du
„ puits Zamzam ne se boit que par dévo-
„ tion. Le sol ingrat & malheureux ne
„ produit que des arbres sauvages. Heu-
„ reusement les environs sont plus ferti-
„ les. Le bled , l'orge , les légumes , & les
„ fruits y croissent en abondance , & ap-
„ provisionnent les habitans de la Mec-
„ que „

On admire à trois milles de là le château du chef , qui se plaît à embellir de palmiers ; d'oliviers & de pêchers , les vastes jardins qu'il y possède.

Le culte des Arabes ne se restreignoit pas au seul temple de Caaba ; chaque tribu avoit encore son dieu particulier. Les Hamiarites adoroient le soleil ; les Kenanites la lune ; la tribu Misam l'étoile Aldobran ou l'œil du taureau ; la tribu Gedam Jupiter ; la tribu Cais la canicule ; la tribu Asad Mercure ; la tribu Takif une maison située dans la partie supérieure de Nachlah.

Il en est encore beaucoup d'autres , dont l'énumération ne pourroit être que fastidieuse. Il me suffira de dire que certains étoient adorés sous les traits de l'homme & de la femme , tels que Vaddo & Savao , & d'autres sous la forme d'un lion , d'un cheval & d'un aigle , comme Jaghuth , Janc & Hafro. Si l'on veut acquérir des connoissances plus détaillées sur cette matière, on peut consulter la Chronique orientale d'Abraham Echellens , traduite en latin par Joseph Assemani.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des Arabes idolâtres ; il faut dire un mot des tribus qui ne l'étoient pas.

Le christianisme florissoit dans les tribus de Rabbia , du Ghassan & de Codaa. Celles de

de Hamiar, de Benî-Kenanah, de Benî-Al-haret, & quelques autres praiquoient le judaïsme.

On trouvoit dans le Jecmen ou l'Arabie heureuse, plusieurs églises, évêchés & monasteres. Mais l'hérésie musulmane s'est appliquée à détruire une religion, qui ne craignoit pas de l'anathématiser, au milieu même de ses succès. Par crainte ou par amour de la nouveauté, les Arabes admirent tous le Coran, de sorte que Jecmen n'offre plus au voyageur une seule famille catholique.

Sciences & Littératures des anciens Arabes.

Les écrivains modernes Orientaux considèrent les Arabes dans deux états distincts. Ils nomment le premier Hal-Algiahaliat, ou état d'ignorance, & le second Alaffam, c'est-à-dire état d'ismaélisme. L'un comprend les premiers tems de l'Arabie, & l'autre commence avec l'égire. Le mot Hal-Algiahaliat, qui veut dire ignorance, ne signifie point un homme sans lettres, mais un homme privé de la connoissance du vrai Dieu. C'est pourquoi l'on dit communément que les Arabes, avant Mahomet, ont vécu dans les ténèbres pour dire qu'ils

étoient idolâtres. Je ne parlerai que de la littérature des premiers Arabes, l'état d'ismaélisme ayant été traité fort au long par plusieurs hommes illustres.

„ Les sciences favorites des anciens Arabes, (dit Abulfede) étoient la généalogie, l'astrologie, la chronologie, & l'interprétation des songes „

Voici les paroles d'Albufarage :

„ Les Arabes mettoient leur gloire à bien connoître leur langue, à la parler correctement, à tourner un vers avec art, & à discourir en public. La marche des étoiles leur étoit familière, & l'expérience leur apprenoit à prévoir les changemens de tems & les variations des saisons. „

„ Dans ces différentes sortes de sciences, ils ne le cédoient pas aux nations les plus cultivées. „

„ Quant à la philosophie, on peut dire que la divinité ne leur en avoit pas accordé l'intelligence. Ils paroissoient même incapables d'y faire aucuns progrès. „

Je remarquerai qu'Albufarage entend parler de la philosophie grecque qui s'enseignoit de son tems, & dont les Arabes n'eurent connoissance que dans l'état d'ismaélisme.

Le savant Albert Scultens n'estimoit que

trois choses dans les peuples Arabes , „ l'u-
„ sage de l'épée , le don de la parole , &
„ l'exercice de l'hospitalité „

La poésie , au rapport de Pocockius , leur tenoit lieu de commentaire. Par elle , ils conservoient les généalogies , transmettoient la mémoire des faits illustres & perfectionnoient même leur langue.

Deux manieres de raisonner étoient en usage chez les orateurs ; l'une appelée *mantour* , & l'autre *mantzum* : la seconde étoit une espece de consonnance , dans laquelle Mahomet paroît s'être complu , en composant son Alcoran. Je ne m'arrêterai pas à démontrer quelle étoit l'éloquence arabe , parce qu'il ne nous en est resté aucun vestige. Nous ne connoissons que les noms de Cossus & de Sciban-Vaïel , qui furent célèbres dans le genre oratoire. Mais on pourroit en quelque sorte juger du style de cet âge par le Coran lui-même. Ce ne sont que phrases sententieuses , paroles gonflées , & proverbes qui se succedent sans art , sans méthode & sans liaison. On en pourra juger par ce chapitre du Coran , la CXI^e Sorath , qui a pour titre *Al-Sciam-So* , ou le soleil.

„ Par le soleil & sa lumiere ; par la lune
„ qui lui succede ; par le jour quand il
„ s'offre dans tout son éclat ; par la nuit

„ qui couvre sa gloire de ténèbre ; par le
„ ciel & celui qui le créa ; par la terre &
„ celui qui la fit sortir du néant ; par l'ame
„ & celui qui la forma , en lui inspirant
„ à la fois ses vertus & ses vices , heu-
„ reux l'homme qui a purifié son cœur ,
„ & malheureux celui qui l'a corrompu !
„ Les Themudites aveuglés par l'or-
„ gueil , accusèrent de mensonge l'envoyé
„ de Dieu qui leur apparoissoit dans un
„ état de misère : en vain il leur dit , je
„ suis l'envoyé de Dieu ; je suis le cha-
„ meau de Dieu ; je porte sa boisson cé-
„ leste. Ils lui reprocherent de nouveau
„ son mensonge , & l'accablèrent du poids
„ de leur rage ; mais le Seigneur les ré-
„ duisit en poudre , & son envoyé n'aura
„ plus à craindre les Themudites „.

On n'apperçoit dans ce morceau qu'ir-
régularité de style & désunion d'idées ; ce-
pendant il plaît à un Arabe , par la raison
qu'il est habitué à ce genre d'écrire.

Cette littérature irrégulière finit , pour
ainsi dire , avec Mahomet. Les Arabes , de-
venus conquérans , apprirent à connoître
les ouvrages des Grecs ; leur goût s'y for-
ma , ils les transmirent dans leur langue ,
& les prenant pour modèles , ils devinrent ,
eux-mêmes , orateurs , poètes & historiens.

Je passe à l'examen de l'ancienne poésie

arabe. Le savant Giauharius fait mention d'une place publique, où tous les ans se tenoit une foire qui duroit un mois. Les poètes s'y rendoient avec les commerçans. Les uns & les autres y occupoient des quartiers séparés ; tandis que de ce côté-là, on vendoit des étoffes, de celui-ci, on débitoit des tirades de vers. Les muses échauffées produisoient à l'envi, & la victoire restoit à la plus féconde. Heureux celui qui la remportoit ! Son nom étoit gravé sur les pilliers du temple. Sa tribu lui décernoit les honneurs du triomphe. Toutes les femmes, dit Pococke, venoient, au son des instrumens, le reprendre sur la place publique, on jettoit à pleines mains des fleurs sur sa tête. Son chemin étoit couvert de branches de palmiers ; les enfans & les vieillards crioient à haute voix : Célébrons le grand poète, qui éloigne de nos têtes les maux dont elles étoient menacées ! Béni soit celui qui immortalise le nom de notre tribu ! Une salle de festin, ou plutôt une salle nuptiale, attendoit le vainqueur. Il y étoit placé en pompe ; on l'y retenoit plusieurs jours de suite au milieu des jeux & de concerts ; & son nom continuoit d'être chéri & vénéré.

Amri-L-Cais, Tarafa, Zohair, Lebid, Antara, Amro, Hâreth, sont comptés au

nombre des poètes illustres qui fleurirent de ce tems. Chacun d'eux, dit Jones, a dans son genre un égal mérite. Amri-L-Cais a la touche moëlleuse, agréable, brillante & surtout variée. Tarafa est hardi, véhément, mais parsemé quelquefois de traits de gaîté. Zohair offre des leçons de morale & de vertu, qu'il faut admirer malgré qu'elles soient austères. On trouve dans Lebid une tournure légère, soignée, délicate, & même tendre, qui le fait comparer à Virgile dans l'églogue. Lebid veut corriger dans une amie l'amour du faste & de la somptuosité, cependant il est tenté de lui pardonner ses richesses en faveur de ses bonnes actions; Lebid met toute sa gloire à célébrer les hauts faits de sa tribu. Antara est emporté & menaçant, mais il enlève par la grandeur & la beauté de ses images. Amro n'est pas moins emporté qu'Antara, & il est peut-être plus magnifique encore. La sagesse, la dignité & le patriotisme caractérisent Haret. On a de lui plusieurs oraisons poétiques, qui ont pour objet de ramener à l'union deux tribus, devenues ennemies.

Albert Scultens, grand admirateur de la littérature arabe, s'est appliqué à transmettre en latin plusieurs fragmens de l'ancienne poésie arabe; mais sa version est à peine

supportable. En voulant conserver avec trop de scrupule les pensées de ses auteurs, il les a rendues ridicules. Il a été dit avec assez de raison, que pour bien traduire un poète, il falloit être poète soi-même, & Scultens n'est qu'un savant. D'ailleurs, la muse arabe diffère des muses grecque, latine, italienne & françoise. C'est une autre manière de penser, un autre goût & une autre touche.

Voici cependant un morceau qui m'a paru se rapprocher assez de la tournure européenne. Il est tiré d'un poème qui a pour titre : les Amours d'Antara & d'Abla.

L'amant est un héros redoutable dont le nom seul jette l'effroi dans le cœur de ses rivaux. Abla est la fille d'un roi qui adore la valeur d'Antara. Un certain Amarh, riche cavalier, mais obscur dans le métier des armes, ose aspirer publiquement à sa main. Une compagne d'Abla se répand en reproches amers contre cet Amarh, si peu digne d'une amante, & trop lâche pour soutenir devant elle l'approche du lion de la vallée, qui est Antara.

„ Amarh, bannis de ton cœur ce fol
„ amour que tu portes à nos jeunes filles.
„ Quels sont tes droits sur la beauté ? fus-
„ tu jamais redoutable un jour de combat ?
„ repoussas-tu une seule fois les coups

„ d'un ennemi ? & tu oses rechercher Ablâ !
„ pense , pense plutôt à la terreur du
„ lion de la vallée !... Des épées qui ne
„ sont pas teintes de sang , des lances rouil-
„ lées sont indignes d'approcher Ablâ.
„ Ablâ méprise un amant qui va se per-
„ dre dans l'obscurité des forêts. Amarrh,
„ cesse de fatiguer Ablâ de la langueur ,
„ ou , crains qu'Antara ne verse sur toi la
„ coupe de la mort „.

„ Il n'est qu'un Antara qui sache vrai-
„ ment aimer. Lors même que ses regards
„ respirent l'amour , ils ne sont pas lan-
„ guissans. Antara est un lion qui aime
„ une jeune biche „.

„ Ces vêtemens recherchés qui brillent
„ sous tes armes , t'attirent la dérision de
„ nos jeunes filles ; tu es devenu la fable
„ de ceux qui t'écoutent ; & l'écho des
„ collines répète aussi ton nom méprisé.
„ Crains que ces railleries amères ne re-
„ doublent encore si tu reparois dans le
„ cercle de nos belles. Le lion viendra ,
„ ce lion que redoutent même les autres
„ lions de la vallée , il viendra pour ne te
„ laisser que la honte qui seule t'escor-
„ tera dans ta fuite. Ablâ sera présente &
„ te verra humilié ; nos belles te verront
„ & applaudiront „.

„ Antara est le héros des héros ! plus
courageux

„ courageux qu'un lion , il surpasse la mer
 „ en générosité. Nous autres jeunes vier-
 „ ges sommes semblables aux fleurs ; nous
 „ avons l'odeur de la violette & de l'ane-
 „ mone. Abta , la belle Abta s'élève au
 „ milieu de nous , comme un rameau de
 „ myrthe , que couronne la lune ou le pre-
 „ mier rayon du soleil. Mais toi , Amarh ,
 „ tu es le plus vil de ceux qui montent
 „ nos courriers ; tu surpasses en avarice
 „ les plus avarés ; tu es plus abject que
 „ le chien qui aboie. Meurs de honte , ou
 „ consens à vivre méprisé ! Il n'est per-
 „ sonne qui s'élève contre les accents de
 „ ma voix „.

J'ai de préférence cité ce morceau , parce qu'il donne une idée des mœurs guerrières du peuple Arabe. On voit avec plaisir qu'une femme respecte assez la valeur , pour ne pas souffrir qu'elle soit dégradée par les foiblesses de l'amour.

La poésie arabe m'a paru se rapprocher beaucoup du cantique de Salomon. Elle offre partout le même genre de style , les mêmes figures & les mêmes comparaisons.

On reproche au génie arabe de trop se complaire dans les hyperboles outrées. Par exemple , quand un Arabe veut exprimer l'ennui qu'il ressent d'une conversation insipide , il dit :

» Cet homme obscurcit de son sourire
» toute l'immensité de l'atmosphère, &
» fait rétrograder le premier rayon du so-
» leil »

La langue arabe est plus riche en expressions que les langues grecque & latine, & je crois qu'elle n'est pas moins harmonieuse. Les syllabes les plus dures s'adoucissent tellement dans la bouche d'un Arabe, qu'elles ne choquent pas l'oreille la plus délicate. Cependant la prononciation varie selon les lieux. Ici elle est plus moëlleuse, là, plus dure, ailleurs, plus sonore, dans un autre endroit, plus resserrée. Les habitans d'Alep parlent l'arabe avec douceur, les Druses avec rudesse, les Maronites avec trop de volubilité, les citoyens de Jérusalem avec une inflexion ouverte & distincte, & les Egyptiens avec plus de grace que tous les autres.

On distinguoit deux dialectes dans cette langue, l'un appelé Arabiat-Homair, & l'autre Arabiat-Coraïsque. Le premier étoit celui des Homérites, issus d'Hamiar, fils de Saba, qui habitoit l'Arabie heureuse. Le second étoit commun aux Coraïssques, descendant d'Ismaël, & aux tribus fixées dans la province Heggiaz, où se trouvent les deux célèbres villes de la Mecque & de Médine.

L'idiôme Coraïsque passoit pour être le plus pur, & s'appelloit par excellence la langue claire & élégante. Comme Mahomet naquit à la Mecque, il parla ce dernier dont il fit usage pour tous ses écrits. Insensiblement ce dialecte s'altéra par la confusion de plusieurs mots étrangers, de sorte que la langue qu'on parle actuellement à la Mecque, n'est plus qu'un mélange d'idiômes africain, asiatique & européen.

Nous ne connoissons pas le dialecte des Homérites, qui s'est perdu dans les conquêtes de Mahomet & de ses successeurs. Tous les historiens disent qu'il étoit différent du Coraïsque, & n'en savent pas davantage. L'un d'eux a prétendu qu'il avoit beaucoup d'affinité avec l'Hébreu, un autre avec le Syriaque, un troisième avec la langue Phénicienne, un dernier avec le Carthaginois, mais aucun ne justifie son opinion.

Un géographe célèbre fait mention de deux îles, Chartan & Martan, où cet idiôme étoit familier, & dans lesquelles on le parle peut-être encore. Mais personne n'a pu découvrir ces deux îles.

Les Homérites avoient une écriture qui leur étoit aussi particulière, dont les caractères nous sont de même inconnus. Elle

s'appelloit Mosnad, & on lit dans Lben-Chalican, que les lettres en étoient désuées & très-distantes l'une de l'autre. Il étoit défendu d'en donner connoissance à un homme du bas peuple, ni à aucun étranger, sans une permission spéciale.

•Cependant plus d'un auteur Arabe dit avoir découvert & interprété des inscriptions homéritiques, entre lesquelles est celle-ci :

„Moi Giaffan, fils d'Amru-Alcail, (Dieu
„seul est immortel) ai vécu au milieu des
„travaux, & suis mort au terme de la
„vieillesse, un jour où la peste moissonna
„plus de douze mille personnes „.

C'est au hasard, ajoute-t-on, qu'on doit la connoissance de cette inscription, prétendue homéritique. Une pluie violente entr'ouvrit la terre dans un endroit du cemen, laissa voir un souterrain dans lequel on put descendre sans danger. On y trouva un lit d'or, où étoit étendu un homme de stature gigantesque; de riches habits enveloppoient son corps, & à côté du lit, étoit une table plaquée de cuivre, où il avoit gravé les paroles qu'on vient de lire.

Il paroît que ces caractères homéritiques étoient déjà tombés dans l'oubli au tems de Mahomet. Une autre écriture qui les avoit remplacés, étoit devenue commune aux dif-

férentes Arabies. Elle s'appelloit Cufique, du nom de la ville de Cufa, en Mésopotamie, où elle avoit été inventée. Ce fut un certain Mazar, fils de Morrah, de la ville d'Anbar, qui l'apporta à la Mecque & à Médine. De cette même écriture sont restés plusieurs monumens, qu'on a recueillis. Finalement, les caracteres cufiques furent eux-mêmes remplacés par l'écriture arabe, qui s'est transmise sans éprouver de changement.

Mœurs & Coutumes des Anciens Arabes.

Les Arabes, dans l'état d'ignorance, étoient partagés en deux classes. L'une comprenoit les habitans des villes, & l'autre les vagabonds des déserts. Les premiers vivoient des grains qu'ils semoient, des fruits de palmier, & de la chair de leur bétail. Adonnés au trafic, ils alloient porter leurs productions dans les royaumes étrangers. Les seconds se nourrissoient du lait de chameaux & de la chair des moutons, qu'ils s'occupoient à faire paître. Toujours errans, ils habitoient sous des tentes; c'étoit du moins leur manière d'exister dans le printemps, l'été & l'automne; & à l'approche de l'hiver, ils se refugioient dans

les villages d'Irac & les alentours de la Syrie, où ils supportoient avec courage les incommodités du besoin & de la saison. C'est ainsi qu'Abraham Echellens nous en parle.

„ Tous sont guerriers & infatigables.
„ Leurs corps sont à demi-nuds : on leur
„ voit des bandes d'étoffes, de diverses
„ couleurs, qui leur descendent sur la ré-
„ gion des reins. Ils montent indistincte-
„ ment les chevaux & les chameaux. Au-
„ cun d'eux ne cultive la terre. Sans loix,
„ sans gouvernement, sans habitations,
„ ils vivent au gré de leur caprice & de
„ leur inconstance „.

Ces deux especes d'Arabes, dont les mœurs étoient si opposées, se rapprochoient dans certaines pratiques. Ils respectoient également leurs vieillards, & exerçoient avec une même sollicitude, les devoirs de l'hospitalité. Quoique très-sobres dans leur nourriture, ils étoient enclins à l'ivresse, & souvent devenoient victimes de cette passion, comme Abi-Ghabscian, dont j'ai rapporté l'acte de folie. Les jeux de hasard ne leur étoient pas moins chers que le vin. C'est pour cela que Mahomet les défendit, avec menace expresse de malediction.

Il n'y a aucun doute que les Arabes ne

se soient abstenus de la chair de porc , de maniere que Mahomet ne fit que se conformer à l'usage , en la prohibant. Ils observoient les ablutions qu'ordonne le Coran , & l'on voit dans Hérodote qu'elles étoient surtout d'usage dans les unions conjugales. Ils se faisoient circoncire , comme ils le font encore après treize années révolues ; les femmes s'honoroient de paroître décentes en public ; leur figure étoit voilée à l'exception d'un œil qui servoit à les conduire , aimant mieux , disoient-elles , se contenter d'un demi-jour , que de s'exposer aux regards des hommes lascifs.

Cicéron & Strabon rapportent plusieurs coutumes des peuples Arabes. „ Ils con-
„ sultent , dit le premier , le chant des oi-
„ seaux qu'il ont appris à connoître dans
„ leurs courses fréquentes , & l'interpré-
„ tent d'après les idées qu'ils s'en sont
„ faites „.

„ Les arts qu'ils ont découverts par l'étu-
„ de , dit le second , ne sont pas commu-
„ niqués de l'un à l'autre ; on est jaloux
„ d'en renfermer l'exercice dans les famil-
„ les.... Les freres sont préférés aux en-
„ fans , comme étant les plus âgés. Tout
„ est commun à ceux d'une même tribu ,
„ & c'est toujours l'âge qui marque les
„ premiers rangs. Il n'y a qu'une femme

„ pour tous. Celui qui , chez elle , entre
 „ le premier , laisse à la porte son bâton ,
 „ sans avoir à craindre d'être troublé par
 „ un rival. Cependant c'est le droit de
 „ l'ancien d'y être reçu la nuit, à l'exclusion
 „ des autres. L'inceste n'est pas un crime
 „ parmi eux. Ils entrent sans scrupule dans
 „ le lit même de leur mere. On punit de
 „ mort le péché d'adultere , qu'on est ré-
 „ puté avoir commis , lorsqu'on a été
 „ trouvé avec une femme d'une autre fa-
 „ mille que la sienne „.

Ce passage de Strabon a été réfuté en
 partie par Abraham Echellens. En admet-
 tant que les anciens Arabes épousaient leurs
 meres, leurs sœurs & leurs filles, il ne
 convient pas qu'ils n'aient eu qu'une seule
 femme dans une famille. En effet, com-
 ment concevoir que la population se soit
 multipliée? Il eut donc fallu que les fem-
 mes de ce pays eussent été aussi fécondes
 que la reine des abeilles.

„ Les Arabes , ajoute Strabon , sont
 „ remarquables par l'austérité de leurs
 „ mœurs , mais plus encore par leur gran-
 „ de économie. L'opinion à cet égard a éta-
 „ bli une sorte de flétrissure pour l'hom-
 „ me qui dissipe sa fortune, comme elle
 „ accorde des honneurs publics à celui qui
 „ l'augmente. C'est pour cela qu'on voit

„ peu de personnes entrer au service d'au-
„ trui ; ce sont les parens qui se servent ,
„ chacun à leur tour , & cet usage a éga-
„ lement lieu dans les familles des riches ,,
„ Dans le nombre de ceux qui sont em-
„ ployés au service des tables , il y en a
„ deux chargés d'exécuter des morceaux
„ de musique. Il est de coutume que le
„ roi de la nation donne en public des re-
„ pas somptueux , & l'on a remarqué que
„ personne ne pouvoit y boire plus de
„ onze fois. Le prince se montre familier
„ avec tous , jusqu'à même les servir à
„ table. Il y a des circonstances où il ne
„ dédaigne pas de rendre compte de son
„ administration , en présence de son peu-
„ ple , mais il n'est permis à aucun de ses
„ sujets de rien révéler de sa conduite se-
„ crete ,,

Hérodote nous apprend quelle étoit la
manière de contracter des Arabes. „ Au-
„ cune nation ne porte plus loin le res-
„ pect dû à la foi promise. Quand deux
„ hommes veulent faire un pacte , ils ap-
„ pellent un tiers qui se place au milieu
„ d'eux. Celui-ci prend le doigt principal
„ de chacun des contractans , y fait une
„ petite ouverture avec une pierre tran-
„ chante , relève un pan de leur robe où
„ il a posé sept pierres , les arrose de sang ,

„ & invoque sur le traité les noms d'Uranie & de Bacchus „.

La divination étoit en usage en Arabie, & se pratiquoit avec les fleches.

Il étoit ordinaire que les familles se complimentassent mutuellement à l'avènement d'un poëte, d'un fils & d'un poulain.

Le commerce florissoit en Arabie & surtout dans le Jecmen. Bétail, riches étoffes, lingots d'or & d'argent, parfums, aromates & pierreries, il embrassoit tout ce qui peut exister d'utile, d'agréable & de précieux.

On ne peut se figurer, dit Bochart, toute la richesse de ces peuples. Les maisons des simples particuliers égalent en magnificence les palais des plus grands princes. On prodigue dans l'intérieur, les vases précieux, les lustres, les diamans, l'ivoire, les marbres rares, & les sculptures les mieux finies. Les dehors sont presque aussi riches; on voit sur la façade des bâtimens, sur les colonnes, sur les portes, des plaques d'or & d'argent massives, ce qui donneroit à croire que ces deux métaux y sont aussi communs que la pierre.

Un passage du Livre des Rois vient à l'appui de cette description. On y lit que „ la reine de Saba voulut visiter Salomon, „ pour s'assurer elle-même de sa haute

» sagesse. Elle lui destine les présens les plus
» magnifiques ; plus de quatre cents cha-
» meaux chargés d'étoffes d'or , de lin-
» gots , d'aromates & de pierreries , mar-
» chent devant son char. Elle étonne Jérusalem & son roi ».

C'est depuis cette époque que la Judée fit un traité d'alliance avec l'Arabie.

Quand Mahomet institua le pèlerinage de la Mecque , ce ne fut pas par un motif religieux. Connoissant l'esprit oriental , que la chaleur brûlante du sol affaisse & anéantit , il employa la superstition pour arracher le Turc au repos de ses foyers , & le conduire au sein du commerce & de l'opulence.

Je ne m'arrêterai pas sur le calendrier des anciens Arabes , parce que j'ai parlé plus haut de celui des Musulmans , qui est à peu-près le même. Il me suffit d'observer que l'Arabie n'avoit point d'ère ou d'époque commune. Les Homerites comptoient leurs années depuis l'installation de leurs rois ; les Ismaélites depuis la fondation du temple de Caaba ; quelques tribus depuis le débordement d'Arem , & d'autres enfin , datoient de telle ou telle guerre qui leur avoit été glorieuse ou meurtrière.

Les Arabes n'avoient pas non plus de gouvernement uniforme. Ici c'étoit un

roi, là un chef de tribu, ailleurs une espèce de république, mais partout regnoient l'indépendance & la liberté.

Ce tableau général de l'ancienne Arabie me paroît avoir un intérêt qui lui est particulier; c'est qu'il présente à la fois l'homme ébauché par la nature & l'homme perfectionné par la civilisation.



CHAPITRE XVII.

Route de Rama à Jérusalem.

Je sortirai de cette ville comme de Jassa, sans y avoir rien observé. Mais au retour, je donnerai la description de l'une & de l'autre.

On m'apprend qu'une caravane doit partir à l'heure même pour Jérusalem; je me prépare à la suivre. Le pere supérieur me donne des lettres de recommandation & des avis pour ma route.

Vous avez, me dit-il, des risques à courir; plus d'un brigand arrêtera la caravane, sous prétexte de lui demander l'aumône: ne répondez à aucun, & refusez-les tous. Il est possible qu'ils vous maltraitent, jusqu'à vous frapper. Mais il faut tout souffrir avec résignation, en vue de Dieu.

Ce conseil-là me rassure peu ; & ce qui m'inquiète bien autant , c'est d'aller seul rejoindre la caravane qui me devance d'un demi-mille.

On me selle un bon cheval que je lance à toute bride. Mais qu'aperçois-je de loin ? Ce sont quatre Arabes qui viennent à moi , la lance en visière. Ils me barrent la route , m'environnent & m'obligent de ralentir le pas. En cheminant , ils m'adressent la parole ; mais fideles aux avis , que je dois croire , je ne réponds rien. On m'interroge de nouveau , & je suis encore muet. Mon silence est mal interprété. Ce cavalier sans langue , dit l'un des quatre , va , je le jure , ma foi , quitter les étriers ! Une telle apostrophe me détermine soudain à changer de principe ; je parle donc , & je vois qu'on m'en fait gré. Ces quatre Arabes sont vraiment de fort honnêtes gens. Ils se détournent de leur chemin pour m'indiquer la caravane , & n'attendent pas même que je les en remercie.

Cette caravane est composée de Chrétiens grecs , d'Arméniens & de Mahométans , avec lesquels je ne pense pas devoir beaucoup m'amuser.

Nous entrons dans un village qu'on nomme Amoas , rendez-vous ordinaire des passagers qui vont à Gaza & de là au Caire.

Amoas , autrefois Amaus , est la même que Nicopolis , ainsi appelée sous le regne de l'empereur Alexandre.

Cette ville fut , au tems des Chrétiens , le siège d'un évêque , suffragant de Césarée de Palestine. Elle est plus célèbre dans les Annales Ecclésiastiques que dans l'Histoire du monde.

Plusieurs écrivains placent ici le château d'Emmaüs où vint le Christ , le jour de sa résurrection. Mais c'est une erreur , dans laquelle la conformité des noms les a fait tomber. Il y a trois Emmaüs dans les alentours de Jérusalem ; celui où apparut le Christ , n'en est distant que de soixante - dix stades , tandis que de l'Emmaüs , où je passe , on en compte plus de sept cents vingt.

A peu de distance du village Amoas , est un champ d'oliviers , où se trouve un ancien temple abandonné aux animaux sauvages. C'étoit dans l'origine une église dédiée aux saints Martyrs Machabées.

En reprenant le grand chemin , on rencontre à gauche le village de Latrun , que les auteurs Latins nomment *Castrum boni Latronis*. Il est situé sur une éminence , & présente à l'observateur quelques ruines d'anciens édifices. Près de là , s'élevoit anciennement une chapelle célèbre, construite

en mémoire du bon larron, dont il reste encore des débris.

Posté sur la route qui fait face au village, des Arabes nous comptent de loin, & nous attendent avec impatience pour prélever sur chacun de nous, un droit de péage, dénommé gafar.

Gafar est une imposition que les rois de Jérusalem mirent jadis sur la tête de chaque passager. Le produit servoit à l'entretien des routes, & à nettoyer les alentours des Arabes vagabonds. Il y avoit des gardes dans chaque bureau qui escorteient le voyageur d'un endroit à l'autre.

Les infidèles ont toujours maintenu cette imposition, avec cette différence qu'elle ne tourne plus à l'avantage du public.

Le droit de gafar est encore le même, mais il s'est multiplié. Vous trouvez fréquemment des troupes d'Arabes, qui vous demandent, à ce titre, quelques piéces de monnoie.

Notre caravane met pied à terre à un mille de Latrun, pour aller voir le puits de Job. C'est là, me dit-on, que le saint homme vint habiter dans son malheur; & comme si l'eau de ce puits devoit donner de la patience & de la résignation, les plus religieux se félicitent d'en pouvoir boire.

Quels regrets ne causerois-je pas à ces bons Orientaux, si je leur prouvois par l'Ecriture-Sainte, que Job ne quitta jamais ses premières possessions ? Mais il vaut mieux les laisser dans une erreur qui leur fait plaisir.

Nous continuons de cheminer, & nous sommes au moment de courir des risques. Ici s'ouvre une gorge étroite, qui s'étend assez loin entre deux montagnes. Il est rare qu'elle ne recèle pas des brigands. En effet, nous voyons, s'approcher fix ou sept Arabes, de ceux-là qui cultivent la terre, espèce plus gro sière & plus inhumaine que celle des vagabonds. Ils sont à pied, & demi-nuds : des masses formées, de hauteur d'homme, sont dans leurs mains ; ils portent en outre un fusil & un poignard. Ils nous coupent la route, & jettent des pierres à la tête de la caravane pour l'arrêter. Quoiqu'ils soient en petit nombre, il paroît prudent à nos guides de ne pas faire de résistance, parce qu'une seule décharge de carabine attireroit à leur secours une centaine de leurs camarades.

Je ne savois quel étoit leur dessein, ni quelle en seroit l'issue. Ils se contentent heureusement de demander l'aumône à chacun de nous. Je crois devoir les refuser, & je faillis en être la victime. Un d'eux me lance

lance une pierre , qui me rase le front. Si la main du ciel ne l'eut détourné , je ne serois certainement pas arrivé à Jérusalem. On m'accable ensuite d'imprécations , & j'en suis quitte pour la peur.

Un Grec de la caravane , témoin de ce mauvais traitement , m'engage de ne plus m'y exposer. Une petite piece de monnoie turque , un medin , vous eut , me dit-il , sauvé de toute insulte. Je vous conseille d'en tirer quelques-uns de votre bourse , & de les tenir prêts , en cas de nouvelle rencontre.

Ce conseil-là est assurément fort sage ; mais je me défie de celui qui le donne. Les Chrétiens grecs ont été de tout tems ennemis des Européens , & quand ils leur connoissent de l'argent , ils font signe aux Arabes de les dépouiller. Cependant pour ne point faire connoître ce soupçon , je réponds au Grec que je ne possède pas même un denier.

Il est fâcheux que la crainte occupe trop l'esprit du voyageur. Ces montagnes méritent qu'on y arrête la vue. Des fleurs , un verd gazon , des arbustes bien touffus , des rochers , des eaux lympides qui tombent en cascades , tout rend ces lieux intéressans.

Ils furent jadis habités , puisque je vois des ruines dans une enceinte que l'on nom-

me Seritz, & des restes d'une plantation de figuiers dans ses alentours.

Après avoir marché à travers ces montagnes, l'espace de cinq milles, nous sommes arrêtés de nouveau par une bande d'Arabes qui sort d'une grotte. Comme les premiers, ils exigent une aumône, que quelques Arméniens refusent d'abord, mais qu'ils cèdent ensuite à la force d'un bâton menaçant.

Cet exemple me détermine à être charitable, & je prie un des guides d'avancer un medin pour moi; satisfaits de tous les passagers, les Arabes se retirent en nous saluant.

Nous descendons dans une vallée, que les naturels appellent Uvadi-Ali, où une autre troupe d'Arabes nous attendoit. Ces brutaux sont plus mal intentionnés que leurs camarades. Sans rien demander à personne, ils se jettent sur les brides des premiers chameaux, les saisissent & veulent les enlever avec leur charge. Nous craignons tous d'être dévalisés. Des cris, des hurlemens font retentir la plaine. Les Arméniens & les Grecs sont à demi-morts d'effroi, parce qu'ils conduisent à Jérusalem une très-grande quantité de marchandises. Mais nos guides parviennent à toucher les pillards, qui veulent bien laisser

nos paquets intacts , pour une modique somme de trois medins par tête.

Cette conversion subite des Arabes est assurément l'effet de la grace céleste , ou du bon accord qui regne entre les brigands & nos muletiers ! Quoi qu'il en soit , ceux-ci n'oublient pas de s'attribuer la gloire de notre salut , en demandant en récompense quelques pieces de monnoie ; & pour nous déterminer à la générosité , ils préviennent que leur médiation doit nous être encore nécessaire. C'est alors que chacun voit clairement que les Arabes ne sont pas les plus grands voleurs de la contrée.

D'autres importuns sont épars çà & là , mais nous connoissons le moyen de les écarter. Tel une volatile nombreuse poursuit les voitures qui ramènent la moisson ; on se délivre des affamés par quelques épis , qu'on leur jette sur la route.

Nous descendons dans le village de Kariet-Eleuneb , nom arabe qui signifie lieu de la grappe. Les terrasses environnantes sont en effet tapissées de vignes , & offrent l'apparence d'une bonne culture. Un peu plus bas , est une abondante plantation d'oliviers.

Les catholiques appellent cet endroit S.-Jérémie , en mémoire d'une église qui portoit le nom de ce prophète. Ses débris

servent de parc aux troupeaux , & l'on distingue encore sur divers pilastrs des peintures grossieres , qui sont de la plus haute antiquité.

Ce temple étoit desservi par les Peres de l'Observance , dont le couvent étoit contigu. On ignore précisément dans quelle année ils vinrent s'y établir. Les insultes des Arabes les forcerent de s'en éloigner , vers le milieu du dernier siecle. Ces brigands les rançonnoient chaque jour , & dans une seule nuit ils leur massacrèrent quatorze vieillards. On déplore la destruction de ce monastere qui étoit fort commode aux voyageurs européens.

Des monceaux de ruines qui s'élèvent dans ce hameau , donnent à croire qu'il a pu être anciennement une ville ou tout au moins un gros bourg.

Au sortir de ce lieu , on gravit d'autres montagnes qui sont sur la gauche. Cette traversée n'est ni incommode ni périlleuse. Vous tombez , à la descente , dans la vallée de Terebint , célèbre par la victoire que David , encore enfant , remporta sur le géant Goliath. L'armée des Philistins étoit campée sur l'éminence , & défioit avec un mépris insultant les troupes Israélites.

On rencontre quelques jardins avec un petit nombre d'habitations , mais beau-

coup de ruines , entre lesquelles paroît un vaste bâtiment , qui s'avance jusques sur la route. Il est aisé de reconnoître qu'il fut construit pour des moines.

De là , vous appercevez le village de Colonie , exposé sur une monticule. Les Musulmans y entretiennent une petite chapelle & une maison de Derviches.

Un peu plus loin est le torrent de la vallée de Terebint , qu'on traverse sur un pont dans la saison pluvieuse , & qui est à sec pendant l'été. C'est dans son lit que David releva les cinq pierres , dont il atteignit le front du géant Philistin.

Rien n'est si beau que les montagnes voisines ; elles sont couvertes d'oliviers , de figuiers , de vignes , & même de plusieurs sortes de grains.

Nous montons un sentier étroit , & fort incommode aux chevaux eux-mêmes. Ce terrain est pierreux & d'une très-mauvaise qualité. Combien est admirable le soin du cultivateur , qui le force à devenir abondant ! pas une petite partie en friche. C'est là qu'on peut dire que la nature obéit à l'homme. Mais pourquoi délaisse-t-on les vastes campagnes , qui se trouvent depuis le château du bon Larron jusqu'au torrent de Terebint ? Pour peu qu'elles fussent labourées , elles rendroient au centuple. Je

comprends que les fréquentes divisions des Arabes en sont l'unique cause. Comme tous les autres arts, l'agriculture a besoin de la paix, de la sûreté & de la protection des gouvernemens. Ce sol qui produit au milieu des pierres & des ronces, est sous la défense d'une ville, administrée par un Bacha.

Du torrent à Jérusalem, on compte près de cinq milles. Vous découvrez, de côté & d'autre, des cabanes, des églises, des mosquées, & divers autres monumens à demi détruits.

Parvenu au sommet de la plus prochaine montagne, j'apperçois enfin Jérusalem. Ma vue se repaît avec avidité de la contemplation de cette antique ville, que les prodiges du Christ & les sanglantes victoires des Européens rendirent la plus fameuse du monde.

C H A P I T R E X V I I I .

De la Ville de Jérusalem.

Nous arrivons à la porte qu'on nomme de Bethléem, & n'ayant personne pour me guider, je me détermine à suivre la

caravane. J'entre à cheval dans la ville; permission que n'avoient pas les Européens dans le dernier siècle. Une sentinelle turque nous fait faire halte, & nous payons le droit d'entrée, qui est de deux medins par tête.

A peine ai-je fait quelques pas dans la première rue, qu'un Chrétien de la communion latine m'aborde avec politesse, en me demandant si je ne suis pas François; dénomination sous laquelle on comprend tous les Européens. Il s'offre, sur ma réponse, de me conduire au couvent de S.-Sauveur, que possèdent les Pères de la Terre-Sainte. Cette attention obligeante de la part d'un inconnu, me donne une idée avantageuse des mœurs de Jérusalem.

Un des interprètes, qui sont au service du couvent, paroît surpris de me voir arrivé, sans qu'on ait prévenu les religieux, de la part du gouverneur. Je lui raconte comment je suis entré, & il me réplique qu'il me faut ressortir, parce qu'il est défendu aux Européens qui viennent de Jaffa, de passer par une autre porte que celle de Damas. L'infraction à cette loi d'usage exposeroit le monastère, & pourroit m'exposer moi-même à quelque avanie. Ce contre-tems est désagréable pour un voyageur fatigué. Je murmure tout bas contre le fa-

natifisme mahométan, qui se plaît à tourmenter, par de sottes coutumes, des étrangers d'une autre religion que la sienne. Mais cependant cela ne remédie pas au mal, & d'ailleurs, me dis-je, pourquoi tant blâmer les imbécilles Musulmans ? Ils font aux Catholiques ce que ceux-ci font eux-mêmes aux Juifs. Quelle raison plausible à notre Italie de forcer ces enfans des Hébreux à porter sur leur tête un chapeau jaune, qui leur attire la dérision du bas peuple (a) ? Nous nous vantons pourtant d'être éclairés & philosophe !

(a) On les rélegue dans les cloaques de nos villes, où l'avarice du gouvernement s'étudie sans cesse à les dépouiller. Mais c'est surtout dans les Etats du saint Pere qu'ils éprouvent le plus de vexations.

Ils ont acheté fort cher, en certains lieux & particulièrement à Avignon, le droit d'avoir des synagogues. Les nonces ne rougissent pas de leur en faire renouveler le paiement quatre à cinq fois l'année. Dans un besoin d'argent, ils font ouvrir la synagogue deux heures plus tard qu'à l'ordinaire. Cela suffit pour avertir les Juifs de leur intention. Si le lendemain ceux-ci ne se présentent pas au gouvernement, la synagogue est condamnée. Il faut alors que les malheureux proscrits se hâtent de faire entr'eux une contribution. On devine bien que le nonce n'est pas visible quand on

Du moins m'épargne-t-on la peine de faire un long circuit hors des murailles. Un Janissaire de la garde du couvent se détache pour me conduire à la porte de Damas, en traversant la ville du couchant au nord.

Cependant l'interprète va demander au gouverneur la permission de me faire entrer. Il me rejoint avec un Ciocadar ou officier du bacha, qui m'introduit, moyennant quelques medins. Nous retournons à S. Sauveur, & je suis présenté au chef de la maison, dont je reçois l'accueil le plus gracieux. Il me demande mon nom, celui de ma patrie, & l'objet de mon voyage, afin de m'inscrire sur le registre des pèlerins, qu'on conserve précieusement dans les archives du couvent. Cela fait, il m'introduit dans une cellule fort commode qui m'est destinée. L'interprète m'adresse ensuite aux autres officiers de la maison.

J'ai dans ce moment une surprise bien agréable. Trois négocians françois, dont je suis devenu l'ami, lors de mon séjour

va la lui porter ; mais on dépose l'offrande sur une des tables de l'appartement, & si elle est jugée suffisante, les portes de la synagogue se rouvrent sans délai.

À Acre , arrivent au monastere. Ils se nomment MM. Ventre , Leblanc & Sube. Ils ont couru beaucoup de dangers sur leur route , & ne se rappellent que confusément des divers lieux où ils sont passés , presque en fugitifs. Les bons Peres sont contents de réunir quatre Européens , auxquels ils ont beaucoup de questions à faire. La plupart naquirent en France , & la religion , qui les appella parmi les infideles , n'a pu leur ôter encore le doux souvenir de leur ancienne patrie.

Quelques cérémonies religieuses se pratiquent envers les voyageurs , & il ne seroit ni décent , ni honnête de s'y refuser. On les conduit aux vêpres , & on les invite de suivre la procession , un cierge à la main. Les prêtres qui officient leur lavent les pieds , au milieu des oraisons & d'un *Te Deum* chanté par le chœur ; après quoi on les reconduit à l'hospice , en les priant de conserver leur cierge , en mémoire de cet auguste pèlerinage.

Tous les Européens , quelle que soit leur religion , sont reçus dans le couvent , & fournis de toutes choses nécessaires & commodes. Il est libre à chacun de donner ou non une petite aumône , en partant.

Les Orientaux du rit latin peuvent aussi loger chez les Peres de la Terre-Sainte , mais

seulement pendant trois jours ; & si leurs affaires exigent d'eux un plus long tems, il faut qu'ils se retirent dans une petite maison voisine du couvent, & l'on continue de leur porter des vivres.

Le gardien a pour mes amis & pour moi toutes les attentions les plus soigneuses. On nous donne une table séparée, & nous sommes quelquefois servis par les religieux eux-mêmes, qui nous sacrifient volontiers leurs momens de loisir.

Ces Peres paroissent curieux de savoir ce qui m'est arrivé dans le trajet de Rama à Jérusalem. Je leur avoue avec franchise que leurs confreres de cette ville m'avoient donné d'assez mauvais conseils, & je leur raconte les risques que j'ai courus pour les avoir d'abord suivis. Une plus longue persévérance, leur ajoutai-je, eut obtenu la couronne de martyr à quelqu'un d'assez courageux pour l'ambitionner. On me répond à cela d'une maniere qui justifie les religieux de Rama.

Un Européen, me dit-on, qui veut passer à Jérusalem, est plus exposé à la suite d'une caravane, que s'il voyageoit avec deux ou trois Arabes d'une probité connue. Plusieurs même sont prêts à toute heure d'escorter les pèlerins, moyennant une somme modique que leur paye le cou-

vent de Jérusalem. Ils vous conduisent par des chemins peu fréquentés ; & d'ailleurs ils sont presque toujours respectés des brigands qui les rencontrent.

Cependant pour plus grande sûreté, il est à propos qu'un voyageur ne découvre pas sa condition, ses facultés & ses projets. Un vêtement simple & même usé lui est avantageux, en ce qu'il écarte tout soupçon d'opulence. Si néanmoins on l'arrête pour lui demander l'aumône, c'est pour s'assurer si en effet il est aussi pauvre qu'il paroît l'être. Un refus confirme son déguisement, & il ne peut pas lui en arriver mal, parce qu'on n'insulte point un passager pour le seul plaisir de le faire. Finalement on conclut que j'ai fait une mauvaise application des avis qu'on m'a donnés.

Les Arméniens ont là-dessus des principes qui leur sont particuliers. Loin de craindre les mauvaises rencontres, ils les désirent & les recherchent même. Quelques coups de bâton, vigoureusement appliqués, rendent selon eux un pèlerinage plus méritoire. A cette singularité, ils en joignent une autre ; c'est, qu'au retour, ils ne parlent pas des insultes qu'ils ont essuyées. Le silence, à cet égard, leur est enjoint sous peine d'excommunication.

J'observerai que cet article de leur

croyance, est le fruit de la politique de leur patriarche, résidant à Jérusalem. Il a su enraciner dans son peuple ces idées superstitieuses, qui lui sont profitables. Comme il est de coutume que chaque pèlerin lui fasse un don à sa volonté, plus le nombre en est grand, plus il perçoit. C'est ainsi que l'homme abuse partout des choses saintes, pour les faire servir à son luxe & à son orgueil.

Quoique la route de Jassa à Jérusalem soit très dangereuse pour les passagers, il est rare qu'on y arrête les paquets, & même les malles d'argent.

Le convent les confie aux chefs des Arabes, qui les escortent & les font parvenir exactement pour une somme très modique. Une fois qu'ils ont donné leur parole, on ne doit rien craindre; ils se feroient plutôt égorger que de ne la pas tenir.

CHAPITRE XIX.

Eglise de la Résurrection, & Cérémonies Religieuses.

J'AI fait en sorte d'être rendu à Jérusalem pour la semaine de la Passion, parce

que les solemnités y sont plus remarquables qu'en tout autre tems. On est si familiarisé avec les cérémonies d'église, que je craindrois de décrire celles qui se pratiquent en Orient, si elles n'offroient pas quelques différences d'avec les nôtres. Au surplus, si je déplaïs au lecteur, il passera légèrement sur cet article, en me pardonnant un défaut naturel aux écrivains de mon pays.

C'est dans une église, appelée du nom de la Résurrection, que se trouve le sépulchre du Christ. Elle n'est ouverte que dans ces jours solemnels. Tous les religieux & les pèlerins y viennent célébrer les mystères, sous la protection du gouverneur, qui les fait escorter de soldats. On y entre processionnellement, au son d'une musique lugubre. De quelque religion qu'on soit, je pense qu'il seroit difficile de se défendre du sentiment de terreur & de respect qu'inspire la vue de ce temple auguste.

Vaste & sombre, il reçoit sa plus grande clarté des lampes suspendues à ses voûtes. Les pilastres sont noircis par le cours des ans. On ne voit aucun ornement sur ses murs. Les autels & les statues des saints sont d'une pierre grossière, les chandeliers en bois. Tout ce qui sert au culte est de la plus grande simplicité. En un mot, ce tem-

ple est pauvre, mais il est ce que doit être un temple. La divinité ne demande de l'homme qu'une vie exemplaire & la pureté du cœur. Pourquoi le Christ vécut-il lui-même dans le sein de l'indigence? N'étoit-ce pas pour apprendre au monde que la religion étoit inséparable de la pauvreté? J'oserais le dire, c'est insulter au ciel que de prodiguer dans les lieux saints, le luxe & la magnificence. C'est assimiler le sacré au profane. C'est légitimer dans l'esprit de l'homme opulent la passion des richesses, qui lui fait détourner les yeux de dessus l'infortune. C'est surtout affliger le cœur du pauvre, qui ne peut se résoudre à bénir sa misère au pied d'un autel, resplendissant d'or, d'argent & de pierreries.

Le cortège religieux s'incline devant la pierre de l'onction, qui servit à embaumer le corps du Christ à la descente du calvaire. On y fait une prière, après laquelle les prêtres & assistans adorent la croix. Près de là, est la chapelle de l'Annonciation; où l'officiant vient s'asseoir, & présente sa main à baiser au peuple. On chante divers cantiques au bas des autels, qui portent les noms de nos mystères. Le ton du recueillement & de l'humilité rend ces prières vraiment pénétrantes.

Toutes les sectes chrétiennes de l'Orient

ont la permission d'officier dans cette église, comme celles des Abyssins, des Costes, des Arméniens & des Grecs. Elles s'y rassemblent le dimanche des Rameaux, & se partagent les chapelles.

La procession des Grecs est particulièrement remarquable par un grand nombre d'étendarts, où sont représentés les mystères de la passion. C'est le patriarche qui officie ce jour-là, ayant pour acolytes des évêques & des prêtres qui portent à la main des flambeaux & des branches d'oliviers. Il est d'usage qu'à la fin de la procession, le peuple brise les palmes & les foule aux pieds.

On se persuade aisément combien il y a de cacophonie & de confusion entre sept à huit sectes opposées. Chacun y psalmodie sur un ton différent, & en sa langue originale. Qu'on joigne à cela un bruit effroyable, qu'on fait avec des tables de hêtre, auxquelles sont attachées de grosses chaînes de fer. Placées dans la nef en guise de cloches, on les agite fortement l'une contre l'autre, & quelquefois même on frappe dessus avec des marteaux. Ces instrumens singuliers se nomment *simantirions*.

On représentoit autrefois avec la plus grande pompe l'entrée du Christ dans Jérusalem.

rusalem. Tous les habitans de la cité, chrétiens & infideles, se rassembloient au couvent de S. Sauveur. De là, on partoit pour Bethphagée, qui est sise au pied du mont des Oliviers, du côté de l'orient, endroit où le Seigneur envoya ses disciples pour y prendre une ânesse. Quand on y étoit arrivé, le diacre commençoit l'Evangile de S. Matthieu, jusqu'à ces paroles que reprenoit le prêtre : *Allez dans le château voisin, vous y trouverez une ânesse attachée avec un ânon, déliez l'un & l'autre, & amenez-les-moi.*

Deux ou trois religieux s'y rendoient promptement, & jusqu'à leur retour, on continuoit de chanter l'Evangile.

En les voyant approcher, le prêtre disoit aux assistans : *Ils les couvrirent de leurs habits.*

Tous alors s'empressoient d'étendre sur l'ânesse des manteaux, des tapis, & on y asséyoit le prêtre lui-même, comme représentant le Seigneur.

L'Evangile fini, on marchoit en confusion vers Jérusalem, & pour se conformer à ce récit, *une foule nombreuse jette ses vêtemens sur le chemin*, les hommes, les femmes & les enfans se dépouilloient à l'envi, en s'estimant trop heureux de pouvoir servir au triomphe du Seigneur. On voyoit

les Sarrazins eux-mêmes abattre des branches d'arbres , & semer sur la route des herbes odorantes , de sorte qu'on eût dit que le Christ renouvelloit son premier miracle.

„ *Béni soit le fils de David qui vient au*
„ *nom du Seigneur !* „ s'écrioient ensemble les religieux & la multitude.

A la descente de la montagne , d'où le Christ attendri sur Jérusalem , en annonça la destruction , le diacre lisoit , avec un ton pénétrant , l'Evangile de S. Luc , Chap. XIX. Tous les assistans répandoient des larmes , & retournoient dans leurs maisons méditer encore la grandeur de ce mystère.

L'établissement de cette procession est d'une date antérieure à l'institut des Peres de la Terre-Sainte. C'est Guillaume de Tyr qui en parle le premier , en exposant quel étoit le sort des Chrétiens sous les Califes d'Egypte. Il rapporte à ce sujet un trait de perfidie , de la part d'un citoyen , qui vouloit anéantir dans Jérusalem les restes du christianisme.

„ C'est un impie , dit-il , va pendant une nuit
„ mettre un chien mort à la porte de la
„ principale mosquée , espérant que les infidèles
„ ne manqueroient pas d'imputer
„ cette dérision aux catholiques : ce qu'ils
„ firent en effet ; & sans s'assurer si ce

„ soupçon étoit ou non fondé, ils cou-
 „ rent toutes les rues de la ville pour ap-
 „ peller le peuple Musulman à la vengean-
 „ ce. Tous les Chrétiens alloient périr,
 „ si le ciel n'eût inspiré, à un jeune hom-
 „ me le courage héroïque de se dévouer
 „ à la mort pour ses freres, en se déclá-
 „ rant seul coupable de l'insulte faite au
 „ temple; & son sacrifice calma la rage
 „ des persécuteurs „.

Quand Godefroy de Bonillon fut assis
 sur le trône de Jérusalem, il s'occupa de
 rendre à la religion catholique son anti-
 que splendeur, il rétablit, entr'autres cho-
 ses, la solennité des palmes qu'on repré-
 senta sous son règne & sous celui de ses
 successeurs, avec l'appareil militaire. Cet
 article religieux faisoit même partie de la
 constitution de l'ordre du S. Sépulcre.

Cette procession fut interrompue par la
 chute des princes chrétiens. Mais un évé-
 nement imprévu, que raconte Quaresmius,
 la fit renouveler dans la suite.

Il arriva qu'une extrême sécheresse dé-
 sola Jérusalem, jusqu'à lui faire craindre
 la perte prochaine de sa population; le
 gouverneur, qui pour lors étoit Mahomé-
 tan, fit ordonner des prieres publiques.
 Comme elles furent sans effet, il ne resta
 plus d'espoir à la malheureuse cité.

Mais la providence, ajoute l'auteur latin, qui n'avoit pas oublié son peuple fidèle, voulut que cette détresse servît à le tirer de son humiliation. Elle inspira au gouverneur d'appeller à lui les religieux de la Terre-Sainte, qui habitoient le Mont-Sion. En leur exposant ses inquiétudes, il leur recommanda de chercher, par leurs sacrifices, à fléchir un ciel qui étoit devenu d'airain. En conséquence il leur permit de faire dans l'étendue de la ville une procession solennelle. Cet hommage religieux monta jusqu'au trône de Dieu. L'atmosphère s'obscurcit tout-à-coup, les nuages s'entrouvirent, & versèrent sur la terre une pluie abondante, qui rendit la vie à la Palestine entière. La reconnoissance du gouverneur devoit être sans bornes. Aussi octroya-t-il aux Chrétiens l'exercice de leur culte, avec le droit de faire chaque année la procession des palmes.

Les Juifs n'avoient pas vu sans envie cette faveur accordée au christianisme. Ils attendirent la mort du bacha, pour être plus sûrs de la détruire. Sous l'apparence du zèle, ils insinuerent à l'administration, que le triomphe de la croix pouvoit abaisser le culte du prophète. Une telle crainte déterminâ le nouveau gouverneur à défendre la procession.

En 1667, le grand-seigneur permit de la rétablir; & depuis lors elle n'a pas été défendue. Cependant elle n'a pas lieu, à cause des charges dont il plut au gouverneur de la grever. Sous prétexte que la sûreté des religieux demandoit qu'il y envoyât une compagnie de Janissaires, il se faisoit payer une contribution, d'abord légère, mais qui devint assez considérable pour décider S. Sauveur à ne plus sortir de son enceinte.

CHAPITRE XX.

Départ de Jérusalem pour Jérico.

DANGEREUSE est la route qui mène de Jérusalem à Jérico. Des hordes d'Arabes infestent cette plaine ainsi que les campagnes où coule le Jourdain. C'est pourquoi il est de la prudence de ne le traverser qu'avec bonne escorte; & encore n'y est-on pas à l'abri de tout danger, si l'on n'achète des chefs Arabes le droit de passage.

C'est le Muffelin ou gouverneur de Jérusalem qui traite avec eux pour le prix, & en fait les avances pour les caravanes

Quand on est d'accord, les Arabes envoient dans la ville quelques-uns de leurs Sciehks, pour s'y tenir en ôtage jusqu'au retour des pèlerins ; en outre, ils viennent au nombre de deux cents cavaliers attendre la caravane au sortir des portes, pour l'accompagner sur la route. Le gouverneur ne manque jamais de faire ce voyage avec une garde de cent soldats Turcs.

Il est libre à tous les étrangers, qui se trouvent à Jérusalem, de se joindre au corps des voyageurs, & ce qui paroît d'abord étonnant, c'est qu'ils soient tenus de payer la taxe du chemin, lors même qu'ils restent à la ville. Il y a à cela une espèce de raison. Comme le gouverneur se charge de procurer des chevaux ou autres montures à la caravane, & qu'il en arrête autant qu'il y a d'étrangers dans Jérusalem, il ne veut pas souffrir le dommage du surplus.

Cette caravane part tous les ans pour Jéricho dans la semaine sainte. Composée autrefois de quinze mille personnes, elle ne monte plus aujourd'hui qu'à cinq mille.

La fourniture des tentes & des vivres est à la charge de tous les monastères, qui, pour dédommagement, sont autorisés à percevoir sur chaque Chrétien de leur paroisse, ou de leur communion, un modique

DE JERUSALEM, &c. 303
impôt. Les papas ou prêtres des sectes schismatiques mettent à profit cette permission, & souvent extorquent de leurs prosélytes des sommes considérables.

Plus défintéressés, les Peres de la Terre-Sainte donnent gratuitement leurs comestibles, ne demandent aux pèlerins que le prix du louage du cheval qui appartient, comme je viens de le dire, au gouvernement. J'ajouterai qu'on exige des simples voyageurs un droit de louage, beaucoup plus fort que celui que payent les religieux.

La majeure partie de la caravane étant formée de Chrétiens Orientaux, il faut que les Européens attendent, pour le départ, le jour qu'il plaît à ceux-ci de choisir. Ce n'est pas tant l'avantage du plus grand nombre qui les y détermine, qu'une raison d'intérêt. Ils savent que le gouverneur feroit payer à deux ou trois cents Chrétiens latins, une somme aussi forte que pour la conduite de cinq mille.

On estime que chaque pèlerinage peut produire au gouverneur environ quinze mille séquins. Qu'on en déduise deux ou trois mille pour le louage & les frais de montures, quatre autres qu'il distribue aux chefs Arabes, il lui en restera sept de net qui tombent dans ses caisses. Voilà comme

les bachas Turcs font en peu de tems des fortunes immenses.

Pour fournir à la caravane un nombre suffisant de montures, le gouverneur fait amener des environs de Jérusalem, tous les chevaux, les mulôts & les ânes qui s'y trouvent. On les partage en différentes écuries, aux portes desquelles les pèlerins viennent partout prendre l'espece de monture, que le hasard leur assigne.

Moyennant une gratification faite aux écuyers, les Peres de la Terre-Sainte obtiennent de choisir, la veille, les chevaux dont ils ont besoin pour eux & pour les voyageurs logés dans leur couvent.

Nous avons ordre de partir la nuit du 12 avril. Il y a des regles établies pour la marche. Les Européens devancent la caravane. Deux heures après, suivent les religieux ou prêtres, au nombre de cent cinquante, avec quatre séculiers & autres gens de service, comme interprètes, Janissaires & vivandiers. C'est le vice-procureur qui commande ce second peloton.

Vient en troisieme lieu la troupe des femmes portée sur des chameaux, ayant au milieu d'elles les enfans trop jeunes encore pour se tenir à cheval. On croit bien que ce n'est pas la moins bruyante.

Cet avant-garde sort de la ville par la
porte

D E J E R U S A L E M , &c. 307
porte de Bethléem, où les premiers attendent les plus tardifs.

Paroît enfin le corps de la caravane, composé, comme je l'ai dit, de Grecs & d'Orientaux. Ces derniers ont le privilège de sortir par la porte de S. Etienne.

Après avoir marché deux milles, nous traversons la célèbre vallée de Josaphas, où, d'après l'Ecriture, je pense que les Chrétiens Grecs, Orientaux & Européens, se retrouveront un jour sans se disputer le pas.

Nous passons Béthanie, & gravissant un sentier fort étroit, nous arrivons, après deux autres milles, à la fontaine des Apôtres, que le peuple appella de leur nom, dans la persuasion où il est qu'ils s'y désaltererent en venant de Jéricho à Jérusalem. Jadis elle étoit ornée de fort beaux marbres qui se détruisent par l'injure des saisons. C'est la seule source qu'on rencontre sur le chemin, & malgré que je n'aie pas la superstition d'un Oriental, son eau m'a paru excellente.

Non loin de là, est une misérable hôtellerie, où plusieurs veulent entrer. Des Arabes y fument leurs pipes, & vendent du café à qui veut en prendre.

Nous allons tenir une route périlleuse, & par prudence nous attendons ceux qui

sont en arriere. Le clair de la lune nous fait distinguer Bahurim, Barachim ou Bachora. Je me rappelle que David y courut le plus grand risque. Ce pere malheureux, fuyant les coups d'un fils révolté, fut reconnu, à son passage, par le fils de Gera, qui l'assaillit de pierres. Il ne reste de cet endroit que des débris de murailles.

Passé Bahurim, on descend dans une vallée étroite, que l'élévation de deux montagnes rend singulièrement obscure. Des lumieres qu'on apperçoit dans le lointain, nous donnent des craintes. A mesure qu'elles approchent, l'alarme croît, & bientôt on s'imagine qu'une horde de brigands va fondre sur la caravane. La tête fait reculer la queue, de maniere que tout se débanderoit, sans les efforts des gardes qui barrent le chemin. Ce qui pourtant n'empêche pas qu'un grand nombre ne s'échappe des flancs pour gravir la montagne. Heureusement c'est une terreur panique. La troupe qui vient à nous n'a pas de mauvaise intention. Un des soldats de notre escorte, plus courageux que les autres, s'avance seul à la rencontre. Il reconnoît une compagnie de femmes Musulmanes, qu'environnent deux cents Arabes armés. Ce cortège féminin vient de faire un pèlerinage dans une petite mosquée,

DE JÉRUSALEM, &c. 307
qui est construite sur la côte de la mer
Morte; comme il appréhendoit de trou-
ver en nous un parti d'ennemis, il se pré-
paroit de son côté à la défense. Rassurés
de part & d'autre, nous nous croisons, en
nous souhaitant un bon voyage.

Nous apercevons Adommim avec le
premier rayon du soleil. Plus d'un voya-
geur perdit la vie dans ce lieu. Il est sin-
gulièrement favorable aux projets des bri-
gands, qui s'y tiennent en embuscade. Son
nom même en fait preuve, puisqu'Adom-
mim ne signifie autre chose, en langue hé-
braïque, qu'un lieu de sang.

Adommim me remet en mémoire cette
parabole touchante de l'Evangile, où l'on
voit qu'un pauvre citoyen de Jérusalem
fut assailli & blessé mortellement sur la
route de Jéricho. Un lévite, un prêtre en-
tendent ses soupirs, & passent sans lui jet-
ter un regard de compassion. C'est un pé-
cheur, c'est un Samaritain qui le relève
dans ses bras, l'assied sur son cheval, &
va le panser dans une hôtellerie voisine,
en laissant au monde le plus bel exemple
de charité fraternelle.

Adommim étoit une petite cité qui échut
au sort à la tribu de Judas.

Dans la proximité, subsistent encore les
ruines d'un grand kan ou hôtellerie. Cet

édifice fut bâti de pierres de taille. On le nomme Kan du Samaritain, parce qu'on croit que le Samaritain y déposa le malheureux assassiné.

En mémoire de cette belle action, on éleva jadis près de ce lieu, une petite chapelle, où tous les voyageurs sensibles s'arrêtoient pour prier.

Plus avant, à ma gauche, paroît une forteresse qui commande les alentours. Assise sur la pointe d'une montagne, elle est défendue par des fossés, creusés au ciseau dans la roche vive. Les Chrétiens, qui la construisirent, avoient pour but de protéger dans cette plaine périlleuse la marche des pèlerins.

Quelle vaste solitude s'ouvre devant nous ? Ce ne sont que rochers, que landes, que vallées incultes. Je ne m'étonne plus que l'habitant de ces lieux soit d'un naturel féroce. Partout où le sol est triste & stérile, l'homme est sombre & avide de pillage. La mélancolie & le besoin entourent son berceau. Ses yeux, en s'ouvrant, n'aperçoivent qu'aridité, abandon & détresse. Le premier sentiment qui se développe dans son cœur, est celui de la souffrance. On lui crie de toutes parts que la terre lui refuse sa nourriture. On lui met en main une arme meurtrière, que la faim

lui fait tourner contre le voyageur. Faut-il le dire ? Il n'éprouve de jouissance, que quand un assassinat heureux l'a rendu maître des déponilles d'autrui. Ce sont les seules moissons que lui produisent ces campagnes.

On fait douze milles à travers ce désert, au bout desquels on descend par une pente rapide dans la plaine de Jérico. Il y a après de sept heures que la caravane est en marche.

CHAPITRE XXI.

Du Mont de la Quarantaîne.

ENTRE' dans la plaine de Jérico, on prend la route qui conduit à gauche, & après un mille & demi, on arrive au Mont de la Quarantaîne; nous mettons pied à terre, & des Arabes s'approchent de nous, pour tenir nos montures. Quoique nous n'en connoissions aucun, il seroit imprudent de leur refuser cette preuve de confiance. Tout ce qu'on peut craindre d'eux, me dit-on, c'est qu'ils ne volent, non les chevaux, mais les brides dont ils sont très curieux. Du reste ils ne font pas acheter

bien cher le service qu'ils rendent : chaque cavalier en est quitte pour un ou deux medins.

Nous ne sommes que douze qui ayions le courage de vouloir observer cette montagne. Le reste de la caravane se repose sous l'abri de quelques masures voisines.

Ce mont de la Quarantaine est au nord de Jérico. On ne voit sur sa croupe ni arbustes, ni gazon, ni terre. Ce n'est, du pied au sommet, qu'un bloc de marbre blanc, dont l'air a jauni la surface.

Le sentier, par lequel on y monte, inspire l'effroi : il s'élève en serpentant entre deux abymes, que l'œil n'ose fonder. D'abord assez large, il se rétrécit jusqu'à peine laisser place aux deux pieds de front.

Plus d'un d'entre nous se défie de ses forces, & se croit trop heureux de pouvoir rétrograder sans péril.

Montés plus haut, nous trouvons un Arabe étendu sur le chemin, qui nous fait payer le passage.

Il faut ici ne pas perdre la tête. L'un des parapets du sentier est écroulé, & nous nous cramponons à celui qui reste, jusqu'à ce que nous ayions atteint une petite grotte, placée là fort à propos, pour nous laisser le tems de reprendre haleine.

Nous poursuivons notre entreprise qui

devient de plus en plus périlleuse. Presque suspendus à la roche, ayant en face toute l'horreur du précipice, nous n'avancons qu'en poussant les pieds l'un contre l'autre, tellement qu'une écaillé détachée sous nos pas, nous entraîneroit dans le fond de ce vaste tombeau.

Nous rencontrons une seconde grotte qui présente une ouverture de six coudées. Elle seroit assez spacieuse, si une partie de sa voûte, tombée en ruines, ne la combloit aux deux tiers. Elle aboutit dans une autre, où la curiosité nous fait descendre. Mais nous manquons d'être étouffés par l'abondance des chauves-souris qu'elle renferme. Voulant sortir à la fois, quand nous entrons, elles s'abattent sur nous & nous couvrent le corps en entier. Heureusement elles se font passage, & nous respirons un peu. Le demi-jour nous fait appercevoir que cette grotte est couverte, à la hauteur d'une palme, des excréments de ce hideux volatilt. Nous remarquons quelques ouvertures murées, qui nous donnent à croire, d'après ce que nous avons observé ailleurs, que ce lieu servit de sépulcre aux anciens anachorettes. Cela est d'autant plus probable, que la grotte voisine étoit une église; un reste d'autel, quelques peintures à la grecque ne permettent pas d'en

douter. Dans l'angle droit est une grande citerne, dont l'enduit conserve encore la première solidité, quoique rompu en quelques endroits.

L'angle gauche offre un petit escalier qui conduit à une troisième grotte. Celle-ci est plus longue que large : ses murs sont aussi peints à la grecque, & représentent les douze Apôtres de grandeur naturelle. Mais leurs figures sont tellement altérées, qu'on ne pourroit les reconnoître, si le nom de chacun n'étoit écrit en caractères grecs sur l'auréole. Dans le fond, s'élève une table d'autel un peu écaillée, au-dessus de laquelle est un tableau ovale de l'Annonciation, parfaitement conservé.

Pour rendre ces trois grottes égales & régulières, on s'est servi du ciseau, & il paroît qu'elles furent habitées par un certain nombre de solitaires, qui se dévouèrent à la vie contemplative.

Il reste à savoir quel fut le fondateur de cet hermitage. Aucun écrivain n'a pu précisément le dire, & Nicephore & Eusebe, qui ont décrit tous les temples de la Palestine & de la Judée, ne parlent pas des chapelles de la Quarantaine.

Cette montagne est une des plus hautes de la province, & un des lieux les plus vénérés. Elle tient son nom du jeûne rigoureux

goureux que le Christ y observa, après avoir triomphé des vanités du monde & de la puissance des enfers.

En mémoire de ce miracle, on construisit anciennement une chapelle sur la cime du mont. Elle se voit de la plaine, mais on ne peut en approcher de l'endroit où nous sommes, parce que le chemin est rompu. Peut-être bien est-elle accessible d'un autre côté de la Montagne. Beaucoup de grottes sont éparfées à l'entour, dans l'une desquelles, dit Quaresmius, se trouvent déposés plusieurs corps d'anachorettes qui sont encore intacts. J'ai ouï assurer la même chose dans le pays, mais je n'ai rencontré personne qui les ait vus.

Nous jouissons du plus bel aspect imaginable. Cette partie de la Quarantaine domine les montagnes de l'Arabie, la terre de Gaalad, le pays des Ammonites, les plaines des Moabites, la plaine de Jéricho, le fleuve du Jourdain & toute l'étendue de la mer Morte. C'étoit-là que le démon disoit au Fils de Dieu : *Je t'accorderai tous ces royaumes, si, te prosternant devant moi, tu consens à m'adorer.*

Ces campagnes furent le théâtre des exploits du peuple d'Israël, & des prodiges que le ciel manifesta en sa faveur.

Dans le champ des Moabites, il se par-

ragea les dépouilles des Madianites qu'il avoit vaincus ; & Moÿse ayant ordonné un recensement des troupes , les chefs vinrent lui dire : „ Nous avons compté tous les „ combattans que tu soumis à nos ordres , il n'y en a pas un seul qui soit mort „ dans la bataille „.

Vis-à-vis de Jérico , au-delà du Jourdain , s'élève la montagne de Nimbo , d'où Dieu fit voir à Moÿse la terre qu'il avoit promise à son peuple. Satisfait de l'avoir contemplée , le saint homme mourut , & fut enseveli dans la vallée de Moab.

Sur le Phogor , voisin du Nebo , Balaam combla de bénédictions le peuple d'Israël , au lieu de le maudire , comme il l'avoit juré à Balac , roi des Moabites. Quelque tems après , le peuple saint y pécha contre son Dieu , en adorant l'idole Beelphegor , par amour pour des femmes prostituées.

A un mille & demi est la plaine de Galgala , où vinrent camper les Israélites , après le passage du Jourdain. Josué y déposa les douze pierres qu'il avoit relevées du fleuve , pour laisser aux nations une preuve de la puissance divine , & leur apprendre à la craindre. Le Seigneur commanda ensuite à Josué de changer ces pierres en couteaux , & de circoncire tous ceux

qui, nés dans le désert, n'avoient point satisfait au vœu de la loi.

C'est pour cela qu'on appella lieu du Prépuce, la petite colline où cette opération s'accomplit.

Saül, au grand contentement de son peuple, y reçut le diadème.

C'est encore dans Galgala que les Hébreux célébrèrent leur première pâque, depuis leur entrée dans la terre promise. Enfin, cette plaine est mémorable par beaucoup d'autres faits qui sont rapportés dans l'Ecriture-Sainte.

Après avoir satisfait notre curiosité, nous quittons cette montagne effroyable que les hommes ont été forcés d'abandonner aux vautours & autres oiseaux sauvages. J'évite au lecteur de lui décrire les nouvelles peines que nous éprouvons à cette descente, qui nous coûte plus de deux heures de danger.

CHAPITRE XXII.

Suite de la Route, & Description de la Ville de Jéricho.

PRESQUE contigus à la Quarantaine, sont quelques anciens aqueducs, avec un reste

de bâtiment incliné sur un tertre , qui s'enchaîne à la montagne. Chacun de nous ne manque pas de faire ses conjectures. Celui-ci prétend que c'étoit un monastere ; celui-là une manufacture de sucre , élevée dans le tems que la plaine de Jérico en produisoit en abondance ; cet autre croit reconnoître des débris d'une hôtellerie ; j'ai aussi mon opinion , & soutiens que cet édifice servit à tous ces divers usages à la fois. Ce que je prouve , en rappelant l'institut des anciens monasteres , qui s'occupoient de l'agriculture , exerçoient les arts mécaniques , & logeoient les voyageurs.

On trouve , un mille plus loin , la fontaine d'Elisée , dont l'eau est excellente. Elle réunit deux sources , qui se forment dans les cavités de la Quarantaine. Son abondance est telle qu'elle faisoit jadis tourner plusieurs moulins , que le tems a détruits.

On lit dans la Bible que l'eau de cette fontaine étoit d'abord mal-saine & amere , & qu'elle s'améliora par un vase de sel qu'y jetta le prophete Elisée , en invoquant le nom de Dieu.

Son amertume , dit l'historien Joseph , corrompoit non-seulement les fruits , mais caufoit encore des maladies mortelles aux femmes , qui par hasard en avoient bu. Et

ce qu'il y a de particulier , c'est que la violence du mal s'attachoit aux parties de la génération.

Il ajoute que la source se desséchoit par l'ardeur du soleil , & que, brûlante dans son lit pendant l'été , l'eau qu'on en tiroit , se rafraîchissoit au vent , comme elle avoit aussi la propriété d'être chaude en hiver.

Cette fontaine est ombragée par le feuillage d'un arbre extraordinairement touffu , qu'on appelle dom en langue arabe. Il est petit & d'un bois très-ferré , qui demande peu de culture. Son écorce ressemble à celle du limon , & présente des pointes fortes & aiguës de la largeur d'un doigt & demi. Quoique rondes & petites , ses feuilles imitent celles du gigeolier , & son fruit , quand il est sec , rappelle de même celui de cet arbre. On ne le mange pas dans sa fraîcheur , à cause de son âpreté. Le dom est très-commun dans la plaine de Jérico , & fort agréable au voyageur qui trouve , sous ses rameaux , un abri contre les rayons du soleil.

De la source d'Elisée à Jérico , on compte un peu plus d'un mille.

Cette cité fut la première du pays de Chanaam , qui tomba au pouvoir des Israélites , après leur entrée dans la terre promise.

Personne n'ignore comment ses murailles s'abattirent d'elles-mêmes devant l'Arche d'Alliance, au premier son des trompettes. Il me suffira de rappeler l'époque de sa chute, qui remonte à l'an 2584 du monde, & 1469 avant Jesus-Christ.

Elle fut reconstruite 538 ans après, par Héliel de Bethel, qui fut assez malheureux pour perdre ses deux fils Abiram & Segub, avant qu'il en eût posé les portes.

Il est à propos de remarquer ici qu'il existoit une autre Jérico, peu éloignée de l'ancienne. On en trouve la preuve dans le Livre des Rois, où il est dit que David envoya des ambassadeurs à Hanon, prince des Ammonites, pour le consoler de la mort de son pere. Ils furent mal accueillis du peuple qui leur coupa la moitié de la barbe. Honteux de retourner à leur maître dans cet état d'humiliation, ils attendirent qu'elle fût repoussée.

L'ancienne ville portoit aussi le nom de cité des Palmiers, avant sa destruction par Josué, & dans le tems qu'Eglon, roi des Moabites, s'en empara, ce qui eut lieu 112 ans après.

Héliel parvint à rendre à Jérico sa population, sa splendeur & son commerce, & elle se maintint dans cet état florissant pendant plusieurs siècles. Vespasien la sac-

cagea dans la suite , & mit en pieces tout ce qui s'offrit à sa fureur. Le carnage fut nombreux , parce que ses habitans ne purent chercher un asile dans les montagnes de Judée.

Rétablie par Adrien , en 138 de l'ère chrétienne , elle éprouva de nouveaux désastres quelques années après.

Les Chrétiens la réparèrent encore , & en firent le siège d'un évêque. Mais finalement , elle fut renversée par les infidèles , dans le douzième siècle , pour ne plus sortir de ses ruines.

Jéricho étoit située dans une plaine , bornée par diverses montagnes au midi , au couchant & au nord.

Ses murailles avoient un contour de vingt stades , ou deux & demi de nos milles.

Les prophètes Elie & Elisée y vinrent habiter quelque tems.

Ce fut dans Jéricho que les Samaritains rendirent aux Juifs deux mille femmes & enfans qu'ils leur avoient enlevés dans la guerre. Ils firent cet acte de justice par le conseil du prophète Obed , qui les menaça de la foudre , s'ils abusoient plus long-tems de l'avantage de la victoire.

Judas & Mathatias y furent égorgés par la trahison de Ptolomé , leur beau-frere , qui mit à profit la faveur d'un festin.

Hérode , appelé le Grand , commit un pareil crime envers le grand-prêtre Aristobule , dont il avoit épousé la sœur , connue sous le nom de Marianne.

Ce même prince , qui devoit souiller sa mémoire de toutes les especes d'attentats , ne rougit point d'ordonner la mort d'Antipatre , son fils. Mais le ciel irrité de voir un cœur d'airain dans un pere , le frappa lui-même , cinq jours après , d'une maladie vermineuse. On l'inhuma dans un lieu appelé Hérodié , distant de Jérico d'environ huit stades ; & son fils Archelaus fut salué roi à ses funérailles.

Le Christ manifesta dans cette ville plusieurs miracles fameux.

Jérico fut souvent honorée de la présence des rois , qui l'embellirent de palais , de cirques & d'amphithéâtres.

Justinien s'appliqua à y faire réparer les temples & les hôpitaux , préférant la gloire de la religion , & le soulagement de l'indigence , à la somptuosité & au luxe.

Pendant que les Chrétiens latins en furent les maîtres , on éleva trois couvens dans son enceinte ; l'un sous l'invocation de saint Basile , le second dédié à saint Benoît , & l'autre occupé par des Carmes.

Mais Jérico n'est plus qu'un endroit fort chétif , où l'on rencontre quelques Arabes

à peine couverts. Il ne reste des anciens édifices qu'une espece de tour aux trois quarts démolie, des débris de murs peu remarquables ; & , en perdant sa première gloire , cette ville a aussi perdu son nom qu'elle a changé en celui de Rihha , mot arabe qui signifie odeur.

CHAPITRE XXIII.

Plaine de Jérico.

Au sortir de Jérico , nous revenons à la plaine , où sont dressées des tentes pour les voyageurs.

Des Arabes nous demandent nos chevaux , que nous leur confions sans inquiétude , après toutefois leur avoir ôté les brides.

Cependant , arrive la caravane des Orientaux , précédée de l'escorte arabe , & suivie du Musselim ou gouverneur , au milieu de la cour.

Cette entrée dans la plaine se fait au son des tambours & de la musique. En même tems commence une cavalcade vraiment curieuse : deux cents cavaliers Turcs & autant d'Arabes se disputent la gloire

de manoeuvrer devant le Muffelim, & les uns & les autres fixent également l'attention.

Le Turc a plus d'art, plus de facilité & plus de grace ; mais l'Arabe ne se fait pas moins valoir par sa contenance hardie, sa vélocité, & sa grande habitude à plier le cheval. On voit que l'un ne cherche qu'à paroître agréable, & que l'autre veut être maître de ses mouvemens.

Quand le gouverneur a pris possession de sa tente, nous lui envoyons un interprète accompagné de deux janissaires à cheval, pour lui faire notre compliment sur son heureuse arrivée; par un retour de politesse, il nous fait porter ses remerciemens, une demi-heure après.

Les tentes sont dressées au nord de la plaine, & s'étendent vers le midi. Chaque communion a les siennes séparées des autres.

Il y en a cinq destinées à l'usage des Chrétiens latins : la plus grande pour les Peres de la Terre-Sainte; une autre pour les séculiers Européens; une troisième pour les séculiers Latins Orientaux; la quatrième occupée par les gens de service; & la dernière employée aux besoins de la cuisine. Ces cinq pavillons sont inspectés par le vice-procureur, en sous-ordre du Muffelim,

qui dirige tous les mouvemens des parties de la caravane.

Nos montures sont au soin des guides Arabes , qui les enferment dans une espece de parc , formé autour des tentes par des rangs de piquets , liés avec des cordes. On ne leur donne à manger qu'une fois par jour , en leur laissant la selle comme c'est l'usage d'Arabie.

Des Janissaires gardent les pavillons , & font des patrouilles dans la plaine pour y maintenir l'ordre & la tranquillité entre les pèlerins.

Les heures de retraite , de repas , de cavalcade , sont réglées par le gouverneur , & s'annoncent au bruit du tambour.

Tous nos comestibles sont , comme je l'ai dit , apportés de Jérusalem. Nous en usons selon notre appétit , & ensuite on nous permet d'aller observer la situation de la plaine , & de jouir de tout ce qu'elle offre de curieux.

Cette plaine forme un demi-cercle par la disposition des montagnes qui l'enchaînent au couchant , au midi & au nord , dont quelques unes s'abaissent en amphithéâtre. Le fleuve du Jourdain qui a son cours vers l'orient , la sépare du pays & des campagnes des Moabites , que dominent les monts pierreux de l'Arabie : à voir

de loin leurs cîmes , parfaitement égales , on diroit qu'elles ont été coupées de niveau pour plaire à l'œil.

Il est aisé de croire qu'une plaine ainsi enfermée doit être toujours brûlante. L'air extérieur , obstrué par des masses énormes , n'y pénètre pas ; & d'ailleurs j'ai remarqué que des sommets arides répercutaient la chaleur avec plus de force que d'autres qui étoient cultivés.

Cette plaine s'étend sur un espace de vingt milles en longueur , & de dix dans son plus large.

Plusieurs citadelles redoutables y furent anciennement construites. Strabon parle de deux , appelée Thrax & Taurus , que renversa Pompée.

L'historien Joseph fait mention de trois autres , l'une élevée par Vespasien , la seconde nommée Dagon , la troisième Cypris , du nom de la mere d'Hérôde l'Ascalonite , qui la fit bâtir ; cette dernière fut détruite par des séditieux , sous le regne d'Agrippa.

Ce sol , dont les écrivains latins ont vanté l'abondance , n'est cependant pas naturellement fertile. Il ne dut ses riches moissons qu'aux eaux de la source d'Elisée , qui le fécondoient en l'arrosant ; & il ne faut pas oublier de dire à la gloire d'Arche-

latis, fils d'Hérode-le-Grand, que ce fut lui qui les fit répandre dans les campagnes, en applanissant le terrain dans un espace de cent stades.

Il s'en faut de beaucoup que la culture de cette plaine soit la même qu'elle étoit autrefois. A l'exception de quelques parties fructueuses, elle n'offre plus qu'une surface aride & abandonnée.

De toutes les productions de Jérico, la plante du baume est la plus connue, & l'on a même dit qu'elle étoit particulière à la Judée; mais cela est démenti par les voyageurs. Je me suis assuré par moi-même qu'elle étoit abondante dans les alentours de la Mecque & de Médine; & je lis dans Joseph qu'on croyoit généralement à Jérico, qu'elle avoit été apportée à Jérusalem par la reine de Saba: opinion qui paroît plus que probable, quand on considère qu'elle croît sans culture en Arabie, tandis qu'elle demandoit le plus grand soin en Palestine pour ne point dégénérer.

Les Romains la cultivèrent après la destruction de Jérusalem, jusqu'au tems que les Egyptiens, devenus maîtres de cette contrée, la transplantèrent à Babilone, qui est devenue la cité du Caire.

Cette plante s'élève à la hauteur du grenadier, auquel elle ressemble beaucoup

par ses rameaux longs & fluets. Ses feuilles sont petites, d'un beau verd, & imitent celles de la rue. Son bois est rouge & gommeux; sa fleur, blanche, petite, est d'une odeur fort agréable. Son fruit est un petit noyau, couvert d'une pellicule sèche & brune; il contient une amande, & quelquefois en place, un second noyau plein d'une liqueur jaune, amere & piquante.

Dans les mois de juin, de juillet & d'août, les Arabes lui font, avec un fer, une légère saignée, d'où découle une humeur visqueuse.

Les naturalistes observent qu'il eût été dangereux de faire cette incision aux plantes de Palestine avec le fer ou l'acier. On se servoit d'une pierre tranchante, d'un couteau d'os, ou d'un morceau de verre; & de plus, il falloit avoir l'attention que l'ouverture ne portât que sur l'écorce; en atteignant le bois, on avoit à craindre de le faire dessécher; au surplus on pouvoit employer la serpe pour élaguer les branches.

Le suc qu'on tire de cette plante se nomme opo-baume, son fruit, carpo-baume, & son bois xilo-baume. L'opo-baume en est la partie la plus parfaite: blanc, quand il sort de l'arbre, il devient verd, & ensuite de couleur d'or; mais en vieillissant,

il se ternit un peu , & finit par ressembler au miel. Son odeur , quoiqu'assez forte , est agréable ; il s'épaissit comme la térébenthine de Chypre.

Cet opo-baume qui nous vient de l'Arabie , est souvent mêlé avec cette même térébenthine , d'après ce que me dirent les naturels. Annuellement on en transporte en Europe une assez grande quantité , tandis que les plantes en fournissent très-peu dans le pays. Ce sont les Haggis ou pèlerins Turcs qui l'alterent & le dénaturent , à leur retour de la Mecque.

On est quelquefois même trompé sur les lieux , où l'on vous vend pour opo-baume un suc extrait à force de feu , du bois , des branches & du fruit de la plante , qui est de beaucoup inférieur à la résine qu'on tire par les incisions.

Mais on peut connoître si le baume est sans mélange , en le versant dans un vase d'eau. Quand il est pur , il jaunit , se délaye , se mêle avec l'eau , s'en sépare & surnage , en devenant blanc comme le lait ; si au contraire il est falsifié , il tombe au fond du vase & s'y colle , sans changer de couleur.

M. Lémery, dans son Traité des Simples, donne à cette plante le nom de baume judaïque , suivant en cela l'erreur de tous les

écrivains qui l'ont cru particulière à la Judée.

Le palmier n'étoit pas moins commun dans la plaine de Jérico. Il s'appelloit thamar en hébreu, fœnix en langue grecque, & nachla chez les Arabes.

Cet arbre croît facilement en Syrie, & monte à la hauteur d'un homme, après cinq à fix ans de plantation.

Son tronc est extraordinairement écailléux, ce qui provient de la coupe des branches, dont on le dépouille pour le faire élancer davantage. Il ne porte de rameaux qu'à la cîme. Ses feuilles ont la forme d'une épée. Son branchage incline vers la terre, à l'exception du bois qui pousse du milieu de l'arbre, & qui même se courbe à mesure qu'il croît & se dilate.

Sous ses branches, & particulièrement au-dessous de celles qu'on a coupées l'année précédente, s'élèvent de grosses ampoules qui contiennent des fleurs; en les entr'ouvrant avec précaution, elles se séchent sur l'arbre sans en tomber. Ces fleurs, qui ressemblent à nos jasmins sauvages, sont enfilées les unes dans les autres, & tiennent à un rameau commun par des membranes déliées.

Chaque fleur se change en un fruit, qui d'abord est rouge, ensuite devient verd jusqu'à

qu'à la moitié de son accroissement, & enfin il jaunit ou se brunit selon la qualité du palmier. Il a beaucoup d'âcreté dans sa fraîcheur, mais il s'adoucit en séchant, à peu-près comme nos cormes. On donne à ce fruit le nom de dattes.

La cîme du palmier est couverte d'une moëlle, appelée cervelle, qui n'est autre chose que son germe. Je ne saurois mieux la comparer, pour la consistance de la matiere, qu'à la tête du cardon, excepté qu'elle est plus blanche, plus agréable au goût, contenant en soi un suc laiteux.

Cet arbre est de la plus grande utilité, puisqu'il n'offre aucune partie dont les Orientaux ne tirent avantage. Son bois, quoique poreux, est propre cependant à la bâtisse, acquérant beaucoup de solidité & de résistance des fibres qui le composent. On fait de ses feuilles des paniers ou corbeilles pour renfermer des marchandises destinées aux pays lointains, comme l'encens, la myrrhe & le riz. Ses rameaux conviennent à beaucoup d'usages, & particulièrement à faire des malles, des cages, des chaponieres, & même des lits. Il découle de sa cîme une liqueur agréable, qu'on boit sans aucun mélange. Les naturels la nomment Lebhi, expression qui signifie dans notre langue, larme de palmier.

Les noyaux du fruit ne sont pas non plus inutiles ; on les tourne & on les travaille comme l'os & l'ivoire, qu'ils imitent de manière à s'y tromper ; les Mahométans en portent des couronnes à la main.

Plusieurs écrivains s'accordent à dire que les palmiers de Jérico & de l'Egypte ont les mêmes propriétés que ceux de l'Inde. Mais comme les Indiens sont plus industrieux que les habitans de Judée, ils savent tirer un plus grand parti de cet arbre. Ils construisent avec son bois des corps de vaisseaux & leur mâture. Ils filent son écorce & ses fibres, dont ils composent des cables & des toiles. Ils font avec le fruit des vases & des coupes, après en avoir extrait le suc. En un mot, dit Hernandez, le palmier est un arbre nourricier qui fournit à l'Inde son pain & son vin.

Plin le naturaliste a compté jusqu'à quarante-neuf espèces de palmier. De ceux que j'ai vus, quelques-uns sont très-élancés ; d'autres plus bas & d'un tronc épais ; ceux-ci portent une datte sans noyau ; ceux-là donnent un fruit tendre & oblong ; plusieurs enfin l'ont très-gros & fort dur.

Parmi les palmiers de Chypre, j'en ai remarqué un, près du bourg des Salines, qui m'a semblé extraordinaire par un de ses rameaux, qui égaloit en grosseur la

corps de l'arbre. De cette principale branche en sortoient d'autres plus petites, revêtues de feuilles, comme en porte la cîme, elle produisoit des dattes, à l'exclusion du reste de la plante, qui étoit frappée de stérilité. Je vis néanmoins un assez grand nombre d'ampoules sur l'écorce de tous les rameaux de ce palmier; mais on me dit que les fleurs, dont elles sont remplies, se desséchoient sans jamais fructifier.

Mattioli, s'appuyant de l'autorité de Théophraste, assure que les palmiers, mâles & femelles, sont également féconds; mais on ne croit pas cela en Chypre ni en Syrie. Il est dans ces contrées des palmiers stériles, appelés mâles, qui sont si nécessaires à la production des autres, qu'en les enlevant on arrête aussitôt la fécondité d'une plantation entière. C'est un fait certain dont j'ai eu la preuve sous les yeux dans les environs de Larnic.

Le palmier se propage en plantant les rejettons qui poussent du pied de l'arbre, ou bien en semant les noyaux des dattes, ou une partie du germe de la cîme, que j'ai nommé cervelle. Il demande un climat chaud, un terrain sableux, mais humide & nitreux; & quand il est nouvellement planté, on entoure les racines de sel & de cendre, pour lui donner de la

vigueur & de l'accroissement ; mais il faut avoir grand soin d'en écarter toutes les matières grasses & putrides , comme très-nuisibles à la plante.

On ne connoît aucun arbre qui ait la durée du palmier. Bravant toutes les intempéries de l'air , il conserve sa première vigueur pendant plusieurs siècles , tellement que les naturels ne se rappellent pas d'avoir vu dessécher un palmier , à moins qu'il n'ait été frappé de quelque instrument. Quand cela arrive , on coupe l'arbre jusqu'à sa racine , on le brûle sur la place , & on couvre ses cendres d'une forte couche de terre ; bientôt s'élève du milieu un rejetton qui croît & se fortifie en très-peu d'années. Comme la Bible donne quelquefois au palmier le nom de Phoenix , je serois porté à croire que l'histoire fabuleuse de l'oiseau Arabe , qui renaît de sa cendre , est tirée du renouvellement de cet arbre.

Cet arbre , comme on fait , est devenu le symbole de tout ce qu'il y a de grand & de merveilleux parmi les hommes ; il désigne la victoire , le triomphe , la longueur du tems , l'innocence , la justice , & particulièrement la fertilité de la Judée. Lorsque les Romains se furent rendus maîtres de Jérusalem , ils frappèrent une mon-

noie, où étoit représentée une belle femme, assise au pied d'un palmier, qu'elle arrosoit de ses larmes; au bas on lisoit ces deux mots : *Judæa capta*, la Judée soumise.

On trouve dans la plaine de Jérico & lieux circonvoisins, un arbre nommé zaccon ou zaccum, dont il n'est parlé dans aucun des auteurs orientaux; ce qui me fait croire qu'on ne connoissoit pas alors l'huile salutaire qu'on tire de son fruit.

Le zaccon ressemble beaucoup au prunellier. Ses rameaux présentent des épines, longues de quatre à cinq pouces. Son écorce est noueuse & ridée : verte, quand elle couvre l'arbre, elle se jaunit en séchant; son bois est de la couleur du buis, & quoiqu'il n'en ait pas la dureté, elle acquiert, sous le tour, le même poli & le même lustre. Ses feuilles sont semblables à celles de l'olivier, mais plus étroites, plus aiguës, d'un plus beau verd, & presque piquantes; sa fleur est blanche, odorante; son fruit est une espèce de gros gland, sans calice, enveloppé d'une forte pellicule; il donne peu de chair, & se réduit presque à rien dès qu'il est détaché de l'arbre, mais il contient un noyau où se trouve une amande, qui se fond en huile en la pressant.

Les Arabes font un si grand cas de cette huile, qu'ils la préfèrent à celle du baume, pour les contusions internes, les plaies & les blessures.

Quand les caravanes chrétiennes arrivent à Jérico, on voit s'avancer à leur rencontre des troupes de femmes, pour offrir aux pèlerins de cette huile salutaire, qu'elles vendent dans de petites outres de peau. Mais comme on a découvert quelquefois que cette huile étoit mêlée avec l'olive, il est plus sûr de la faire préparer sous ses yeux : si elle coûte un peu plus, du moins évite-t-on la fraude.

C'est ainsi que je l'ai vu faire.

On jette dans un grand vase une quantité suffisante de fruits de zaccon, bien mûrs ; on en broie avec une pierre l'écorce, la chair, le noyau & l'amande, & à mesure qu'il en sort de l'huile, on la tire du vase ; on presse le marc avec la main, jusqu'à ce qu'il soit devenu sec ; puis on le jette dans une chaudière d'eau bouillante, qui achève d'extraire ses parties huileuses, qui surnagent & qu'on enlève aisément jusqu'à la dernière goutte. Cette huile est de beaucoup inférieure à la première.

L'huile de zaccon a le goût & la couleur de celle d'amandes douces ; elle se

clarifie difficilement, parce que la maniere de l'extraire ne la dégage pas de sa lie.

J'observai que les femmes Arabes, en l'exprimant, s'en frotoient toutes les parties du corps; leur en ayant demandé la raison, elles me répondirent que cela leur étoit salutaire, en ce que l'huile arrêtoit l'excessive transpiration, qu'occasionne la chaleur du climat, dont elles se sentoient très-affoiblies.

M. Lémery nous décrit l'huile de zaccon, comme propre à délayer les humeurs froides & visqueuses.

Quaresmius dit qu'elle calme promptement les plus fortes coliques, ajoutant qu'il en a fait l'expérience.

Je puis moi-même attester la vertu de cette huile, ayant été témoin d'une guérison qu'elle a opérée sur un voyageur vénitien. Ce particulier s'étoit blessé par une chute de cheval; il ressentoit des maux de poitrine qui devenoient inquiétans.

On lui conseille de se froter d'huile de zaccon, & d'en boire; il le fait, & en peu de jours, la blessure se sèche & les douleurs internes se calment & se dissipent.

Il naissoit dans les jardins de Jéricho un arbuiste, connu dans la langue hébraïque, sous le nom de copher, que les Latins appelloient *Cyprus*. Il est commun dans l'île.

de Chypre , & j'en ai donné la description sous le nom de Kenna.

On voit encore des rofiers dans ces campagnes , mais l'efpece en est bien inférieure à celle qui est tant vantée dans la Bible , dont quelques naturalistes prétendent posséder des fleurs dans leurs cabinets.

Le rofier de Jéricho est une petite plante , d'une racine touffue , profonde d'un doigt & demi ; il présente un faisceau de rameaux , qui divergent de terre ; peu garni de feuilles , il est surchargé de fleurs qui paroissent rouges en bouton , mais pâlissent en croissant , & à la fin deviennent tout-à-fait blanches. Ses fleurs m'ont paru très-ressemblantes à la fleur de sureau , avec cette différence qu'elles sont privées de toute espece d'odeur. Leurs tiges ne s'élèvent pas à plus de quatre à cinq doigts de terre.

Cet arbuiste se dépouille de ses feuilles & de ses fleurs , en sechant ; on voit alors ses rameaux courbés du milieu , s'entrelacer à la cime & former ainsi une espece de globe sphérique ; cela arrive pendant les chaleurs , & ils se r'ouvrent dans les tems humides & pluvieux.

Dans ces contrées ignorantes & superstitieuses , on ne juge pas , avec des yeux de physicien , la propriété qu'a cette plante
de

de se fermer & de s'ouvrir alternativement ; elle paroît être un miracle périodique , que le ciel veut bien manifester pour faire connoître les événemens de ce monde. Les habitans des alentours viennent examiner les rosiers , quand ils doivent entreprendre un voyage , former une alliance , conclure une affaire , & lorsqu'il leur naît un fils ; si les rameaux des plantes sont ouverts , ils ne doutent plus de leurs succès ; mais ils s'estiment malheureux de les voir fermés , & renoncent à leur projet , s'il en est tems encore.

Cette plante n'est sujette ni à la pourriture ni au dessèchement ; elle souffre la transplantation , & croît sans dégénérer sur toute espece de terrain.

Je ne fais pourquoi on lui donne le nom de rosier de Jérico , n'étant pas originaire de cette plaine ; il faut croire que les voyageurs qui l'appellerent ainsi , ignoroient qu'on l'avoit apportée des campagnes de l'Arabie Pétrée.

J'observai sur ce territoire plusieurs autres plantes qui me parurent remarquables par leur utilité ou le parfum de leurs fleurs ; j'en recueillis un assez grand nombre que je donnai à mon retour au docteur Manetti. Il a fait dessus ses observations , dans une séance publique de la so-

ciété de physique & de botanique de Florence.

En un mot , il ne manquoit à cette plaine aucun des arbres qui pouvoient la rendre abondante & heureuse ; réunissant tous ceux qui sont communs chez nous , elle en renfermoit qui lui étoient particuliers.

Joseph attribue tant de fertilité à la chaleur de l'air & à l'abondance des eaux ; l'une dilatoit les plantes , l'autre les rafraîchissoit.

Cette plaine de Jérico est couverte encore aujourd'hui de riches moissons de froment & d'orge , qui commencent à mûrir sur la fin d'avril.

Je terminerai ce chapitre en rapportant un trait d'histoire , que j'ai oublié de transcrire plus haut. 1700 ans avant Jesus-Christ , le malheureux Sedecias , dernier roi de Jérusalem , s'étant vu abandonné par ses soldats , crut trouver un asile dans les campagnes de Jérico ; mais Nabuchodonosor l'y découvrit , & fut assez barbare pour égorger sous ses yeux , son épouse & ses enfans. Sedecias fut ensuite conduit à Babylone , où il mourut dans les fers.

CHAPITRE XXIV.

Description du Jourdain.

ON nous avertit vers le milieu de la nuit du 14 avril, de nous tenir prêts à quitter la plaine de Jérico, pour nous rendre au fleuve du Jourdain; & bientôt en effet nous partîmes, avec l'ordre observé ci-devant.

Cette marche a quelque chose d'important par le grand nombre de falots, que portent des cavaliers qui nous précèdent & nous entourent. Ces falots sont des boîtes de fer, suspendues à la pointe des javelines, dans lesquelles on brûle du pin ou quelque autre bois résineux. C'est ainsi que voyagent de nuit toutes les personnes de distinction.

Des fossés, des ruisseaux & des torrens, qui dans cette saison sont à sec, coupent & divisent les campagnes. Rien à observer que les seuls débris d'une antique église, dédiée à saint Jean-Baptiste. Nos pieux Orientaux s'inclinent en passant, & font aussi par respect pour la mémoire du saint, baisser la tête à leurs chevaux.

Une vaste & belle prairie s'ouvre devant

nous , dans laquelle la caravane doit dresser ses tentes. Le Jourdain baigne ses bords , & y entretient une fraîcheur délicieuse. Deux autels sont élevés à la hâte , où les peres de la Terre-Sainte célèbrent la messe ; en effet , il n'est pas d'heure plus favorable à la priere. Les premiers rayons du soleil commencent à dorer le sommet des montagnes voisines ; les nuages qui couvrent le ciel se retirent , pour laisser place à un horizon enchanteur ; mais en se séparant , ils versent sur la terre une douce rosée qui semble s'insinuer dans mes veines , y rafraîchit mon sang , mes pensées même , si je puis parler ainsi , & dispose mon ame à la sensibilité , à la joie & à la reconnoissance pour son auteur .

Mais pourquoi faut-il que la superstition vienne , jusques dans un temple champêtre , se mêler aux prieres qu'on adresse à l'éternel ? c'est ici que le pèlerin croit accomplir son vœu. Son unique but , en faisant ce petit voyage , étoit de venir contempler des eaux saintes & miraculeuses , d'en boire & de s'y laver , parce que , dit-il , elles purifient l'esprit & le corps. Les Grecs s'imaginent même , qu'on ne peut être bien baptisé , qu'après s'être plongé trois fois dans le Jourdain. Aussi voit-on les hommes , les femmes & les enfans s'y

jetter ensemble , avec un empressement qui tient de la folie , sans penser qu'ils blessent la pudeur & la décence.

L'usage de se baigner dans ce fleuve remonte au siecle d'Elisée. „ Va , dit ce prophete à un lépreux , va te laver dans „ le Jourdain sept fois de suite , & par la „ grace divine tu y trouveras ta guérison „ ! Il obéit , & pour recompense de sa foi , son sang se purifia & sa chair redevint fraîche comme celle d'un enfant.

Le Jourdain est appelé Sceriah en langue arabe. Il tire sa source des racines de l'anti-Liban , dans le pays que les Syriens nomment Vadettin. Son lit se forme des eaux de deux fontaines , distantes l'une de l'autre d'environ un mille. Celle-ci exposée à l'orient est appelée Jor ; celle-là placée au coucher du soleil , se nomme Dan. On voit qu'en confondant leurs eaux , elles ont aussi confondu leurs noms , pour le donner au fleuve qu'elles font naître.

Cependant quelques écrivains ont repoussé cette étymologie , comme fautive & absurde , appuyant leur opinion de l'autorité de deux ou trois auteurs anciens qui font découler le Jourdain de la fontaine de Paneades.

Ils ont à la fois tort & raison. C'est un changement de nom qui les abuse. La fon-

taine de Paneades est la même que celle de Dan : en voici la preuve dans Guillaume de Tyr. „ La source de Dan fut ainsi „ appelée d'une ville antique qui l'avoit „ sinoit , & depuis on la nomma Panea- „ des , d'une autre ville bâtie à la place de „ l'ancienne „.

Un érudit pourroit ici accumuler les citations , mais un voyageur ne doit pas se permettre des écarts scientifiques.

On trouve le confluent des deux sources près de l'ancienne ville de Césarée de Philippe , qui n'est plus aujourd'hui qu'un gros village appelé Beline , habité par les Druses.

Le fleuve commence son cours entre l'orient & le midi , & vient tomber , après sept milles , dans le lac de Samochon ou étang de Meron , aujourd'hui Hulet Panias.

Ce lac s'étend sur une longueur de six milles , du nord au midi , & peut être large de quatre milles du levant au couchant. Abondant en eau pendant l'hyver , il est presque à sec dans l'été & laisse voir un lit bourbeux & noirâtre. Des joncs & des roseaux tapissent ses bords ; à l'entour s'élèvent des arbres fruitiers qui forment à quelque distance une espèce de forêt , où le passant viendroit chercher le frais & l'om-

brage, si des animaux féroces, comme le tigre, n'y fixoient pas leur séjour habituel.

Le Jourdain sort de ce lac. Grossi d'une partie de ses eaux, il coule dans la plaine, & vient passer à deux milles de là, sous un pont de pierre, que les Arabes appellent Gisirjaacub, c'est-à-dire, pont de Jacob. Ce pont porte soixante coudées en longueur, & dix seulement en largeur. Trois arches soutiennent la bâtisse, qui m'a paru d'un assez bon dessin. Les naturels le réverent beaucoup, parce que, disent-ils, le patriarche Jacob le traversa, quand il fuyoit la vengeance d'Esau son frere.

On lit dans Guillaume de Tyr, que ce même pont servit de retranchement à Baudouin IV, contre les armées sarazines, & que, sur l'éminence la plus prochaine, ce prince fit construire une forte citadelle.

Le fleuve suit la même direction entre la Tracontide & la Galilée, jusqu'au lac de Tibériade, voisin de l'ancienne Corozain & de Cafarnaée, avec lequel il mêle ses eaux.

Au sortir de ce lac, qu'il traverse dans un espace de dix-huit milles, il prend le nom du Jourdain majeur. Il avance ses flots vers le midi, divise la Perée d'avec la Samarie, les plaines des Moabites d'avec

la Judée ; il recueille , en passant , des rivières , des fleuves & des torrens , tels que le Jacob , qui a sa source dans les montagnes de l'Arabie ; le Dibon appelé ainsi d'une ville des Ammorhéens , près de laquelle il prend naissance ; le Jazer dont les premières eaux jaillissent d'un rocher , où étoit bâtie une cité de même nom , possédée par la tribu de Gaad ; le Carith , torrent considérable , & devenu célèbre , dit la bible , par la retraite du prophète Elie , qui recevoit des corbeaux sa nourriture journalière. Après s'être grossi de toutes les eaux qui viennent arroser les terres agréables d'Avlona , après un cours de soixante-cinq milles , depuis le lac de Tibériade , le Jourdain va se précipiter lui-même dans la mer Morte.

Ce fleuve peut avoir trente-cinq coudées de large dans les tems ordinaires ; mais à la fonte des neiges , ou pendant la saison pluvieuse , son lit s'accroît , se déborde , s'étend à plus de quatre milles , & quelquefois l'inégalité du terrain le partage en deux lits différens. Il est profond de cinq à six coudées.

En tout tems il est si rapide , que le plus fort nageur ne pourroit le traverser , & je croirois même qu'il seroit dangereux de

le passer en batelet, sans avoir en main le manteau d'Elisé (a).

Ses eaux sont toujours troubles; mais tirées du fleuve & déosées dans un vase, elles se clarifient presque aussitôt, en laissant au fond un sédiment noir & mêlé de particules bitumineuses. Néanmoins ces eaux sont douces, incorruptibles & poissonneuses.

Une forêt d'arbres touffus borde les deux rives du Jourdain, tellement ferrée dans certains endroits, qu'elle est impénétrable aux rayons de la lumière. Elle est, comme le lac de Samochon, un repaire de tigres, qui quelquefois portent la désolation dans les alentours. On m'avoit dit qu'il s'y trouvoit beaucoup de lions, mais je me suis assuré que cela n'étoit pas. Il est vrai qu'ils y abondoient au tems de Jérémie, qui compare les ennemis de Jérusalem aux

(a) On lit dans la bible, que ce prophete, se promenant un jour avec Elie sur les bords du Jourdain, eut la fantaisie de vouloir passer le fleuve. Nous sommes sans bateau, dit l'un; oui, répond l'autre, mais ne sommes-nous pas prophetes, & doués pas conséquent de la vertu miraculeuse? Elisée frappe les flots de son manteau, & les flots dociles s'entr'ouvrent pour faire passage aux deux hommes de Dieu.

lions féroces , que les débordemens du Jourdain repoussent de leurs tanières ; mais il faut croire qu'ils se sont depuis retirés dans des lieux plus commodes.

Cette forêt est aussi peuplée d'oiseaux de toute espèce , & particulièrement de rossignols , dont les chants mélodieux vous ravissent , & vous feroient presque oublier qu'il est dangereux d'approcher de la rive.

Le Jourdain servit en quelque sorte au triomphe de Titus. On voit encore à Rome un arc triomphal , où ce fleuve est représenté sous la figure d'un vieillard , appuyé sur une urne , & livrant ses mains aux chaînes du vainqueur.

On trouve écrit dans nos Annales de Florence que François I de Médicis , grand-duc de Toscane , fut baptisé avec de l'eau du Jourdain , que le nonce Albert Bolognetti fit apporter exprès par des négocians , comme si cette eau eût dû conférer au prince un meilleur baptême ; mais telle étoit la superstition de ces tems , qu'on ne doutât pas que la tache originelle de l'illustre nouveau né ne fût beaucoup mieux lavée que celle d'un autre. Je me permettrai une seconde réflexion. Il est étonnant , que dans un siècle où la caste noble se croyoit si supérieure au reste du peuple , elle n'ait

pas pensé à se faire baptiser avec cette eau privilégiée , qui lui eût imprimé dès sa naissance , une distinction si remarquable.

Après que la caravane a satisfait à sa dévotion , nous quittons le Jourdain pour revenir à Jéricho.

Je suis bien aise d'observer les débris de l'église de saint Jean-Baptiste , que j'ai à peine entrevue , en passant. Ils méritent l'attention d'un homme de goût. Ce temple conserve encore ses trois nefs , dont la proportion est admirable. Les matériaux en sont précieux , les pilastres travaillés avec délicatesse ; une tribune , que le tems a épargnée , offre des médaillons , qui sont des chef-d'œuvres de sculpture. En un mot , je crois que le plus habile artiste ne regretteroit pas de passer quelques heures à étudier ces ruines.

Contigu à cette église , étoit jadis un monastere fondé par sainte Hélène , & dont l'empereur Justinien augmenta l'étendue.

C'est dans cet asile religieux , qu'une courtisanne , connue sous le nom de Marie Egyptienne , vint après sa conversion , s'éclairer des lumieres de la foi , & de là se rendit vers l'abbé Zosime qui traita fort bien cette jeune pénitente , & la conduisit pour le salut de son ame , dans un désert

où elle vécut quarante ans sous sa direction.

La pieuse cohorte arrive dans la plaine de Jérico, où elle doit s'arrêter quelques jours.



C H A P I T R E X X V .

Description de la Mer-Morte.

J'AI dit que le gouverneur de Jérusalem s'obligeoit à défrayer les caravanes, moyennant une taxe prélevée par tête avant le départ. Cependant il ne rougit pas de faire payer une somme arbitraire aux pèlerins, curieux d'aller observer les lieux remarquables de la côte. Cette tyrannie est des plus odieuses, mais qu'y faire ? Lorsqu'on visite un pays esclave, il faut bien se soumettre quelques instans aux loix de l'avarice & de la force.

Deux Européens me proposent de les accompagner jusqu'au rivage de la Mer-Morte. Nous faisons accord avec le gouverneur, qui nous donne une escorte de quatre hommes pour nous défendre en cas de mauvaise rencontre.

Après avoir cheminé près de trois milles

vers le midi , nous arrivons au pied d'un temple à demi détruit , que la piété des premiers fideles consacra à saint Jérôme , en mémoire des jours de pénitence & de solitude qu'il passa dans ce même lieu. Il étoit desservi par des Cénobites , qui à l'exemple de leur patron , vivoient d'herbe , de contemplation & d'amour divin. Mais les moines & le couvent sont depuis longtems ensevelis sous terre.

Ce qui reste de l'église ne mérite pas l'attention d'un observateur. A en croire quelques écrivains modernes , on y voyoit de leur tems des tableaux assez bien peints , où étoient exprimées toutes les actions religieuses de saint Jérôme , telle que sa retraite du monde , la victoire qu'il remporte sur sa chair , son zele brûlant pour la propagation de la foi , & les nombreux combats dans lesquels il écrase tous ceux qui n'ont pas son opinion en matiere dogmatique.

Si ces peintures étoient , comme on l'a dit , digne d'un meilleur sort , pourquoi n'a-t on pas cherché à les tirer de ces ruines , pour les transférer dans quelque monastere des religieux de la Terre - Sainte ? Cela eut été facile au pere. Neau , Jésuite , qui , en 1674 , accompagnoit M. de Nointel , ambassadeur de France à Constantinople.

Une chose l'étonne, en observant ces peintures, c'est de n'y voir aucun saint du rit latin, à l'exception de saint Silvestre, pape, qui même est habillé à la grecque. Mais n'auroit-on pas pu répondre au pere Neau, que dans les églises de son ordre on ne trouvoit que des saints Jésuites, & qu'en Orient comme en Occident, chacun donnoit la préférence à ses confreres ?

• Un ministre anglois, nommé Mandruel, qui fit un voyage au Levant en 1697, parle aussi de ces tableaux avec éloge, & d'un, entr'autres, qui représentoit la cène.

Nous faisons trois autres milles, sans découvrir aucune trace d'habitations. L'œil se perd dans une plaine qui n'attend pour produire que les bras d'un cultivateur. Plusieurs ruisseaux s'y promènent, les uns avec murmure & fracas, les autres plus paisiblement & en se confondant dans un même lit, ils prennent le nom de Mer-Morte.

Ce nom donné au confluent, est moderne; les anciens les appelloient lac Asfaltide, mer de Sodome, mer Salée, lac de Sirbon; & de nos jours, les Arabes le nomment Bahheret-Lut, c'est-à-dire mer de Lot.

L'historien Joseph, qui fit mesurer ce lac, trouva qu'il avoit en longueur cinq

cents quatre-vingts stades , & cent cinquante en largeur , ce qui peut faire soixante-deux & demi de nos milles , d'une part , & dix-huit trois quarts de l'autre.

Sa circonférence est de cent quatre-vingts milles. Les hautes montagnes de l'ancien pays des Moabites l'enchainent dans la partie de l'orient , & versent dans son bassin les eaux des torrens Arnon & Zaret ; qui s'y précipitent en longues cascades. Il est également borné au couchant & au midi par des montagnes élevées , dont les unes pierreuses & noirâtres , servent de barrières aux vastes déserts de la Judée , & les autres tapissées d'arbustes verdoyans , font partie de l'Idumée. C'est aussi par l'occident que le torrent Cedron vient tomber dans le lac. Le côté du nord est à découvert , & montre dans un beau cadre les délicieuses campagnes d'Avlona , qui , comme je l'ai dit , apportent en tribut à la Mer-Morte , les eaux rapides du Jourdain.

Comment se persuader que ce vaste bassin fut autrefois couvert d'arbres fruitiers & de moissons abondantes ? Puis-je croire que du sein de cette terre , ensevelie sous les eaux , s'élevoient des cités superbes , Sodome , Gomorre , Adam , Seboim & Segor , toutes illustrées par la présence d'un

roi ? Il n'y a donc rien dans cet univers qui ne soit sujet aux vicissitudes & aux bouleversemens !

Quelques voyageurs ont avancé qu'on distinguoit encore les débris de ces villes infortunées , lorsque les eaux de la mer étoient basses & limpides. Il en est même qui disent avoir apperçu des restes de colonnes avec leurs chapiteaux. Mais il faut que l'imagination les ait trompés , ou que , depuis leur retour , cette mer ait éprouvé de nouvelles secousses , car je n'y peux rien voir de semblable , malgré toute ma bonne volonté.

Un pere Capucin crut aussi reconnoître sur ces bords , les effets frappans de la malédiction céleste. Ici , ce sont des traces de feu , là une surface de cendres , partout des champs arides & maudits. Il croit même respirer encore une odeur de soufre. Pour moi je suis affecté en sens contraire : rien dans ce lieu ne me rappelle la désolation dont parle la bible. L'air y est pur , le gazon d'un beau vert ; en plus d'un endroit mon œil se rafraîchit aux eaux argentines , qui jaillissent en gerbes , du sommet des monts ; la stérilité dont une partie de ces campagnes fut frappée dès la naissance du monde , rend plus douce par le contraste l'apparence de fertilité que
je

je remarque dans le fol d'Avlona. Mais d'où vient donc que deux voyageurs peuvent être si opposés ? C'est qu'un Capucin porte partout les cinq sens de la foi, & que moi je ne suis doué que de ceux de la nature.

Je cherche à expliquer un phénomène qui a occupé beaucoup d'esprits avant le mien. Ce vaste bassin qui reçoit sans cesse le cours des torrens, des ruisseaux & des fleuves, n'a point d'écoulement visible. Ses eaux se déchargeroient-elles, par des voies souterraines, dans la mer Méditerranée ou dans la Mer Rouge, comme on l'a prétendu ? Ou plutôt doit-on admettre l'opinion des physiciens Arabes, qui établissent, non sans quelque fondement, qu'elles se dissipent en évaporation ?

Ces eaux sont claires, limpides, mais amères, & excessivement salées. Elles ne produisent aucune espèce de poisson ; ceux mêmes qui quelquefois y sont entraînés par la rapidité du Jourdain, y meurent à l'instant.

On dit qu'elles ont une force répulsive, qui fait surnager les hommes & les animaux ; & à cet égard, Joseph rapporte une expérience de l'empereur Vespasien.

„ Ayant fait lier pieds & mains à quel-
„ ques-uns de ses esclaves, il ordonna de

„ les jeter en sa présence dans un endroit
 „ profond de cette mer. Aucun ne tom-
 „ ba à fond, & tous se maintinrent sur
 „ la surface, jusqu'à ce qu'il plût au prin-
 „ ce de les en faire retirer „.

C'est un-de ces mensonges historiques qu'on rencontre assez souvent dans Joseph. Il est bien vrai que l'eau de la Mer-Morte est favorable aux nageurs, mais il ne l'est pas moins qu'on peut s'y noyer comme ailleurs, si l'on ne sait pas nager.

On ne voit aucune sorte de plante qui sorte de ces eaux. La vase en est noire, épaisse & fétide; les terres environnantes sont d'une même couleur, & combustibles comme le charbon.

Les branches d'arbres qui tombent dans cette mer se pétrifient en peu de tems par la force des sels qui s'y attachent, & pénètrent jusqu'à la moëlle du bois. On trouve à Jérusalem de ces rameaux pétrifiés, dont plusieurs sont très-curieux.

On a écrit que l'approche de ce rivage étoit mortel pour les oiseaux; cependant j'y trouve une nombreuse volatils, & particulièrement des troupes d'hyrondelles qui, rasant de leurs ailes légères cette plaine liquide, s'y livrent d'agréables combats.

Dans certains jours de l'année, cette mer est couverte d'un brouillard épais & noir, qui ne s'étend pas au-delà de sa sur-

face. Mais à présent que le soleil acquiert de la force, il dissipe à son lever, cet amas de vapeurs.

La Mer-Morte produit un bitume, qu'on nomme judaïque. Il flotte sur l'eau comme de grosses mottes de terre. Le souffle des vents le porte aux rives occidentales & orientales, auxquelles il s'attache. Les Arabes vont le recueillir & le partagent avec le bacha de Damas, qui leur achete leur lot pour quelques piéces de monnoie, ou des étoffes à leur usage.

Ce bitume est une matière sulfureuse, mêlée de sel, qui se condense peu-à-peu par la chaleur du soleil. Il est fragile comme la poix noire, à laquelle il ressemble beaucoup. Il est combustible & exhale, en brûlant, une odeur forte & pénétrante.

Les anciens Arabes s'en servoient pour enduire leurs bâtimens, les Egyptiens pour embaumer les corps morts, comme l'ingrédient le plus propre à préserver les chairs de la corruption.

Il a aussi la vertu de garantir les arbres de l'atteinte des vers ou des insectes; mais pour cela, il faut le délayer dans l'huile, & puis en frotter les troncs & les branches. Les naturels donnent à ce bitume le nom de Lamar.

A quelques pas du rivage, entre le cou-

chant & le midi, sont plusieurs puits ou plutôt des gouffres qui contiennent aussi du bitume, mais d'une nature huileuse, ayant besoin, pour acquérir de la consistance, d'être pétri avec du sel & exposé quelques jours au soleil. Comme ces gouffres sont voisins du lac & environnés d'herbages qui les dérobent à la vue, ils seroient d'un accès dangereux, si des pyramides élevées sur leurs bords, ne réveilleroient l'attention du voyageur.

Dans la même exposition, se trouvent des sources d'eau chaude, pareille à celles d'Ammaïs, dont j'ai fait mention, en décrivant la ville de Tibériade.

La rive occidentale offre des salines naturelles, d'un sel très-blanc, dont les Arabes & les habitans de Jérusalem font un égal usage pour assaisonner leurs comestibles. Près de là s'élève une montagne de sel, qui a la dureté & la consistance de la pierre, mais qui, calciné & broyé, n'est pas d'une qualité inférieure à l'autre.

On me fait remarquer une pierre brute & informe, qu'on m'assure être la statue de sel de la trop curieuse épouse de Lot; elle ne ressemble en rien à une femme, mais on me dit que, pour mieux punir sa désobéissance, Dieu lui ôta dans cette mé-

transforme tous les traits de l'espece humaine. Je suis tenté de rire, en pensant que cette prétendue statue a été le sujet des discussions les plus scientifiques.

Personne ne peut m'indiquer dans les alentours cette espece de fruits, que certains voyageurs appellent pommes de Sodome, qui, frais & colorés en apparence, tombent en poussiere en les pressant.

On tire des montagnes environnantes une pierre noire, tendre comme l'albâtre, & qui prend le plus beau lustre sous le polissoir. On en pave les églises, les mosquées & les lieux publics. Avant d'être travaillée, elle attache aux doigts qui la pressent une odeur fétide & insupportable, qu'elle n'a plus étant polie. On en fait à Bethléem des especes de couronnes, que les gardes-malades se passent aux bras, prétendant que l'odeur de cette pierre est un sûr préservatif contre l'épidémie.

Cette pierre est combustible, & peut tenir lieu de charbon. On la nomme Muffa en langue arabe.

Les Mahométans occupent sur la côte, une petite chapelle qui est dédiée à Moïse. Ils croient que ce conducteur du peuple Juif y fut enseveli. On l'appelle Moasada.

Pline fait mention d'une citadelle du

même nom, construite sur une montagne voisine de la Mer-Morte.

Tout le pays de l'une & l'autre rive est habité par des Arabes Bedouins, qui sont presque toujours en guerre.

Après avoir vu ce qui méritoit d'être observé, nous rejoignons la caravane.

CHAPITRE XXVI.

Retour à Jérusalem.

Nous partons de la plaine de Jéricho, au son des tambours & de la musique.

Notre avant-garde nous conduit par un chemin plus court, mais très-périlleux; il faut traverser des montagnes, qui ne présentent qu'un sentier pierreux & écaillé, entre deux abîmes effroyables.

Nous tombons, à la descente, près de l'hôtellerie du Samaritain, où la caravane met pied à terre pour y prendre du café. Rien à remarquer dans ces plaines incultes & solitaires où la vue ne s'arrête qu'avec peine, parce qu'elle n'y apperçoit ni gazon ni feuillage, ni ruisseau qui puisse la rafraîchir.

Arrivés au mont des Oliviers, je m'é-

loigne du corps de la caravane, pour aller observer une grotte assez curieuse, dont les peres de la Terre-Sainte ont fait un temple, où ils viennent célébrer les mysteres de la passion.

Sortant de là, nous nous hâtons de rejoindre ceux qui nous précédent, & nous rentrons dans Jérusalem. Tout le peuple nous complimente aux portes, sur notre heureux voyage, dont nous devons, à l'en croire, attendre notre sanctification.

CHAPITRE XXVII

Du Feu Sacré.

Je ne décrirai pas la suite des cérémonies religieuses qui occupent le reste de la semaine sainte; c'est un récit qui peut bien édifier des ames dévotes, mais non pas plaire à quelqu'un qui lit un voyage pour s'instruire & s'amuser.

Il n'en est pas de même d'une pratique superstitieuse des Grecs schismatiques, dont la bizarrerie ne laissera pas de divertir un moment.

Cette secte, abusée par ses prêtres, croit de bonne foi que Dieu fait annuellement

un miracle pour lui envoyer le feu sacré. Voici comment elle se prépare à le recevoir.

Un peuple nombreux s'introduit dans l'église de la résurrection, avec des vendeurs de toute espèce de comestibles ; mille cris s'élèvent à la fois. Commence autour de la chapelle du sépulchre, une course précipitée. On se presse, on se renverse, on se foule aux pieds. Il en est qui se heurtent à la manière des béliers, & qui se luttent avec violence. On en voit une douzaine ensemble, se défier au combat du ceste. Ceux-ci parcourent l'église montés à cheval les uns sur les autres ; ceux-là sont traînés à terre par les pieds. Plusieurs appuyés sur la tête & les mains, agitent leurs jambes en l'air, ou tournent sur eux-mêmes avec la vitesse d'une roue. D'autres, en se réunissant, forment des pyramides qui bientôt s'écroulent, & souvent causent à tous des contusions & des blessures dangereuses. Au milieu de ce désordre insensé, les voûtes du temple retentissent sans cesse de cette exclamation, *huia, huia*, qui veut dire en langue arabe, le voilà, le voilà, c'est lui, c'est lui-même !

Ces extravagances se continuent pendant plus de quatre heures, & ne sont que le
prélude

prélude de celles qui doivent avoir lieu le lendemain.

Il est d'usage que le Musselim ou gouverneur de Jérusalem, se trouve à cette seconde scène. Un sofa lui est préparé dans la galerie des spectateurs, où il admet avec ses courtisans tous les voyageurs Européens.

On voit cette fois, au milieu des Grecs schismatiques, les autres Chrétiens orientaux qui se sont séparés de l'église romaine. Ils tiennent à la main des cierges, peints en différentes couleurs pour les allumer au prétendu feu sacré, qui bientôt va descendre.

Cependant on fait une exacte recherche dans toutes les parties de l'église, & on éteint les lampes, pour prévenir les soupçons & les doutes des mécréans.

Les Coftes, les Grecs, les Arméniens & les Syriens, font ensemble une procession, qui n'est ni moins bruyante ni moins tumultueuse que la course. Quand elle est finie, l'évêque des Grecs & le patriarche des Arméniens entrent dans la chapelle du sépulcre, dont ils ferment les portes avec soin, y plaçant en outre des gardes Turcs, pour tenir le peuple éloigné.

C'est alors que redoublent les hurlemens, les combats, & toutes les autres extrava-

gances , à tel point que les Janissaires sont obligés d'arrêter le désordre avec le bâton.

Enfin s'ouvrent à la fois les deux portes latérales de la chapelle , d'où l'on voit luire le feu sacré , entre les mains des deux ministres qui le présentent au peuple.

L'alégresse transporte tous les cœurs : on s'empresse d'allumer ses flambeaux : on les montre à la galerie , en criant au miracle : chacun se félicite d'avoir encore une fois mérité la grace divine. On se presse affectueusement , on s'embrasse , on pleure de joie : on fait éclater toutes les démonstrations qui peuvent exprimer le sentiment de la reconnoissance envers le ciel. Quelques uns portent la folie jusqu'à se brûler la chair , en éteignant leur cierge sur leur poitrine , pour sanctifier plus efficacement , disent-ils , leurs cœurs , leurs esprits & leurs ames : on fait une seconde procession en action de grace , après laquelle chacun se retire chez soi.

On voit qu'ici , comme partout ailleurs , les prêtres se jouent de la crédulité des peuples ; je n'ai pas besoin de dire quel est leur motif. On sent bien , que s'ils n'étoient pas largement payés , ils ne prendroient pas la peine de faire un miracle.

Le Musselim ou gouverneur y trouve aussi son compte ; la permission qu'il ac-

corde, lui vaut seule plus que tous ses autres revenus, parce que cette cérémonie attire à Jérusalem des pèlerins Grecs & Arméniens, de toutes les parties du Levant.

Pour faire doubler la somme ordinaire, les Musselims feignent souvent d'être incrédules, & demandent à être introduits dans la chapelle où descend le feu sacré.

Le patriarche qui comprend ce que cela veut dire, en donne avis aux plus riches de sa secte, qui n'hésitent pas à s'imposer pour acheter la foi du gouverneur. La raison que donnent les prêtres pour ne pas admettre le Musselim, est que le ciel ne consentiroit pas à faire un miracle en présence d'un mécréant.

Il faut encore acheter le silence des Janissaires qui, placés en garde près de la chapelle, distinguent aisément le son du briquet & l'odeur du soufre.

Les deux ministres essuyèrent une fois un contre-tems fâcheux. A l'instant où ils ouvroient les portes, la foule trop empressée d'obtenir le feu sacré, renverse les deux cierges qui s'éteignent ensemble. Mais une excuse les tire d'embarras; le ciel, s'écrient-ils, ne nous exauce point, *propter mulieres menstruantes in sancto templo tunc existentes.*

Je demande à plusieurs Grecs, de m'ap-

prendre la raison de cette course violente qui précède l'arrivée du feu sacré. J'en reçois diverses réponses. C'est, me dit l'un, pour fixer sur nous les regards du ciel, qui ne distingue que les prières bruyantes. C'est, me dit un autre, pour échauffer l'enceinte d'où doit sortir le feu sacré. Nous imitons, me disent la plupart, la coutume de nos peres, qui nous ont appris à nous confier sans réserve à nos prêtres, comme aux représentans du vrai Dieu. D'après cela, je vois que le peuple grec est tellement ignorant, qu'il ne fait pas même si le prétendu feu sacré vient du ciel ou de la terre.

J'interroge les plus instruits de cette secte, qui me répondent avec assez d'adresse, qu'il n'appartient pas à l'homme de vouloir expliquer des miracles.

A en croire les prêtres Grecs, cette faveur divine dont on ne peut pas douter, est une preuve insigne de l'excellence de leur communion. Mais ne pourroit-on pas objecter aux Grecs, que les Arméniens & les Costes, qu'ils traitent d'hérétiques, participent à cette même grace. Ennemis acharnés les uns des autres, les ministres de ces trois sectes se réunissent en apparence pour la cérémonie du feu sacré. Cette réconciliation momentanée n'est due qu'à

l'intérêt de tous ; séparément ils seroient obligés de payer au gouverneur , pour la permission de faire le miracle , une somme aussi forte que celle qu'ils donnent ensemble.

Ces prêtres portent la fourberie jusqu'à vouloir persuader au peuple , que le feu sacré ne brûle pas ceux qui sont en état de grace. Ils se frottent les mains d'une certaine eau , qui les garantit de la brûlure à la première approche , & par ce moyen ne se font aucun mal en touchant leurs cierges. Leurs prosélytes sont jaloux de les imiter , mais comme ils n'ont pas leur recette , bien souvent ils se brûlent les doigts & le visage : il arrive delà que les prêtres , paroissant jouir exclusivement de la grace de Dieu , en sont plus respectés & mieux payés.

C'étoit jadis aux seuls Arméniens qu'appartenoit le privilege de produire & de distribuer le feu sacré. Mais les Grecs firent au gouverneur des offres si considérables , qu'il leur fut permis de se joindre aux Arméniens.

On estime à cinq cents sequins le produit que chacun des-deux ministres tire du miracle annuel. On se dispute l'honneur d'allumer le premier son cierge , & le plus

riche de la communion est toujours celui qui l'obtient.

A quelle époque remonte l'origine de ce prétendu feu sacré ? C'est ce que l'on ne peut pas dire précisément. On trouve seulement qu'il en est fait mention dans les Annales ecclésiastiques de Baronius, & telles sont les paroles qu'il met dans la bouche d'Urbain I, qui engage le peuple à tenter la conquête de la Terre-Sainte. „ C'est dans ce lieu que le Christ mourut pour nous ; c'est-là qu'il fut enseveli ; c'est là qu'en mémoire de sa passion, il fait descendre sur son tombeau un feu divin, qui bientôt allume toutes les lampes éteintes : & vous souffririez que les infidèles restassent en possession de ce trésor miraculeux „ !

Je suis étonné qu'un pape ait pu croire que des infidèles obtinssent du ciel la faveur d'un miracle.

CHAPITRE XXVIII.

De l'état présent de l'Eglise Grecque.

AYANT plusieurs fois parlé des Grecs schismatiques, il n'est pas hors de propos que je décrive l'état présent de leur hiérarchie.

L'église grecque est divisée en quatre patriarchats, dont l'un est à Constantinople, le second à Antioche, un autre à Jérusalem, & le dernier à Alexandrie. Quoique ces quatre sièges soient censés indépendans l'un de l'autre, néanmoins on fait plus de cas de celui de Constantinople, parce qu'il est sous les yeux de la cour Ottomane.

C'est d'ordinaire le grand-seigneur ou son grand-visir, qui en donne l'investiture; malgré cela les Grecs veulent bien le reconnoître. On devine aisément que la vertu pastorale n'est point un titre pour prétendre à cette dignité. Elle se vend au plus offrant & dernier enchérisseur; & même celui-ci n'est-il pas assuré, lorsqu'il l'occupe, de la retenir longtems, s'il ne trouve le moyen de faire des largesses abondantes au gouvernement. Pour y suffire, il impose le plus qu'il peut, le clergé & le peuple, qui dépendent de sa juridiction. Mais comme cet impôt n'est pas exigible; il faut qu'il employe la douceur, la persuasion & l'adresse pour maîtriser les esprits, chose assez difficile à cause des rivalités qu'il rencontre souvent parmi les archevêques & les autres dignitaires de son clergé.

En satisfaisant la cupidité ministérielle, le pontife cherche aussi à s'épargner un

capital qui lui permette, en cas de disgrâce, de continuer une vie douce & aisée.

Les trois autres sièges des provinces, sont de même conférés ou plutôt vendus au profit des bachas.

Ce sont les archevêques & évêques qui occupent le second rang dans la hiérarchie, sous la dépendance de leurs patriarches respectifs. Il faut en excepter celui de Nicosie dans l'île de Chypre, qui ne relève d'aucun & jouit des honneurs & prérogatives du patriarcat.

Quoique peu exemplaires, & même assez dissolus dans leur conduite privée, ces prélats exigent qu'en leur parlant ou leur écrivant, on leur donne les titres vénérables de votre grande sainteté, de votre béatitude. Le premier appartient aux patriarches, & le second aux archevêques & évêques.

Cependant on ne peut leur reprocher d'oublier leurs diocèses. Tous en commencent exactement la visite, le jour de l'Epiphanie, & ne dédaignent point de descendre jusques dans les plus pauvres chaumières. Combien de telles visites seroient admirables, si elles n'avoient pas un motif d'intérêt! Le pontife, au nom du ciel, aspire tout l'argent du malheureux cultivateur & ne lui laisse en échan-

ge qu'une bénédiction stérile. C'est pour-
quoi, pendant que la plupart des contrées
d'Europe se plaignent de ne jamais voir
leurs évêques, on gémit ici de les voir
trop souvent.

Depuis un tems immémorial, les ordres
religieux de saint Basile, de saint Elie, &
de saint Marcel, jouissent du privilege ex-
clusif de fournir les patriarches & les évê-
ques. Il est vraisemblable, qu'étant plus
riches que les prêtres séculiers, ils payent
mieux les suffrages du ministère.

Ces moines font les mêmes vœux qu'on
fait en Europe, vœux de chasteté, de pau-
vreté, d'obéissance & de jeûne. Il leur est
défendu par la règle, de célébrer la messe;
mais pour devenir pontifes, ils ne se sou-
viennent plus de la défense; & j'ai pu voir
qu'ils ne faisoient guere plus de cas de
leurs autres vœux.

Je leur dois pourtant une justice: c'est
que leur vie entière ne se consomme pas
dans une oisiveté contemplative. Ils culti-
vent eux-mêmes leurs terres, & exercent
des métiers utiles.

Astreints au maigre le plus rigoureux,
ils vivent de légumes, & ne mangent de
poisson que dans les jours de grande so-
lemnité. On devine aisément que cette vie
austère n'est pas celle des chefs.

On donne à ceux-ci le titre d'iguménos, qui répond à celui d'abbé. Ils sont inamovibles, & par cela même despotes & tyrans.

J'ai fait cette observation dans mes voyages, que le despotisme claustral se modeloit toujours sur l'espece de gouvernement qui régit le pays. Il semble être dans la nature de l'homme qui commande, de vouloir asservir son semblable. Quand l'esprit public est en garde contre l'usurpation, il faut que le chef subalterne, à l'exemple du chef suprême, fasse usage de la modération & de l'adresse, qui seules peuvent lui conserver l'empire; mais aussi lorsqu'une fois l'opinion est conquise par le préjugé, & que la force de tous obéit à l'intérêt d'un seul, l'homme qui commande, dédaigne les moyens de persuasion qui humilioient son orgueil; il devient exigeant, dur & impérieux. Le chef subalterne se compose sur son exemple, & rend son joug d'autant plus insupportable dans le cloître, qu'il vit plus habituellement avec les êtres qui lui sont subordonnés. Voilà pourquoi, ici plus qu'ailleurs, le moine est une victime de ses vœux indiscrets.

Le premier ordre qui est conféré parmi les Grecs, à ceux qui se disposent au service de l'église, est celui de lecteur, ap-

pellé anagnostis; sa seule fonction est en effet de lire l'écriture sainte au peuple dans les jours de fêtes.

Vient en second lieu l'ordre de psaltis ou chanter, qui conduit immédiatement aux sous-diaconat & diaconat.

Quand on est revêtu de ce dernier ordre, il est permis de se marier, mais pour une seule fois, comme je l'ai dit dans le chapitre IX de ce volume. Il faut que le candidat choisisse une épouse chaste, vierge & belle; la raison qu'en donnent les canons grecs, est qu'un ministre qui a commerce avec les anges, ne doit pas profaner sa chair avec le vice & la laideur. Il n'appartient pas au candidat de juger seul de ces trois points; obligé de conduire sa jeune maîtresse à l'évêque diocésain, il lui demande humblement si à ses yeux elle semble chaste, vierge & belle? Lorsqu'en effet le prélat la trouve telle, il lui sourit, l'embrasse sur la joue, & lui donne sa bénédiction. Quand au contraire elle ne lui agréé point, sa béatitude répond au candidat : Retournez vers le Saint-Esprit, & priez-le qu'il vous illumine.

Il est défendu au prêtre marié d'entrer dans le lit de son épouse, la veille du jour où il doit célébrer les mystères; comme aussi il est défendu à l'épouse de paroître.

au temple sans voile , de peur que la vue de ses charmes ne détourne son mari de la pensée du sacrifice.

Les patriarches & évêques nomment à quatre places importantes , qu'ils sont obligés de conférer aux prêtres séculiers. La première est celle d'ïdonomos ou vicaire ; la seconde de sachellarios ou trésorier ; la troisième de kartofilachz ou archiviste ; la dernière qui est aussi la plus honorable , est celle de proto-papas ou archiprêtre.

On compte en outre dans l'église Grecque les schevofilaches ou sacristains ; les colonarches ou antiphonaires ; les tiroros ou portiers ; enfin les condilaphites ou inspecteurs des cierges. Ces emplois inférieurs sont exercés par des fils de papas , & à leur défaut par des jeunes gens qui se préparent au sacerdoce , auxquels on peut donner le nom de cleres.

Le bréviaire des Grecs est divisé en sept parties , & l'office journalier leur prendroit plusieurs heures de suite , si la plupart ne se dispensaient de le réciter.

Les églises sont , comme en Europe , partagées en nef & en chœur , que l'on nomme Aghia Aghion , c'est-à-dire , le saint des saints. Les anciennes ont de plus que les modernes , un portique ou vestibule.

Plusieurs rangs de formes entourent

l'église, jusqu'à l'entrée du chœur; ces formes imitent assez celles de nos temples, sinon qu'elles sont plus hautes, plus étroites & sans marchepied, parce que les Grecs ne s'agenouillent jamais. Ils font consister la piété dans des fréquens saluts & révérences. On en voit très-peu s'asseoir, préférant de rester appuyés avec les coudes sur les bras de leurs formes. Ici, comme partout ailleurs, le pauvre peuple est le plus mal partagé. Quelques mauvaises planches attachées à des pieux, sont les seuls soutiens qu'il puisse obtenir.

Au milieu des assistans, s'élève un pupitre où le lecteur vient lire l'écriture sainte, & le prêtre faire le prône. Je dirai, en passant, que ce prône ou sermon, roule d'ordinaire sur le respect dû au sacerdoce, & plus encore sur le sacrifice que la religion prescrit aux fideles d'une partie de leurs biens, envers ceux dont les prières ferventes amassent pour tous la richesse de l'autre vie.

Le sanctuaire est séparé de la nef par de longues tables, qu'on appelle ichonostasion, ayant la forme d'une table d'autel; ces tables sont dorées ou peintes. Comme l'église Grecque porte une vénération singulière à saint George, on voit son portrait dans tous les temples, avec ceux de la

vierge & de Jésus-Christ. Les peintures y sont d'autant plus multipliées, que les bas-reliefs & les sculptures sont défendus par un article exprès des canons.

L'ichonostation offre trois portes en face desquelles sont trois autels, dont la vue produit un effet majestueux. On célèbre les mystères sur celui du milieu, & les deux autres servent aux besoins des ministres.

Il n'appartient qu'aux prêtres & diacres de pénétrer dans le sanctuaire. Mais cette règle ne s'observe pas dans toute la rigueur, puisque je suis entré moi-même dans le sanctuaire de l'église patriarchale de Jérusalem.

L'usage a voulu que les femmes fussent séparées d'avec les hommes. Une barrière, en forme d'orchestre, s'élève au bas de l'église, & c'est-là qu'elles sont toutes placées. Il y a même certains jours de chaque mois, où elles ne doivent pas outrepasser le vestibule, ou bien la première porte des temples qui n'ont point de portique. Il leur est également défendu de baiser alors les images des saints. J'ai oui dire encore, qu'en certains lieux, un prêtre se tenoit à l'entrée de l'église & demandoit à chacune: êtes-vous pure?

La manière de se signer des Grecs, n'est pas différente de celle des Catholiques la-

ains, si ce n'est qu'ils unissent en triangle le pouce, l'index & le droit principal, en abaissant les deux autres sur la palme de la main.

L'habit sacerdotal est une espece d'aube, d'étoffe brochée, qui enveloppe tout le corps. Une longue étole la surmonte & vient flotter à terre. Toutes deux sont serrées avec une grande écharpe, appelée perizone. On met dessus ce premier vêtement, une forte de tunique, dont j'ai parlé ailleurs.

On sait que les Grecs employent à la consécration du pain levé, au lieu de pain azime. Il seroit inutile que je détaillasse les cérémonies qui précèdent ou suivent cette consécration, nos lecteurs ayant pu voir en Europe célébrer plus d'une messe Grecque.

Je me suis un peu diverti de l'offrande, où l'on ne présente pas seulement des pieces de monnoie, mais des fruits, du poisson & autres comestibles. Le nom de chacun est inscrit sur son présent, pour que le prêtre le rappelle au souvenir de la vierge & de saint George.

On ne célèbre qu'une messe par jour dans chaque église. C'est pour cela que les temples Grecs étoient anciennement si multipliés dans les villes & les campagnes.

On baptise ici par immersion , en plongeant trois fois de suite le nouveau-né dans l'eau , & il est d'usage qu'on ne le présente au baptême que le huitieme jour de sa naissance.

Après l'immersion , le prêtre oint de saint-chrême le front , les yeux , les narines , la bouche , les oreilles , la poitrine , les mains & les pieds de l'enfant , & dès-lors même lui donne la communion.

La confession auriculaire est pratiquée parmi les Grecs. Elle devient pour les prêtres un objet de trafic. Vous n'êtes absous qu'en payant plus ou moins , selon vos facultés & l'énormité de vos fautes. Si le sort vous a placé dans une indigence absolue , vous ne trouverez pas de ministre qui veuille vous entendre. Que fera donc celui qui , croyant la confession nécessaire , ne possède pas un médin ? Prosterne sur les marches du temple , il supplie les riches de le mettre en état , par une petite aumône , de faire délier ses fautes , & de sauver son ame.

Il est amusant d'entendre les casuistes Grecs. Voici un cas de conscience , dont la solution peut bien paroître singulière. Un pénitent s'accuse d'avoir fait un vol ; le confesseur lui demande si la personne , envers qui ce vol a été commis , est Grecque ou Européenne.

Européenne. Dans le premier cas, il est absous avec la condition de restituer. Dans le second, il est réputé n'avoir pas péché, en partageant toutefois le fruit du vol avec le confesseur.

Tous les autres sacremens se vendent de même, comme j'ai pu le voir dans plusieurs circonstances.

La communion se paye une piastre, & le saint-chrême autant. Pour en avoir le débit, les prêtres persuadent au peuple que cette huile sacrée confère à la fois la santé du corps & celle de l'ame.

On communie sous les deux especes. Les assistans, qui veulent recevoir la communion, viennent se placer à la principale porte du sanctuaire, & le prêtre posant sur la tête de chacun le livre du rituel, leur présente tour-à-tour le pain & le vin consacrés.

On a vu dans un autre chapitre, comment se célébroient les mariages des Grecs.

On compte chez eux quatre principaux carêmes par année.

Le premier précède la pâque, & dure deux mois. Le laitage & le poisson sont permis dans la première semaine, & défendus pendant les sept autres. Mais quelques especes de poissons, comme les huîtres, les polypes, les colmars, les casse-

rons sont exceptés de la défense. La loi qui n'interdit le poisson que parce qu'il a du sang, juge ceux-là comme n'en ayant point.

Dans le second carême, qui précède de quarante jours la nativité du Christ, on peut manger de toute espèce de poisson.

Le troisième carême commence avec le lundi de la Pentecôte, & finit le jour de saint Pierre. Il est institué en mémoire des apôtres, & sa durée dépend de l'avancement ou du retard de la pâque. Le laitage est alors permis.

Le dernier a pour fin spéciale d'honorer la virginité de Marie. Commencant le premier du mois d'août, il finit le jour de l'Assomption. Ce carême est le plus rigoureux des quatre, vu le respect infigne qu'on porte à la mere du Christ.

Un synode de moines demanda au patriarche, qu'il en fut établi un cinquième, en l'honneur de saint Georges. Ce qui fut refusé, parce qu'il ne parut pas convenable au chef de l'église grecque, qu'on jeûnât pour un patron.

La vie des religieux est beaucoup plus austere que celle des séculiers, ne devant faire usage ni d'huile, ni de vin, ni de poisson. Les fruits secs sont, pendant ces jeûnes, leur unique nourriture.

Les vieillards, les enfans, les femmes enceintes, les malades eux-mêmes, ne sont pas dispensés de ces quatre carêmes; & telle est la superstition Grecque, qu'on se croit moins coupable de commettre un vol, de se prostituer publiquement, de poignarder un ennemi, que de transgresser le précepte du jeûne. On s'afflige, mais on ne s'étonne pas de voir regner cette aveugle superstition, quand on fait qu'elle a produit les mêmes effets partout, où la mauvaise foi des prêtres a gouverné le peuple.

La mort d'un homme cause ici toutes les démonstrations de la plus excessive douleur. Sa famille jette des cris lamentables, s'arrache les cheveux, déchire ses vêtemens. Des personnes du peuple, qui ont le don des larmes, sont payées pour venir pleurer sur le corps du défunt. Les amis, les connoissances, les voisins partagent le deuil de la famille; ils chantent tous ensemble des cantiques à la louange du mort. On prononce au temple son oraison funebre. Les hurlemens, les sanglots redoublent quand le prêtre récite les dernières prières. Chacun à l'envi se précipite sur les tristes restes que la tombe va renfermer. On leur parle, comme s'ils pou-

180 ETAT PRES. DE L'EGLISE GRECQ.
voient entendre, on les embrasse affectueusement, on leur dit un éternel adieu.

De l'église on retourne à la maison, où un repas est préparé pour toutes les personnes qui ont assisté aux funérailles.

C'est la coutume d'envoyer de la maison du défunt, quelques jours après ses obseques, un présent à l'église, aux proches & aux amis. Ce présent consiste en un plat de graine cuite, mêlée d'amandes douces, dépouillées de leur bois, & de quelques sucreries. On y joint un pain, dont la croute est soupoudrée de semence de sésame ou jugeoline. Les Grecs tiennent à honneur de recevoir ce présent, appelé colive, qu'en certains lieux on renouvelle chaque année, pour rendre immortelle la mémoire des morts. Le plus pauvre des Grecs regretteroit de mourir sans laisser après lui une petite somme pour faire quelques colives. C'est une consolation pour tous les hommes, de penser qu'après le trépas ils existeront encore dans le souvenir de leurs amis.

CHAPITRE XXIX.

Voyage de Jérusalem à Bethléem.

LA Palestine est aujourd'hui une province dangereuse à parcourir , & pour les étrangers & pour les naturels eux-mêmes : effet malheureux de la foiblesse des Bachas Turcs , qui ne peuvent se faire obéir hors de l'enceinte des villes.

Les divers cultes qui partagent ce pays , font un objet continuel de discorde & de guerre entre les habitans.

Partout où l'homme est éclairé sur ses devoirs , la diversité des religions ne peut être nuisible , & à plus d'un égard elle est avantageuse. Le citoyen comprend qu'il ne lui appartient pas de s'établir juge de l'opinion d'un autre citoyen : que la divinité , qui créa la pensée libre , n'a pu vouloir en même tems qu'elle fût asservie ; qu'il importe peu à l'état que le ciel soit honoré sous cette forme plutôt que sous cette autre , pourvu que les loix , émanées de la volonté générale , s'observent par tous également. Delà vient que le juif , le catholique , le sectateur de Calvin , oublient

qu'ils professent chacun un culte différent, pour travailler de concert à la prospérité de la république. Tous les sectaires, ailleurs persécutés, viennent chercher un asile dans le pays qui ne gêne en rien la liberté de conscience, & apportent à l'état un accroissement de commerce, d'industrie & de fortune.

Il en est autrement dans des régions ignorantes. Moins l'homme est instruit, plus il tient à ses idées. Prosterné pour ainsi dire devant ses préjugés religieux, qu'il regarde comme une émanation céleste, il voit avec peine qu'une opinion différente se déclare hautement l'égale de la sienne. Des rivalités naissent, des débats s'élèvent, des guerres intestines succèdent aux débats; & la paix & la fortune de l'empire sont en danger; c'est ce qui arrive dans la plupart des provinces orientales. Quel remède opposer à ces maux désastreux? proscrire la liberté des cultes? Non, parce que ce seroit faire des martyrs, sans ramener le calme; parce que d'ailleurs un état n'a pas le droit de dire à un citoyen: pense & prie de cette sorte: il faut appeler le secours des lumières. Mais peut-on proposer ce moyen au despote, qui ne regne que par l'ignorance de ses sujets, & redoute

DE JERUSALEM A BETHLEEM. 383
la raison , comme devant amener le réveil
d'un grand peuple ?

Les habitans de Palestine , comme je le
disois tout-à-l'heure , sont toujours en ar-
mes pour cause de religion. Cette année
1767 , fut plus meurtrière que les précé-
dentes. Un certain nombre d'Arabes ma-
hométans , fortifié de Grecs schismatiques ,
avoit déclaré la guerre aux catholiques de
Bethléem & des alentours ; il y avoit mê-
me peu de jours qu'une action s'étoit don-
née & que de part & d'autre , on avoit ré-
pandu beaucoup de sang.

Personne ne se hasardoit de sortir de Jérusalem , parce qu'en cas de rencontre , il eut fallu prendre parti dans la querelle. Cependant je prévois qu'à l'occasion de la Pâque , il pourroit y avoir une armistice entre les deux partis , qui doivent craindre que les pèlerins , rassemblés alors dans Jérusalem , ne profitent de leurs divisions pour les surprendre & les détruire l'un & l'autre. Cette idée me détermine à entreprendre le voyage de Bethléem.

Je me fais donc seller un bon cheval , & seul je pars de Jérusalem , dans la matinée du 22 avril 1767.

Je traverse d'abord des campagnes arides & vraiment effrayantes par la vue des montagnes pierreuses qui les entourent.

Mais en avançant la scène s'égaye & s'embellit ; je ne vois pas sans admiration , des terres bien cultivées , couvertes d'orge , froment , & les collines environnantes tapissées de vignes , d'oliviers & de figuiers.

Dans chaque champ est une espèce de hutte , construite en forme de tour , où le cultivateur vient se réfugier , pour se garantir de l'attaque des brigands. Ces huttes servent aussi à renfermer tous les instrumens nécessaires au labourage.

Je chemine , sans mauvaise rencontre , pendant deux heures & demie , & j'arrive à Béthléem chez les peres de la Terre-Sainte , auxquels je suis recommandé.

C H A P I T R E X X X .

Description de la ville de Béthléem.

BETHLEEM de Judas est distinguée par le nom de la tribu à laquelle elle appartenoit , & cela pour ne pas la confondre avec une autre Béthléem de la tribu de Zabulon , dont il est fait mention dans Josué.

Celle que je décris fut aussi appelée des noms d'Ephrata & de château de David.

Robeam fils de Salomon , l'environna
de

de murs, & la rendit redoutable parmi les villes de la terre de Judas.

Elle étoit habitée par un grand nombre de Chrétiens, lorsque les Croisés entreprirent la conquête de la Paléſtine. Dès qu'elle apprend l'arrivée de Godefroi de Bouillon, elle le fait ſupplier par des ambassadeurs, de venir auſſitôt la délivrer des infideles, qui menacent de brûler ſon temple & de la détruire elle-même. Le prince Tancrede vole à ſon ſecours, & en ſigne de victoire arbore ſon étendart ſur la tour de l'églife; ce qui eut lieu en 1099.

Cette ville fut abandonnée par les Chrétiens occidentaux, en même tems qu'ils perdirent Jérusalem.

En récompense de ſon attachement au chriſtianisme, elle avoit obtenu en 1110 d'être érigée en évêché. Aſquilin fut ſon premier évêque.

On trouve dans Guillaume de Tyr, le diplôme entier par lequel Baudouin I dota richement cette nouvelle métropole, ſur la demande du pape Paſchal II.

Ce ſiege fut en 1291 transféré en France au village de Clamecy, diocèſe d'Auxerre; mais ſe trouvant ſans territoire, ſans juridiction, & ſans revenu, il a ceſſé d'être un objet d'ambition.

Béthléem fut la patrie de Bodz, d'Obed,
Tome II. K k

de Jessé, de David & d'Abesan, neuvieme jugé du peuple d'Israël, qui fut le pere de trente fils & d'autant de filles.

L'histoire ecclésiastique se plaît à rapporter le nombre de faits religieux qui se passerent dans cette ville; j'y renvoie les lecteurs qui désireroient de les connoître.

L'exposition de Béthléem est singulièrement agréable. Placée sur le sommet d'une colline, qui s'étend de l'orient à l'occident, elle offre à la vue des montagnes couvertes d'arbrisseaux chargés de fruits, & des vallées d'autant plus gracieuses en ce moment, qu'elles sont verdoyantes & semées de fleurs de toute espece.

Ses anciennes murailles ne subsistent plus. Ses édifices sont construits sans ordre, sans goût, sans proportion. On n'y observe qu'un monument digne d'admiration. C'est l'ancienne église de sainte Marie, que je décrirai dans le chapitre suivant.

Les Arabes mahométans habiterent longtemps Béthléem, avec les Grecs schismatiques, les Grecs catholiques & les Latins. Mais il y a cinq à six ans qu'une guerre intestine en chassa les premiers.

Les Mahométans qui étoient en moindre nombre, jaloux de voir s'accroître la population des Chrétiens, voulurent par leur avarice, les dégoûter du séjour de cette ville.

Conseillés par les Grecs schismatiques, ils crurent que le plus sûr expédient étoit d'imposer les églises d'un droit de gafard.

Les catholiques ont la modération de se soumettre d'abord à cette injustice vexatoire, qui n'étoit point approuvée du gouverneur de Jérusalem, à qui appartient le commandement de cette place. Ils lui présentent leurs plaintes & leurs supplications; mais le Musselim ne peut rien faire en leur faveur, sinon d'ordonner à son Digdaban ou commissaire de Béthléem, de chercher un remède à cette vexation. Les Mahométans furent appelés Gafarreins, du nom de l'impôt qu'ils avoient osé mettre sur le temple catholique.

Cependant les ordres du Musselim ne sont pas exécutés. Le parti des oppresseurs se grossit d'un grand nombre d'Arabes & même de Grecs schismatiques, qui veulent par cette réunion balancer les forces des Chrétiens. De nouvelles maisons sont construites autour de l'église, pour mieux assurer la perception du gafard.

Les Mahométans bientôt deviennent plus insolens. Ils injurient les chrétiens, les frappent, & les défient au combat. De part & d'autre on prend les armes; c'est une guerre ouverte. Plusieurs actions se livrent dans la ville, mais les agresseurs ont toujours

le dessous. Le parti des Mahométans s'affoiblit encore par la retraite des Grecs schismatiques, qui mieux éclairés sur leurs intérêts, voient bien que les victoires des infideles pourroient leur être aussi funestes qu'aux Catholiques.

Les Gassarains vont recruter des partisans dans toutes les campagnes voisines. Mais les Chrétiens profitent de leur foiblesse, pour les charger en toute rencontre. Il est même résolu qu'on ne quittera les armes qu'après l'expulsion & la ruine entière des infideles. Pour cet effet on approvisionne le couvent, on le fortifie : les femmes, les enfans s'y retirent, comme en un lieu sûr & inexpugnable. Les Mahométans sont deux fois attaqués & deux fois vaincus. Ils comptent beaucoup de blessés & presque autant de morts.

Cependant la guerre tire en longueur. Les Catholiques, qui craignent de manquer de vivres, ont le courage d'aller cultiver leurs terres. Les femmes ne craignent pas de les suivre pour charger leurs armes & faire sentinelle autour d'eux. Chaque cultivateur se construit dans son champ une petite hutte, où il pourra se retrancher en cas d'attaque.

Le gouverneur de Jérusalem veut essayer de ramener la paix dans cette ville mal-

heureuse. Il engage le bacha de Damas, qui revient de la Mecque, à se présenter à Bethléem avec toutes ses forces.

En effet, celui-ci paroît bientôt à la tête d'un corps de troupes imposantes, précédées de douze pieces de canon de campagne. Mais l'exposition de la cité, la difficulté de conduire sa cavalerie sur des lieux montueux, les contraignent de retourner sur ses pas, d'autant plus que les Gafarreins paroissent devoir l'attaquer par derrière, craignant que sa démarche ne favorise le parti des Catholiques.

Après sa retraite, les hostilités recommencent à Béthléem. On se bat avec plus d'acharnement; la victoire reste quelque tems indécise; mais à la fin elle se range du côté de la justice; les Mahométans perdent leur chef, sont presque tous taillés en pieces; & ce qui échappe à l'épée n'a d'autre ressource que de fuir & de se disperser, en attendant qu'une nouvelle réunion de forces leur permette de recommencer la guerre.

La colere des vainqueurs ne se borne pas à poursuivre & à massacrer les fuyards. On démolit leurs maisons jusqu'aux fondemens, & on y jette du sel, en signe de malédiction. Quiconque oseroit réédifier

sur ce sol , seroit regardé comme un ennemi de la patrie.

Par raison de foiblesse , le gouvernement turc ne prend pas connoissance de ce délit , quoique le bacha de Damas continue de faire des menaces.

Les peres de la Terre-Sainte travaillent sans cesse à diminuer le nombre des schismatiques ; pour cet effet , ils prodiguent les instructions & les aumônes. Quinze familles entieres se disposent à faire abjuration dans ce moment. Mais il faut dire que de pareils Chrétiens n'honorent pas beaucoup la foi romaine. Il en est de ces conversions , comme de toutes celles qui se font ailleurs. Déterminées par l'intérêt , la foiblesse ou l'inconstance , elles ne sont pas durables ou du moins produisent très peu de vertu dans le nouveau converti.

Les hommes s'habillent ici comme les Arabes , & les femmes comme à Nazareth.

Béthléem doit toute sa richesse à la superstition , ou si l'on veut , à la dévotion européenne.

On n'y connoît d'autre métier , que celui de faire des couronnes & des croix de bois , garnies de nacre de perle , & travaillées avec beaucoup d'art.

Ce sont les négocians de Saint-Jean d'Acre , qui achètent ces pieuses marchandises.

sess ; on les encaisse , on les expédie pour Venise , & delà elles passent dans le reste de l'Italie , en Espagne & surtout en Allemagne. Pour leur donner plus de prix , on fait croire aux acheteurs qu'elles sont du bois de la vraie croix. C'est vraisemblablement ce qui donna lieu à ce bon mot d'un philosophe François : „ qu'il y a en „ Europe assez de bois de la vraie croix „ pour construire deux vaisseaux de ligne „

La Terre-Sainte tire annuellement des sommes considérables de cette branche de commerce.

Comme on suppose à Béthléem , que les religieux ont plus de débouchés que qui que ce soit , pour ces sortes de marchandises , les habitans forcent quelquefois le monastere de les leur acheter , & de les leur payer comptant.

A ce propos , je rapporterai un événement tragique qui mit les bons peres dans un cruel embarras.

Un passager vient offrir au procureur une caisse remplie de couronnes & de croix , dont il demande un prix exorbitant. On lui répond que les magasins sont fournis. Il insiste , menace , & cependant n'est pas plus écouté.

Cet homme se détermine à l'action la

plus noire & la plus inhumaine. Il jette son fils, qui l'accompagne, dans une citerne profonde, qui se trouve dans la cour du monastère, & le malheureux enfant est aussitôt noyé.

Pour couvrir sa scélératesse, le pere commence à hurler; s'arrache les cheveux, se désespere en criant à haute voix, que les religieux ont précipité son fils dans la citerne.

L'affaire est portée devant le Bacha de Damas. C'est en vain que des Mahométans, témoins du fait, vont déposer en faveur de l'innocence. Les religieux sont déclarés assassins, & ne se rachètent de la mort que par une somme de treize mille sequins.

Le couvent ne peut supporter l'idée d'infamie que lui imprime dans le public cet injuste arrêt. Il en sollicite la révision auprès de la Porte, & parvient à en obtenir la cassation, avec ordre au bacha de restituer les treize mille sequins. Il est vrai que cette somme entière ne rentre pas dans les coffres des religieux, parce que dans le gouvernement turc, il faut payer le droit de solliciter & la faveur d'avoir justice.

L'arabe est la langue naturelle de Bethléem, mais on y parle communément le

latin & l'italien, que deux peres du couvent sont chargés d'apprendre à la jeunesse.

En général, cette ville n'est pas bien fameée dans la province. On reproche à ses habitans beaucoup de mauvaife foi, de perfidie & d'attachement au brigandage. La plupart des femmes y sont dissolues, & souvent assez trompeuses pour dévaliser leurs amans au milieu du plaisir. C'est surtout contre les voyageurs qu'elles dressent leurs filets, mais étant connues de tout le Levant, il est bien rare qu'elles fassent des dupes.

CHAPITRE XXXI.

Description de l'Eglise de Sainte-Marie, de Bethléem.

A L'ORIENT de la cité, & presqu'à la fortie des portes, s'éleve la basilique de Sainte-Marie. Avant d'y arriver, on traverse une petite place enfermée de murailles épaisses, qui s'écroulent en plus d'un endroit.

De la place, on passe dans une vaste cour, où anciennement étoient élevés divers édifices considérables. Des chapireaux

de colonnes , des débris de portiques , des monceaux de marbres qu'on y apperçoit , en font déplorer la perte. Trois citernes sont au milieu de cette cour , dans l'une desquelles il y a encore de l'eau.

On entre dans le vestibule de l'église , par une porte si étroite & si basse , qu'on a besoin de se courber : elle étoit d'abord plus haute & proportionnée à la grandeur de l'édifice , mais depuis quelque tems , on l'a murée en partie , afin d'empêcher les Arabes d'y entrer à cheval.

Ce vestibule porte en longueur trente-trois coudées de l'occident à l'orient , & un peu plus de douze en élévation. Sa voûte est cambrée & très-solide.

A main droite , est une issue qui conduit dans le monastere des Arméniens , & au milieu du vestibule est l'entrée de l'église.

Je reste quelques minutes en admiration à la vue de ce morceau d'architecture.

Cette basilique a la forme d'une croix. Elle est divisée en cinq nefs , que partagent quatre ordres de colonnes superbes , en marbre blanc , veiné de rouge , comme en produisent les montagnes de Judée. Les chapiteaux des colonnes sont d'un marbre plus fin , entièrement blanc , & travaillés avec le goût le plus délicat. Ils appartiennent à l'ordre Corinthien.

La frise des colonnes de la principale nef est de cedre du Liban , travaillé en feuillages & en arabesques , qu'on peut dire bien conservé , eu égard à la longue suite des siècles.

Le mur s'éleve de beaucoup au-dessus des colonnes , & offre onze croisées également réparties , qui se terminent en demi-cercle.

L'église est en outre éclairée par un œil de bœuf , percé au-dessus de la porte , & par trois autres fenêtres de forme quadrée , dont l'une est placée dans la tribune du milieu , & les deux autres dans les tribunes latérales.

Le chœur est au milieu de la croix , & surpasse de trois degrés le niveau du reste de l'église.

Deux escaliers latéraux conduisent derrière le chœur , à une grotte , où l'on dit que le Christ vint au monde.

Près de l'escalier gauche , se trouve une citerne , qui maintenant est à sec , parce que les conduits qui lui apportoitent de l'eau , sont entièrement rompus.

Il y a trois autels ; l'un placé dans le chœur & les deux autres dans la croix.

En entrant dans l'église , à main droite , on voit dans le second rang des colonnes , les anciens fonts baptismaux. Ils consistent

en un grand vase de marbre d'une seule piece, de la même espece que celui des colonnes, c'est-à-dire, blanc & rouge. Ce vase est octogone, & en renferme un second, plus petit, de marbre blanc veiné de noir, où l'on plongeoit les enfans.

Les murs intérieurs étoient plaqués autrefois de marbre blanc, mais ils furent dégarnis par un soudan d'Egypte qui en orna son palais du grand Caire. Les ferremens y restent encore attachés.

Quelques voyageurs vantent beaucoup le pavé du sanctuaire, qui étoit formé de divers marbres de toutes couleurs, dont le rapprochement produisoit un effet merveilleux. Les infideles en ont brisé une partie & enlevé l'autre.

Sur chaque colonne, sont peintes des figures de saints, mais d'un goût si barbare qu'on leur préféreroit le lustre du marbre.

Rien de si curieux que les vitrages travaillés en mosaïque, c'est-à-dire, composés de petites parties de verre, de toutes les couleurs, réunies sur un fond d'or.

On y voit les figures des prophetes qui ont annoncé la venue du Messie, & celles des rois d'Israël, dont les regnes ont obtenu le regard du ciel & la reconnaissance du peuple.

On lit sur les fenêtres de la principale nef quelques décisions importantes de synodes provinciaux & de conciles œcuméniques. Elles sont exprimées en caractères grecs & latins.

J'observe que les inscriptions latines sont plus maltraitées que les inscriptions grecques ; & je crois que cela provient de la haine des grecs schismatiques , qui cherchent à détruire tout ce qui rappelle le triomphe de la foi latine.

Une de ces inscriptions m'apprend l'époque de ces divers ouvrages : Je la traduis du grec :

„ Ce travail fut composé par Ephraïm ,
„ peintre d'histoire en mosaïque sous les
„ regnes de l'empereur Emanuel Comne-
„ ne , & d'Ammoric , roi de Jérusalem ,
„ dans le tems où Raulinet occupoit le
„ siege épiscopal de Béthléem , l'an du
„ monde 6677 „

Ammoric est le même qu'Almeric I , qui fut couronné le 22 de février de l'ère chrétienne 1162 , & mourut le 8 de Juillet de l'année 1173.

Raulinet est plus généralement connu sous le nom de Rodolfe.

Je dois relever ici une erreur commune à Quaresmius & au pere Neau , jésuite. En lisant cette inscription , ils ne distinguent

rent pas une lettre grecque à demi effacée, qui exprime le premier chiffre de l'année 6677, & ils ne transcrivirent que les trois derniers. Quaresmius ne se douta point qu'il tomboit dans un anachronisme grossier; le pere Neau crut voir dans les trois chiffres 677, une année de l'égire, qui répond à l'an 1278 de l'ère chrétienne; mais ce n'en est pas moins une erreur, puisque l'empereur Emantiel Comnene & le roi Ammorie n'existoient plus depuis un siècle.

Cette église de Sainte-Marie s'étend sur une longueur de cent vingt-une coudées.

Les bras de la croix portent un peu plus de soixante-dix-sept.

La largeur de la principale nef, y comprise celle de quatre latérales, est de soixante-trois coudées.

Les colonnes avec leurs bases & chapiteaux sont hautes de douze, & la hauteur entière du pavé à la voûte, est de trente & une.

Les nefs latérales ne sont élevées que de douze.

La voûte est soutenue de plusieurs poutres solides, dont les plus anciennes sont de cedre du Liban.

On attribue la construction de cette basilique à Constantin le grand & à sainte Hélène, sa mere.

D'autres veulent que Justinien en ait jeté les fondemens ; mais cela ne paroît pas probable , quand on fait que Procope , qui a scrupuleusement décrit tous les édifices élevés par ce prince , ne fait aucune mention de celui-ci.

Baudouin I , frere de Godefroy de Bouillon , y fut sacré & couronné roi de Jérusalem , & en mémoire de cet événement , il enrichit l'église de dons considérables.

Mal entretenue pendant longtems , elle seroit tombée en ruine en 1492 , si les peres de la Terre-Sainte ne l'eussent réparée à neuf. Ferdinand & Isabelle d'Espagne , qui faisoient consister la piété à dépouiller leur peuple pour l'embellissement des temples , en payerent tous les frais.

On y fit de nouvelles réparations en 1672 , sous le patriarchat de Dosithé , à l'occasion d'un synode que les Grecs schismatiques tinrent dans Bethléem contre la doctrine de Calvin. On porte à vingt-cinq mille sequins le prix de ces réparations , en y comprenant les cinq mille qu'il fallut payer au grand-seigneur pour obtenir la permission de les faire. Ce fut cette fois un marchand Grec établi à Constantinople , qui les paya , sous la promesse que lui fit son église de le béatifier après sa mort.

Cette basilique est présentement en assez

bon état : elle doit aux lames de plomb qui couvrent sa toiture, une solidité qui la garantira longtems des injures de l'air.

Les Grecs schismatiques en ont la propriété. Pour n'être pas distraits dans leurs offices, ils ont séparé par un mur le sanctuaire d'avec les cinq nefs. La partie qu'ils n'occupent point sert de galerie aux nations européennes.

On la traverse pour entrer dans le couvent des peres de la Terre-Sainte.

Ce couvent n'est plus, à beaucoup près, ce qu'il étoit jadis, ayant été horriblement maltraité par les infideles, en 1263. On suppose qu'il étoit un des quatre que sainte Pauline fonda dans Béthléem, & que saint Jérôme y habita quelques années.

Quoiqu'à demi détruit, il contient encore un nombre suffisant de religieux, & offre toutes les commodités nécessaires aux besoins de la vie.

Les peres de la Terre-Sainte en sont en possession depuis le commencement du quatorzieme siecle. Comme les premiers qui s'y établirent étoient Espagnols & Portugais, ils inférèrent dans la regle, que la supériorité du couvent appartiendrait toujours de préférence à un moine de l'une ou de l'autre nation. Les paisibles Orien-
taux

taux ont bien voulu jusqu'alors se soumettre à ce privilège exclusif.

On fait voir une vaste salle, appelée le réfectoire de saint Jérôme, à laquelle est annexée une petite cellule qui porte le même nom. Les pieux cénobites ne se rappellent pas sans douleur, qu'une troupe d'Arabes profana la pureté de ce lieu, en y logeant leurs chevaux.

Sur l'angle de la maison qui regarde l'orient, s'élève un belveder, d'où la vue domine au loin sur les plaines, les vallées & les collines.

Dans la partie du couchant est une belle citerne dont l'eau est excellente ; mais qu'on réserve pour le tems où les chaleurs tarissent toutes les sources des environs.

L'église de ce couvent est dédiée à sainte Catherine, & n'a de remarquable que le tableau du maître-autel, que nos plus grands peintres ne défavoueroient pas. Les murailles, extraordinairement solides, ont en certains endroits une épaisseur de six à huit coudées.

Elle communique à la basilique de Sainte-Marie par la grotte de la Nativité, dans laquelle conduit un escalier souterrain.

Cette grotte est une petite merveille. Toutes les espèces de marbre y sont réunies pour l'embellir. La sculpture & la pein-

ture y ont également prodigué leurs efforts & leurs succès : elle n'est éclairée que par des lampes d'argent, qu'on y tient allumées jour & nuit.

Il y a deux autels en face l'un de l'autre. Celui-ci est dédié au Verbe fait chair : son tableau représente saint Joseph & la Vierge prosternés devant l'Enfant divin ; un groupe d'anges bat des ailes en signe de joie ; à l'écart, sont étendus les deux animaux, qui seuls furent témoins de la couche mystérieuse ; dans le lointain se voit un ange qui annonce aux pasteurs l'étonnante nouvelle de la naissance du Messie, engendré par une vierge.

Sous la table d'autel est une étoile en porphyre, entourée d'un cercle d'argent enrichi de pierreries.

Je remarquerai ici que les peres de la Terre-Sainte ont perdu le droit de célébrer la messe sur cet autel, depuis que les Grecs payerent à la Porte une somme d'argent pour le leur faire enlever. Telle est la rivalité entre les deux communions, que les Latins font à présent une quête pour rendre la pareille à la secte Grecque.

Près de ce premier autel, s'élèvent trois marches qui conduisent à une autre petite grotte, appelée le lieu de la Creche. On y admire la finesse des marbres, & surtout

une colonne de serpentín, c'est-à-dire, de marbre tacheté de noir & de vert : elle porte quatre coudées & demie de hauteur. Sa base & son chapiteau sont de marbre blanc.

Le second autel est sous l'invocation des mages, & ne le cede pas à l'autre, par la richesse de l'ornement & le mérite de la peinture. Cet œuvre est de Jacques Palma, le plus célèbre artiste de l'Orient.

La voûte étoit anciennement très-curieuse par sa mosaïque, mais elle est totalement noircie par la fumée des lampes.

Cette grotte peut avoir vingt-cinq coudées en longueur, & un peu plus de onze en largeur.

Tous les habitans des alentours, sans exception des Mahométans, viennent y prier dans leurs maladies ; ils portent la foi au point de croire qu'en y entrant pieds-nuds on doit en sortir guéri.

Lorsque la Judée obéissoit aux loix de Rome, Adrien convertit cette grotte en un temple de Vénus & de l'Amour. C'est encore un souvenir affligeant pour la piété orientale.

De cette grotte, on monte à la basilique de Sainte-Marie, par deux escaliers de marbre rouge : quatre colonnes superbes

en forment l'entrée, les deux portes sont de bronze travaillé en arabesques.

Après avoir admiré la magnificence de cette grotte, on ne tarde pas à la condamner avec la réflexion : il paroît peu conforme à l'esprit du mystère, d'avoir décoré & enrichi un lieu, que le maître du monde ne préfère à tout autre, que parce qu'il étoit nud & abandonné. Voilà comme partout on nuit à la religion en voulant la servir !

Attenant cette grotte, sont plusieurs chapelles souterraines, en vénération dans le pays. L'une est illustrée, dit-on, par le martyre des jeunes Innocens qu'Hérode y fit précipiter. Ici, le docteur saint Jérôme vint méditer les dogmes de la foi; là, son corps fut inhumé & conservé jusqu'au tems où les Catholiques le transporterent à Rome; cette dernière chapelle renferme les ossemens de sainte Pauline, comme on peut le voir par deux inscriptions latines que le même saint Jérôme a gravées sur la pierre.

Deux autres couvens avoisinent celui des peres de la Terre-Sainte; le premier, occupé par quatre à cinq moines Grecs, ne contenant qu'un petit nombre de cellules, mais spacieux & agreable par son enclos; le second, habité par les Armé-

nienſ, aſſez vaſte pour loger commodément deux à trois cents religieux : il étoit deſtiné jadis à recevoir les Européens qui venoient viſiter les ſanctuaires de Béthléem.

Dans la dépendance de ce dernier monaſtere eſt un quartier, qu'on appelle l'Ecole de ſaint Jérôme, d'après l'opinion qu'on a généralement ſur les lieux, que ce docteur de l'églife y donnoit des leçons publiques d'écriture ſainte. A en juger par les apparences, je croirois plutôt que c'étoit un hoſpice.

Parmi ces bâtimens, il ſ'en trouve un qui mérite une attention particulière. C'eſt une galerie, longue de l'orient à l'occident de cinquante & une coudées, & large de dix-neuf, du nord au midi. La voûte eſt faite en arcades, que ſoutiennent ſix colonnes du plus beau granit.

Cette vaſte enceinte que je viens de décrire eſt fortifiée d'une épaiſſe muraille, qu'on conſtruifit pour en défendre l'approche aux brigands.

CHAPITRE XXXII.*Des Environs de Béthléem.*

QUOIQ'INCULTES & inhabités, les alentours de Béthléem sont dignes de l'attention d'un voyageur.

En avançant vers le midi, on traverse des campagnes coupées de distance en distance par de petites collines dont l'exposition est singulièrement agréable.

On arrive, après un espace de quatre milles, à un endroit appelé *Fons Signatus*, du nom d'une source qui coule au milieu de la vallée.

Près de là, est une ouverture souterraine, tellement étroite qu'un homme y peut à peine passer. Elle conduit à deux salles d'une égale étendue, portant en longueur quinze à seize coudées, neuf en largeur, un peu plus de sept en élévation. Elles sont voûtées en belles pierres de taille, & du reste ne renferment rien d'intéressant. Pour quel usage furent-elles construites? c'est ce que je ne puis apprendre des naturels.

Attenant sont trois grottes, d'où jaillit une eau limpide, qui d'abord est recueil-

lie dans un bassin de pierre de roche, puis s'écoule par deux canaux opposés, dont l'un va remplir des piscines qu'on rencontre plus bas, & l'autre prend son cours vers Jérusalem, qui jadis s'abreuvoit de son eau.

On dit que ces grottes faisoient par leur fraîcheur les délices de Salémon. Pour les rendre dignes de sa présence, il les avoit embellies de tout ce que les arts offrent de plus voluptueux, & c'étoit là qu'avec l'amour & le mystère, il se délassoit des ennuis de la royauté.

A quelques pas de *Fons Signatus*, s'élève un petit château-fort, reconstruit sur les ruines d'un plus ancien : une sentinelle Arabe y veille nuit & jour pour y faire percevoir un droit de gafard.

Ce château sert aussi de kan ou d'auberge aux caravanes qui vont d'Ebron à Jérusalem.

A gauche sont les piscines qui, comme je l'ai dit, reçoivent une partie des eaux de la grotte.

Ce mot piscine, qui, dans nos langues modernes, signifie réservoir de poissons, avoit chez les anciens une toute autre acception. Il désignoit les canaux où la jeunesse s'exerçoit à nager.

Ces piscines, au nombre de trois, sont

creusées sur la pente de la vallée, & tellement inclinées que les eaux de la première se versent naturellement dans la seconde, & celles-ci dans la dernière ; mais dans cette saison, elles se trouvent presque à sec.

La première est longue de cent vingt-deux coudées, large de cent huit ; la seconde est longue de deux cents vingt-neuf, large de cent trente-huit ; la troisième est longue de deux cents seize, large de cent vingt-trois. Chacune est également profonde de vingt coudées.

Leurs récipiens ont été taillés dans la roche vive avec le ciseau ; leurs bords sont faits de pierres de roche étroitement unies par un ciment, qui est devenu avec les années aussi dur que la pierre elle-même. Le pavé est recouvert d'une espèce de mastic qui s'est parfaitement conservé.

L'exécution de ces piscines a paru admirable à tous les artistes voyageurs.

A côté des piscines, commence un aqueduc qui, après avoir parcouru un espace de dix milles à travers des montagnes, déchargeoit anciennement ses eaux dans un réservoir, creusé aux portes de Jérusalem, qu'on appelloit piscine de Betfabée.

Les tuyaux de cet aqueduc sont faits de terre cuite & assis sur un canal très-solide, qui est couvert de pierres plates.

On

On regrette que les Arabes l'aient rompu en plusieurs endroits pour y abreuver leurs chevaux, ce qui fait que l'eau, s'échappant dans les champs voisins, n'arrive plus à Jérusalem.

Il est aisé de voir par le dessin de cet aqueduc, qu'il est de même date que les piscines, & qu'il fut exécuté de la même main.

On a prétendu qu'il avoit été construit par les ordres de Ponce Pilate, gouverneur de Judée. Calmet est un de ceux qui appuient cette opinion, en ajoutant que le travail en fut payé des deniers du trésor d'un temple appelé Carbone. Mais on peut voir dans Joseph que c'est une erreur. On a confondu cet aqueduc avec un autre, qui étoit éloigné de trois cents stades des portes de Jérusalem.

A un mille des piscines est la vallée d'*Hortus Conchusus*, ainsi nommée dans le Cantique des Cantiques.

On trouve à l'entrée une source abondante, dont les eaux ne tarissent pas pendant les chaleurs, comme celles des autres fontaines de la contrée.

Cette source se partage en plusieurs rameaux, entretient un gazon toujours verd dans les terrains qu'elle parcourt, & forme

en quelques endroits creux de petits étangs qui rafraîchissent la vue.

Le nom d'*Hortus Conclusus* semble venir à la vallée de la chaîne de montagnes qui l'environnent au midi, à l'occident & au nord.

On apperçoit sur la pente de vastes ruines, que les naturels appellent encore la cité de Salomon; mais qui, je crois, sont les restes d'Etham, lieu des délices dont Salomon parle ainsi dans l'Ecclésiaste : „ Etham „ s'énorgueillit de mes œuvres; j'y ai creu- „ sé des piscines, bâti des palais, planté „ des jardins, des vergers féconds en vignes & en arbres de toutes les espèces „

Il ne reste plus rien de toutes les merveilles de l'art, mais la nature conserve encore à la vallée d'*Hortus Conclusus* sa charmante exposition & sa première fertilité. Quoique cultivées, ses terres produisent passablement de coton & diverses sortes de grains. On y voit aussi de belles plantations d'arbres fruitiers, dont les fruits sont les plus succulents de la province.

Les fleurs & les plantes y croissent naturellement dans toutes les saisons, telles que le thim, l'absynte, la sauge, le persil, la rue, le serpolet, les renoncules & les anémones. Toutes les collines en sont couvertes, & du milieu de la vallée on est

presque tenté de croire que leurs penchans sont autant de rideaux, dont la nature voulut enfermer ce charmant lieu.

Monté sur le sommet de la plus haute colline, je distingue la cité d'Ebron, appelée El-Khail par les Arabes, du nom que lui donna Abraham. Elle est éloignée de Jérusalem d'environ trente milles & de vingt-quatre de Béthléem. Son ancienne célébrité lui mérite sans doute une attention particulière; mais comme elle se trouve dans le quartier de la Palestine le plus fréquenté par les Arabes vagabonds, on ne peut s'y rendre qu'à grands frais & avec bonne escorte. Je me contenterai de l'observer d'ici, en rappelant en peu de mots ce que l'histoire en a conservé de mémorable.

C'est auprès de ses murs que furent inhumés Abraham, Sara, Isaac, Jacob, Rébecca & Lia.

Josué vint en faire le siège, & ne la conquit qu'après plusieurs assauts meurtriers. On l'accorda aux lévites pour y faire leur demeure, en la déclarant cité de refuge.

Après la mort de Saül, David y fit sa résidence, & y fut sacré roi de Juda.

Sous le regne des chrétiens latins, Ebron devint un siège épiscopal, dépendant de

l'archevêché de Petra dans le désert. S. Abraham en fut le premier évêque.

Cette ville est maintenant habitée par les Juifs & les Mahométans , pour lesquels elle est en grande vénération. Il y a une mosquée très-considérable , qui , dit-on , fut construite par les Chrétiens.

On fait dans Ebron un commerce de petits ouvrages de verre de différentes couleurs , comme des cercles , des anneaux & des globes , qui servent à la parure des chameaux & des femmes arabes , ainsi que je l'ai dit dans le premier chapitre de ce volume.

Ces objets passent en Egypte dans toutes les parties de la Syrie. C'est Jaffa qui en est l'entrepôt & qui les expédie pour leurs destinations respectives. Ce verre est composé avec une terre que les Arabes vont chercher à quinze à vingt milles d'Ebron , vers le midi.

Les alentours de cette ville sont montagneux , escarpés & couverts de bois plus qu'aucun autre lieu de la Palestine.

En descendant de la colline , je suis assez surpris de voir dans la vallée environ cinquante tentes d'Arabes , qui viennent y faire paître leurs troupeaux. Je ne puis me défendre d'un premier sentiment de crainte , mais la réflexion me rend le courage.

Ne pouvant éviter de passer au milieu d'eux , je me prépare à faire bonne contenance ; je les aborde d'un air tranquille & honnête , en leur demandant un peu d'eau. Leur réponse me tranquillise. Non-seulement on m'offre de l'eau , mais encore du lait à ma disposition. On reçoit avec gratitude quelques piéces de monnoie que je présente. Le Sciehk ou chef acheve de me donner une bonne idée de sa troupe en liant conversation avec moi , & m'accompagne une partie de la route. C'est ainsi que j'ai à me féliciter d'une rencontre que j'appréhendois.

F I N.



T A B L E

D E S

CHAPITRES ET MATIERES

Contenus dans ce second Volume.

CHAPITRE PREMIER. *Des divers peuples qui habitent la Syrie & la Palestine, 3. Des Arabes, leur origine & leurs différens noms, leurs Princes, 4. Leur religion, leur taille, leur complexion & leur caractère, 5. Leurs divertissemens, leur habillement &c., leur maniere de se loger, 6 à 9. Leurs richesses, leur armure, femmes arabes, 10. Nourriture & boisson, 15. On ne pardonne jamais l'homicide, 17. Hospitalité en grande estime parmi eux, 18. En quel tems ils vinrent en Syrie, de ceux qui habitent les villes, 19. Chevaux, 20. Des Druses, leur religion, 25. Leur origine, 26. Leur caractère & leur éducation, 30. Leur gouvernement, 31. Leur habillement, 32. Des Kurdes, 35. Ils sont les mêmes que les assassins, 36. Où ils se fixerent à leur arrivée en Syrie, 40. Les raisons qui détermi-*

nerent les Sarrazins à ne pas les inquiéter ,
*Chez qu'ils se donnerent , Erreur de Marc-
 Paul, 41. Comment leur Sciehk se rendit des-
 pote, 42. Maximes de scélératesse enseignées
 dans les écoles, ibid. Escorte du sciehk, 44.
 Doutes élevés sur l'obéissance passive des
 assassins, 45. Mort de Raimond II, Comte
 de Tripoli, 48. Le Sciehk veut embrasser
 le christianisme, 51. Ambassadeur qu'il
 envoie à Jérusalem, 52. Comment il est
 assassiné au retour, 53. Meurtre commis en
 la personne de Corrade, ibid. Domaines
 abandonnés par crainte des assassins, al-
 liance de Frédéric II avec ce peuple, 56.
 Demande audacieuse faite à Louis IX, de
 la part du Sciehk, 58. Autre ambassade
 pour obtenir la protection des croisés, &
 presens respectifs, 59. Défaite entière des
 assassins, & leur dispersion, 60. Ils se
 confondent avec les Kurdes Jéfides, 61.
 Signification de ce mot, 62. Des Métua-
 les, 64. Fortereffes qu'ils possèdent, 66.
 Trafic qu'ils font de leurs femmes, 67. Des
 Nezeires ou Nazareins, ibid. Leur ma-
 niere de vivre & leur croyance, Fête de la
 matrice, 68. Libertinage érigé en maxi-
 me, 69. Des Turcs, 70. Des Juifs, 74.
 Des Latins, 75. Des Maronites, ibid.
 Des Arméniens, 76. Des Géorgiens, 77.
 Des Ethiopiens ou Abyssins, des Costes, 79.*

CHAP. II. Description de la ville d'Acre sur
 la côte de la Syrie, autrement appelée S.
 Jean d'Acre, 80. Ses divers noms & sa si-
 tuation, 81. Gouvernement dans la famille

- d'Omar, 85. *Daher d'Omar s'en rend maître & la fortifie*, 86. *Ruines de l'Eglise de S. André*, 87. *Château de fer*, *Hospice des chevaliers de S. Jean*, 88. *Chapelle de Sainte Marie*, *Place d'Acre*; *Monastere de Sainte Claire*, 89. *Eglises des Latins*, *des Grecs & des Maronites*, *Synagogue*, 91. *Mosquée*, 92. *Maisons & maniere de faire les terrasses*, 93. *Tour du port & Tour maudite*, 94. *Gouvernement*, 96. *Muphti*, *Douane*, 101. *Habillement*, *Commerce*, 102. *Consuls*, 103. *Frais d'expédition pour les marchandises*, 104. *Décadence du commerce*, 105. *Affurances qui ont lieu pour la côte d'Acre*, 106. *Ramazan & Bairam*, 107. *Caravanes qui chaque année vont à la Mecque*, 108. *Corban*, *Bairam*, ou *Pâque du Sacrifice*, *Année Turque*, 111. *Apostasie d'un Chrétien*, 116.
- CHAP. III. *Route d'Acre au Mont-Carmel*, 118. *Fleuve Bélus*, aujourd'hui *Kardané*, 119. *Fleuve Nahr-el-Mechatte*, 120. *Torrent Cifon*, *Gorans*, 121. *Forteresse*, 124.
- CHAP. IV. *Du Mont-Carmel & de ses contours*, 125. *Grottes qui se trouvent sur le chemin*, 126. *Couvent des Carmes*, 128. *Citernes & grottes d'Elisée*, *Ruines*, 130. *Champ des concombres*, 132. *Lieu du sacrifice*, 133. *Evénemens mémorables*, 135.
- CHAP. V. *Route de la ville d'Acre à la forteresse de Geddin*, au village de *Zib*, & leurs alentours, 136. *Ruines de Bohatrébe & plaine d'Acre*, *ibid.* *Château de Geddin*, 137. *Maniere de manger des*

- seigneurs Arabes*, 128. *Nourriture & boisson défendues aux Mahométans*, 140. *Château d'Indin*, 144. *Mont Saron*, *ibid.* *Jardin de Geddon*, 145. *Villages de Terchie & de Malie*, *ibid.* *Vallée de Kéreïn*, 146. *Château de Montfort*, 158. *Monumens détruits & village de Zib*, 149.
- CHAP. VI. *Route d'Acre à la ville de Nazareth*, 150. *Vallées délicieuses*, 151. *Enceinte de Zabulon*, *ibid.*
- CHAP. VII. *De la ville de Nazareth & de ses alentours*, 152. *Révolutions qu'elle éprouva*, 152. *Son état présent*, *ibid.* *Eglise & Couvent des Peres de la Terre Sainte*, 155. *Habillement des femmes*, 157. *Gouvernement*, 159. *Ancienne synagogue*, *ibid.* *Montagne du Précipice*, 160. *Safsa*, 161.
- CHAP. VIII. *Voyage de Nazareth aux villes de Cana & de Tibériade*, 162. *Faits mémorables qui eurent lieu dans Cana*, 163. *Etat présent de cette ville*, *ibid.* *Situation de Tibériade & ce qu'elle est aujourd'hui*, 164. *Eglise de S. Pierre*, 165. *Tibériade conquise par Daher d'Omar*, *ibid.* *Citadelle hors des murs*, 166. *Mer ou Lac de Tibériade*, 167. *Bourg d'Ammaus & ses bains*, 161.
- CHAP. IX. *Route de Tibériade au mont Thabor, & de là à la cité de Naïm*, 162. *Ei-Net-Tesgiar*, 163. *Château de Finchiar*, *ibid.* *Mont Thabor & ses divers noms*, 164. *Son exposition*, *ibid.* *Fortifications qui y furent faites par Joseph*, 165. *Siège qu'il essuya*, 166. *Son état présent & les ruines*.

418 TABLE DES CHAPITRES

qu'on y observe , 167. *Ancienne célébrité de cette montagne*, *ibid.* *Ville de Naim*, 169. *Plaine d'Esirelon*, *ibid.* *Epousailles Grecques*, 170.

CHAP. X. *Départ de Nazareth pour Saffure*, *Sciefamer*, & *retour à Acre*, 174. *Village de Saffure qui jadis étoit la cité de Sepphoris*, *ibid.* *Ses révolutions politiques*, 175. *Débris d'une ancienne Eglise*, 176. *Village de Sciefamer renommé par ses cotons*, 177.

CHAP. XI. *Voyage de Tyr*, 178. *Pourquoi on donne le nom d'échelles aux villes maritimes du Levant*, 179. *Situation de Tyr*, 180. *Il y eut deux villes de ce nom*, *ibid.* *Ses révolutions politiques*, 181. *Hommes illustres sortis de son sein*, 182. *Choses mémorables de cette ville*, 193. *Forme de la péninsule de Tyr & son port*, 196. *Etat présent de cette cité, appelée Sour*, *ibid.* *Amas de ruines précieuses*, 197. *Diverses églises*, *ibid.* *Bazzar & douane*, 198. *Droits qu'on y paye*, 199. *Le chef Hanfer, devenu maître de cette place*, 200. *Fortifications & édifices qu'il y fait élever*, *ibid.* *Visite que je lui fis*, *ibid.* *Encouragemens qui doivent accroître la population de Sour*, 201. *Religions*, 202. *Productions & commerce*, *ibid.* *Verre de Tyr & limaçons qui jettent une couleur de pourpre*, 203.

CHAP. XII. *Environs de Tyr*, 204. *Eaux de Tyr & particularité de ces eaux*, 205. *Isthme*, 206. *Puits de Ras-Elein*, 207.

Rencontre faite dans les environs , 209. En quoi les femmes Arabes font consister la pudeur , 213. Aqueducs voisins de Tyr , 214.

CHAP. XIII. *Voyage de Sour à Tantur & à Nahr-Eltemasieh , 216. Château de Scanderon , 217. Anacur , ibid. Cap blanc , château de Zib , & danger que j'y courus , 218. Pomontoire du Carmel & Château-Pélerin , 219. Village de Tantur , 221. Tantur étoit anciennement une ville célèbre , appelée Dor ou Dora , 222. Fleuve des Crocodiles , 223. Ville de Crocodilon , 224. Hameau de Zerca , & perfidie de ses habitans , ibid.*

CHAP. XIV. *De la ville de Césarée en Palestine , 225. Par qui elle fut réparée , ibid. Fête merveilleuse qu'on y donna , 226. Révolutions & faits mémorables , 230.*

CHAP. XV. *Route de Césarée à Artur , & de là à Jaffa , 234. Cité d'Assor ou d'Appollonie , ibid. Sièges qu'elle soutint , 236. Arrivée à Jaffa , & départ de cette ville , ibid.*

CHAP. XVI. *Route de Rama , 237. Village de Zagur & mosquée voisine , 238. Campagnes de Saron , 239. Betge & Serfend , 240. Oliviers qui sont dans leurs alentours , 241. Arrivée à Rama , 242. Recherches curieuses sur l'ancienne Arabie , 243. Origine des premiers Arabes , 244. Du culte religieux , 247. Science & littérature , 257. Mœurs & coutumes , 269.*

CHAP. XVII. *Route de Rama à Jérusa-*

420 TABLE DES CHAPITRES

- lem , 277. *Village d'Ammoas* , 277. *Village de Lairun* , 278. Ce que c'est que le droit de gafar , 279. *Puits de Job* , *ibid.* Rencontre de divers corps d'Arabes , 280. *Village de S. Jérémie* , 283. *Vallée de Terebint* , 284.
- CHAP. XVIII. *De la ville de Jerusalem* , 286. Les Européens doivent entrer par la porte de Damas , 287. Accueil que je reçus au couvent des Peres de la Terre Sainte , 290. Européens que j'y trouvai , *ibid.* Cérémonies religieuses qui se pratiquent entre les voyageurs , 291. On m'explique la raison de quelques avis qu'on m'a donnés à Rama , *ibid.* Pourquoi les Arméniens souffrent volontiers les mauvais traitemens des Arabes , 292.
- CHAP. XIX. *Eglise de la Résurrection* , & cérémonies religieuses , 293.
- CHAP. XX. *Départ de Jerusalem pour Jérico*. 301. *Traité que le gouverneur fait avec les chefs des Arabes pour obtenir le libre passage des caravanes* , *ibid.* *Taxe que chaque passager doit au gouvernement* , 302. *Fourniture des tentes & des vivres , à la charge des monasteres* , 303. *Prix que le gouverneur retire chaque année de la caravane* , *ibid.* *Comment on fournit & distribue les montures aux voyageurs* , 304. *Départ de la caravane & ordre qu'elle observe* , *ibid.* *Fontaine des Apôtres* , 305. *Bahurim* , 306. *Rencontre faite dans la vallée* , *ibid.* *Abdommim* , 307. *Kan du Samaritain* , 308. *Désert & arrivée dans la plaine de Jérico* , *ibid.*

CHAP. XXI. *Du mont de la Quarantaine*, 309. *Sa situation*, 310. *Grottes, monastere & église*, *ibid.* *Lieux qu'on découvre de cette montagne*, 311. *Plaine des Moabites*, 312. *Montagnes de Nimbo & de Phogor*, 313. *Galgala*, 315.

CHAP. XXII. *Suite de la route & description de la ville de Jérico*, *ibid.* *Aqueducs & monastere détruits*, 316. *Fontaine d'Elisée*, *ibid.* *De l'arbre Dom & de ses fruits*, 317. *Conquête de Jérico par les Israélites*, 318. *Cette ville est rebâtie par Héliel de Bethel*, *ibid.* *Désastres successifs qu'elle éprouva*, 319. *Sa situation*, *ibid.* *Evénemens mémorables*, 320. *Son état présent*, *ibid.*

CHAP. XXIII. *Plaine de Jérico*, 321. *Entrée de la caravane faite au son des instrumens*, *ibid.* *Compliment qu'on adresse au Musselim*, 322. *Tentes dressées dans l'enceinte*, 323. *Etendue de la plaine & son exposition*, 324. *Citadelles qu'elle renfermoit*, *ibid.* *Ses productions*, 325. *Baume de Jérico*, 326. *Palmier*, 328. *Le zaccon*, *ibid.* *L'arbre appelé Cyprus par les Latins*, 330. *Le rosier*, *ibid.* *Autres plantes*, 331. *Sédécias fait prisonnier dans cette plaine*, 338.

CHAP. XXIV. *Description du Jourdain*, 339. *Vaste & belle prairie dont il baigne les bords*, *ibid.* *Les pèlerins se baignent dans ses eaux*, 341. *Source de ce fleuve*, *ibid.* *Sa direction*, 342. *Pont de Jacob*, 343. *Fleuves & torrens que le Jourdain reçoit dans son cours*, 344.

Sa largeur & sa profondeur ; ibid. Qualité de ses eaux & leur rapidité , 345. Forêt qui borde ses rives , ibid. Eau du Jourdain apportée à Florence , pour servir au baptême de François premier de Médicis , 346. Débris de l'Eglise de S. Jean-Baptiste & monastere ancien , 347.

CHAP. XXV. *Description de la mer Morte , 348. Couvent de S. Jérôme , 349. Peintures qui étoient dans l'église de ce couvent , ibid. Mer morte & ses divers noms , 350. Son étendue , on croit que les villes de Sodome & de Gomorre étoient élevées dans le lit de la mer Morte , ibid. Phenomene remarquable , 353. Qualité & propriété des eaux de la mer Morte , 354. Bitume que produit cette mer , 355. Salines sur la rive occidentale , 356. Pomme de Sodome , 357. Pierre combustible , ibid. Par qui est habité le territoire circonvoisin , ibid.*

CHAP. XXVI. *Retour à Jérusalem , 358.*

CHAP. XXVII. *Du feu sacré que les prêtres Grecs assurent recevoir chaque année du ciel , 359. Extravagance qu'ils font faire au peuple , 360. Origine de ce prétendu feu sacré , 361.*

CHAP. XXVIII. *De l'état présent de l'église Grecque , 366. Patriarches , 367. Archevêques & évêques , 368. Ordres religieux , 369. Despotisme claustral , 370. Anagnostis ou lecteur , ibid. Psaltis ou chantre , sous-diacre & diacre , 371. Il est permis à ce dernier de se marier une fois , ibid. Autres dignitaires de l'église Grecque , 372.*

Distribution & forme intérieure des temples, *ibid.* Femmes séparées d'avec les hommes, 374. Cérémonies religieuses, 375. Confession auriculaire & ses abus, 376. Achat de la communion & des autres sacremens, 377. Mariage, *ibid.* Quatre principaux Carêmes, *ibid.* Funérailles, 379.

CHAP. XXIX. *Voyage de Jérusalem à Bethléem*, 381. Diversité des cultes, objet de discorde & de guerre dans la Palestine, *ibid.* Réflexions à ce sujet, 382.

CHAP. XXX. *Description de la ville de Bethléem*, 384. Choses mémorables de cette ville, *ibid.* Son exposition, 386. Son état présent, 387. Guerre intestine, *ibid.* Conversions peu durables, 389. Commerce de couronnes & de croix de bois, 390. Action atroce d'un passager, 392. Langue qu'on parle à Béthléem, *ibid.* Perfidie de ses habitans, 393.

CHAP. XXXI. *Description de l'église de Ste Marie de Béthléem*, *ibid.*

CHAP. XXXII. *Des environs de Béthléem*, 406. Endroit appelé Fon Signatus, 407. Places souterraines, *ibid.* Grottes de Salomon, 408. Piscines, *ibid.* Aqueduc, 409. Vallée d'Hortus conclusus, *ibid.* Vastes ruines, 410. Collines tapissées de fleurs, *ibid.* Cité d'Ebron, appelée El-Khail par les Arabes, 411. Choses mémorables de cette ville, *ibid.* Commerce qui s'y fait, 412. Rencontre d'Arabes, *ibid.*

Fin de la Table du second Volume.

